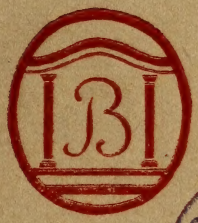
3 1761 07061737 8

MILENKO R. VESNITCH
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

LA SERBIE
A TRAVERS LA GUERRE

Préface de M. Auguste GAUVAIN



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1921

D
513
V47
1921
c.1
ROBA

LA SERBIE A TRAVERS LA GRANDE GUERRE

A

MA CHÈRE FEMME

MA FIDÈLE ET DÉVOUÉE COMPAGNE

AUX HEURES

D'ANGOISSES ET D'ESPÉRANCES

OU CES PAGES

ONT ÉTÉ VÉCUES

ET

ÉCRITES

JUL 13 1966

MILENKO R. VESNITCH

Membre correspondant de l'Institut.

LA SERBIE A TRAVERS LA GRANDE GUERRE

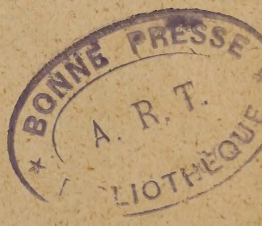
Préface de M. AUGUSTE GAUVAIN

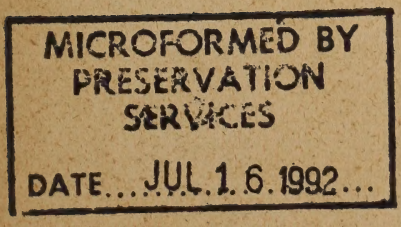
ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1921





LIBRARY
OCT 25 '89
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

M. Milenko R. Vesnitch est un des meilleurs artisans diplomatiques de l'unité yougoslave. A Belgrade, par son enseignement à l'Université et par sa collaboration au gouvernement, dans les diverses capitales étrangères où il a représenté la Serbie, à Paris notamment, où il dirige la légation royale depuis 1904, il a défendu les intérêts de son pays avec une courtoisie, un tact et une fermeté qui lui assurent la reconnaissance des nouvelles générations comme celle de ses compagnes de lutte. Durant toute la guerre et pendant la conférence de la paix, il a joué un rôle des plus actifs et des plus utiles. L'Académie des Sciences morales et politiques a tenu à lui marquer sa sympathie pour sa personne et son estime pour son talent en l'élisant membre correspondant. Enfin, l'an dernier, au moment où le nouveau royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes se débattait au milieu de graves difficultés gouvernementales, c'est à M. Milenko Vesnitch que le Prince-régent a confié le soin de former le ministère chargé de préparer les élections à la Constituante. M. Vesnitch s'est acquitté de

cette tâche délicate à la satisfaction générale. De plus, il a réussi à régler la question adriatique dans les conditions les plus honorables et à conclure à Rapallo, avec MM. Giolitti et Sforza, un traité qui établit avec l'Italie des relations de bon voisinage et d'amitié. Après les élections, il s'est démis des fonctions qu'il n'avait acceptées qu'à titre temporaire et il a repris son poste à Paris.

Le livre qu'il présente aujourd'hui au public est un recueil des études qu'il a publiées et des discours qu'il a prononcés pendant la guerre pour faire connaître en Occident les affaires et le monde serbes. Il aborde tous les sujets : historique, ethnique, politique, militaire, littéraire. Bismarck avait dit en 1868 : « Parmi les peuples on peut distinguer, comme dans la nature, des mâles et des femelles. Les Germains sont des mâles... Les Celtes et les Slaves sont féminins. Ils sont incapables de rien produire eux-mêmes, de rien engendrer. » Le chancelier de fer répétait encore cette affirmation en 1895, en disant à une députation universitaire de Graz, venue le saluer dans sa retraite : « Quand vous avez affaire à vos rivaux slaves, même aux moments de colère les plus violents et dans les situations les plus critiques, gardez toujours la conviction la plus profonde mais secrète, que vous êtes au fond leurs supérieurs et que vous l'êtes à jamais. » Le soldat serbe s'est chargé de démentir le fondateur de l'empire allemand. Le peuple serbe, tel que M. Vesnitch le peint et tel que l'ont montré cinq ans d'épreuves effroyables, est bien de la catégorie des mâles. En 1912 le soldat serbe a battu les Turcs, dont certains étran-

gers disaient qu'ils étaient les premiers soldats du monde. En 1913 il a battu les Bulgares, que les Occidentaux proclamaient les premiers soldats de l'Orient. En 1914 il a battu les Autrichiens. Il n'a succombé, à l'automne de 1915, que devant les phalanges allemandes unies aux Bulgares.

Et, dans le grand désastre, quoique abandonné ou trahi par ses alliés de 1912 et de 1913, il ne s'est pas avoué vaincu. Il n'a pas capitulé. Tous les Serbes en etat de porter les armes ont passé en Albanie, puis à Corfou, puis à Salonique, au milieu des plus terribles difficultés, pour échapper au vainqueur et reconstituer la patrie sur un sol libre. Ils ont vécu près de trois ans en exil. Mais ils ont eu leur revanche : en septembre 1918, regroupés en Macédoine sous le commandement français, ils ont culbuté les Bulgares de positions réputées imprenables et couru d'une haleine à Belgrade en chassant devant eux, comme des troupeaux, les régiments allemands. Il eût été juste que Bismarck assistât à ce spectacle. Si Guillaume II et François-Joseph Ier sont les auteurs directs de la guerre mondiale, les idées bismarckiennes en sont la cause profonde. C'est l'idée de la supériorité du Germain sur le Slave, du droit des peuples supérieurs de gouverner, au besoin de détruire les peuples inférieurs, qui a déterminé le choc de 1914, qui a ruiné les propositions transactionnelles de Sir Edward Grey pendant les journées tragiques de la crise européenne. Au moment le plus critique, lorsque les chancelleries étrangères s'imaginaient que le vénérable François-Joseph, ne pensant plus qu'à terminer en paix un long règne agité, se prêtait à un accom-

modement pacifique, ce monarque intraitable se hâtait de mobiliser et télégraphiait à Guillaume II qu'il ne pouvait pas tolérer un sauvetage de la Serbie.

La Serbie s'est sauvée. Elle s'est transformée en grand État yougoslave unitaire, tandis que la monarchie austro-hongroise s'est effondrée dans la défaite et la honte. En lisant le livre de M. Vesnitch on comprendra pourquoi. Durant les siècles d'adversité où le joug turc l'opprimait, le peuple serbe n'a jamais perdu l'espoir de la délivrance. Il a toujours entretenu le feu sacré au foyer. Rien n'a abattu son courage. Il vivait les yeux fixés sur un avenir dont la perspective lui faisait oublier les misères du temps présent. Sa conscience nationale était plus forte que tout. Elle est peinte en ce trait d'un jeune porte-fanion que son officier voulait persuader de s'abriter, en disant que d'ailleurs personne ne regardait : « Tout de même, répondit le jeune guerrier, il y a le drapeau qui me regarde! » Et il fut tué.

M. Vesnitch rappelait ces choses avant la victoire. L'événement a justifié sa confiance et la nôtre. Mais les enseignements contenus dans son livre conservent toute leur valeur. Aujourd'hui plus que jamais, nous avons intérêt à discerner nos véritables amis de nos ennemis cachés, les peuples nobles des peuples de proie.

Auguste GAUVAIN.

LE SANG N'EST PAS DE L'EAU

[Documents de la Section photographique de l'Armée française 1917 (11 novembre).]

Monsieur F.-V. Lebedev, le socialiste militant russe, qui a accouru à Petrograd, après avoir vaillamment combattu dans les rangs de l'armée française, sur la Marne d'abord (où il a été blessé), au front de Salonique ensuite, et qui s'est efforcé, aux côtés de Kerenski, à retablir l'ordre et la discipline dans la marine russe, a écrit dernièrement ces belles lignes (*Les Serbes héroïques*, dans la revue *Le Monde Slave*, août 1917) :

« Il y a en France deux mots magiques : Belgique, Serbie ! Le Français est fier, il aime tout ce qui est fier, hardi, il adore les beaux gestes. Un exploit héroïque, voilà son idéal. Il en a le culte, et le sublime sacrifice de la petite Serbie qui a préféré périr plutôt que de s'incliner devant les puissantes armées austro-germano-turco-bulgares, a soulevé dans l'âme des Français une vague d'enthousiasme et de dévouement.

« Celui qui connaît le Français, son attachement à sa terre natale, à *son* foyer, à *sa* belle France, celui-là seul peut apprécier, comme elle le mérite, l'ardeur avec laquelle les Français sont allés au secours de la Serbie.

« Le contingent ne reviendra peut-être pas ! Mais la Serbie n'a pas été abandonnée, et, ce qui vaut plus que la vie — l'honneur — est sauf. » Avec ce sentiment, le soldat français

s'en est allé, alerte et vaillant, mieux que cela, joyeux, vers ce pays étranger et lointain, si proche pourtant, parce que c'est la Serbie, la petite, l'héroïque nation qui restera légendaire dans les annales de la vaillance humaine. »

Tous les étrangers qui s'étaient trouvés en Serbie au mois de septembre 1915, aux moments d'angoisse pour la Nation serbe, où l'instinct populaire pressentait l'ouragan qui allait se déverser sur nous, et qui devait engloutir la Serbie sous les coups combinés entre Guillaume Ier, François-Joseph et Ferdinand de Cobourg, — tous, sans exception, sont d'accord à constater que mes compatriotes ne vivaient ces jours et ces heures tragiques que d'un seul espoir, celui du secours français. Dans la pensée de tous, du vieux roi Pierre jusqu'au dernier pâtre de nos montagnes, celui-ci ne pouvait pas manquer. Et, parmi tous les concours de nos alliés, il est arrivé en réalité le premier et le plus efficace : tard, certes, quoique sans sa faute, mais cordial et affectueux. Et, avec le plus d'énergie et de dévouement, il s'est appliqué à panser nos blessures, à adoucir nos souffrances, à recueillir nos épaves, à réorganiser notre armée, décimée et exténuée par les luttes, plus dures et plus pénibles encore contre les éléments de la nature que contre l'ennemi dix fois plus nombreux.

Et quand, dans les marais de Salonique et dans les nids des aigles de Kaïmaktchalan, les soldats français et les soldats serbes se sont trouvés les uns à côté des autres, ils se sont compris, ils se sont affectionnés réciproquement sans pouvoir se parler. Le même aimant vital les a attirés les uns vers les autres. C'était le même sentiment instinctif qui a guidé les trois cents enfants serbes faits prisonniers et amenés dans les Bouches de Cattaro et qui se sont refusés unanimement à y rester, déclarant qu'ils voulaient partir pour la France ; le même d'ailleurs, avec lequel ces orphelins ont été accueillis en France, non seulement par les autorités de la République et par les hautes personnalités, mais aussi par

leurs petits camarades, devenus très vite leurs amis, plus encore : leurs frères et leurs sœurs.

Plus je vis la tragédie mondiale imposée à l'Humanité par les Empires germaniques, plus je suis les rapports franco-serbes dans leurs moindres détails, plus je me persuade chaque jour que tous ces sentiments d'attachement réciproque ne peuvent pas être produits uniquement des événements que nous traversons ensemble ; qu'au contraire leurs racines doivent être plus profondes et s'unir dans une affinité que ni les siècles ni les espaces n'ont pu effacer ni supprimer. Et cette affinité est pour moi incontestable. Je connais bien mon peuple. Dans l'article sus-mentionné, M. Lebedev en donne, en passant, les traits caractéristiques. Or, après avoir lu ses impressions, je me suis trouvé ces derniers jours dans un petit groupe, où mon éminent confrère à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, M. Imbart de la Tour, nous a parlé de ses concitoyens du Morvan. Et quand il nous a dit que toute sa population est attachée au sol, que ses habitants ont une taille moyenne, les yeux bleus, les cheveux très blonds, les enfants surtout, une assez grande finesse et l'œil intelligent ; qu'au moral, ils ont des défauts et de grandes qualités, qu'ils sont tenaces, laborieux, durs au travail, sobres en général, se contentent de peu ; que l'alcoolisme y est presque inconnu, et qu'en buvant ils sont plutôt gais qu'ivres ; qu'ils sont serviables, qu'ils s'aident volontiers les uns les autres ; que leurs mœurs sont très simples, plus familières que dans beaucoup d'autres provinces ; qu'il n'est pas rare de voir châtelains et paysans s'asseoir à la même table et parler ensemble librement ; que cette camaraderie n'exclut pas la déférence ; qu'ils sont susceptibles, ombrageux, ne se livrant jamais entièrement, même à ceux qu'ils connaissent et qu'ils consultent ; qu'ils ont un très grand amour-propre, et qu'on obtient d'eux beaucoup par un compliment bien placé ; qu'en outre, ils ont le sentiment de leur

« droit » très enraciné, qu'ils sont d'excellents soldats et qui se sont battus sans trêve dans la guerre actuelle, — il m'a semblé entendre ou lire la description de mes compatriotes de Roudnik ou de Zlatibor, ou les voir plutôt là, devant moi. Et quand je pense que le Morvan est au centre de la France, et que sa race autochtone est restée à travers les siècles à l'abri de sensibles infiltrations ethniques, que sa population est la plus celtique de toute la France, je reviens toujours à ma conviction que les uns et les autres nous avons beaucoup plus du même sang que nous ne le croyions *a priori*, et que, suivant un dicton serbe, « le sang n'étant pas de l'eau », nous sommes très proches les uns des autres. Les plus nobles de nos qualités, nous les devons à ces lointains ancêtres, envers lesquels ni les uns ni les autres nous n'avons été suffisamment reconnaissants, mais vers lesquels nous retournerons nécessairement de plus en plus. Inconsciemment Lamartine y est retourné, il y a quatre-vingts ans, en s'écriant : « J'aimerais à combattre avec ce peuple naissant pour la Liberté ! » de même que son contemporain P. Mérimée et Ch. Nodier avant eux. « Le lieutenant Kara » de la promotion de Puebla de Saint-Cyr a été très probablement dans le même cas en 1870. Gambetta et Victor Hugo ont été portés par de très grandes sympathies envers nous.

Dans l'immense tourmente que nous traversons, j'ai eu souvent l'occasion de penser à cette affinité et d'en parler. Et je suis heureux de pouvoir constater que cette idée ne surprend plus aujourd'hui comme elle le faisait il y a quelque temps. On pouvait y revenir à chaque moment. En compagnie de mon excellent ami S. Pichon et de MM. les sénateurs Jenouvrier et Trouillot (ce dernier décédé depuis), je suis allé au front de la Somme en novembre dernier. J'y ai admiré l'endurance, l'esprit gaulois et l'héroïsme du soldat français, et j'y ai été très agréablement frappé par la familiarité du soldat anglais avec le sol, avec le terrain, avec tout le nou-

veau milieu dans lequel il vivait et combattait aux côtés de ses frères d'armes français, comme s'il avait à défendre, là, dans ce cadre étranger, sa propre liberté ; plus, sa propre existence. Il semblait que la guerre de Cent Ans, qui a ravagé ces pays, ne s'y reflétait plus que dans l'estime et dans la réciproque affection des adversaires forts et loyaux des temps déjà bien éloignés. Et pendant que, lors de notre séjour à Amiens, mes compagnons s'extasiaient dans l'admiration de sa magnifique cathédrale, vue surtout au clair de lune, j'ai été attiré vers le monument élevé à la mémoire de Pierre l'Hermite. Le souvenir de cet homme ne m'attirait pas uniquement, puisqu'il a été, à son temps, le plus vivant et le plus énergique représentant de l'esprit et de l'âme gaulois, caractère que déjà Strabon avait noté, en faisant la comparaison entre les Germains et les Gaulois, et qu'à notre époque a si bien exprimé M. Briand, en déclarant que la France était et voulait rester «chevalier du droit dans le monde». Là encore, au pied de cette statue, j'ai revécu une belle page de notre commune histoire. J'ai vu, dans la pensée, cet apôtre de miséricorde chrétienne face à face, il y a 821 ans, avec un roi serbe, un de ceux qui ont marqué dans notre histoire.

Un de nos historiens (J. Radonich) n'a-t-il pas rappelé récemment qu'au printemps 1096, de grandes masses non organisées des Croisés, les paysans avec les femmes et les enfants quittèrent la France et se mirent en route pour l'Orient, afin de récupérer les Lieux saints et d'affranchir les Chrétiens du joug des mécroyants. Les provisions qu'on avait mises au fond des besaces ayant été vite épuisées, les principaux chefs de ce mouvement populaire, Pierre l'Hermite parmi les premiers, ont été impuissants à empêcher leurs bandes de piller les pays où elles passaient. Une partie des Croisés français ont été amenés à faire ce voyage à travers les pays serbes, où ils ont passé quarante jours. Le chanoine Raymond d'Aguilers, qui en a été, nous a laissé des

notes précieuses de son voyage. Voici le résumé qu'en fait notre historien :

« Le voyage à travers l'Herzégovine et le Monténégro montagneux fut pour les Français très pénible, d'autant plus que la plupart étaient des Provençaux. Le froid rigoureux s'opposait à la bonne marche du convoi, qui était en même temps retardé dans les vallées par les brouillards épais qui demeuraient longtemps... Enfin, après beaucoup de souffrances, ces Croisés descendirent dans la vallée de la Moratcha où l'influence bienfaisante de la mer se faisait sentir. Un petit effort, et les voilà à Scutari, la capitale du roi serbe, Constantin Bodine. La rencontre du comte Raymond de Saint-Gilles, un des chefs Croisés français, avec le roi serbe, fut très amicale et chaleureuse. Le chanoine dit expressément que le comte Raymond avait fraternisé avec le roi serbe. Après avoir conclu une étroite entente avec les chefs provençaux, ce dernier leur assura non seulement le passage à travers le royaume serbe, mais aussi le ravitaillement. En outre, le roi Bodine, par son expérience et sa connaissance de la situation à Constantinople et en Asie Mineure (où il avait passé comme otage une partie de sa vie), fut, pour le comte Raymond, d'un grand secours. L'historien serbe explique ces amicaux rapports par les considérations suivantes : « Avant tout, dit-il, le roi Bodine et ses subordonnés, au point « de vue religieux, se rapprochaient des Croisés. Le royaume « serbe (maritime) faisait partie de l'Église catholique comme les « Croisés, et était exalté par le même idéal religieux. L'archevê- « ché de Bar (Antivari), récemment fondé, avec un large ressort, « affermit davantage les liens entre Rome et le royaume « serbe. » Mon compatriote ajoute, à l'appui de cette explication, la présence, à cette époque, dans nos parages, d'une nombreuse population romaine, ainsi que le fait que la reine serbe, la femme de Bodine, était originaire de Bari, dans les Pouilles. »

En retenant le fait décrit par le chanoine français, je ne puis pas en accepter l'explication, déjà pour la simple raison que ces mêmes Croisés ont eu à se plaindre amèrement de l'accueil qui leur avait été fait quelques semaines plus tôt par les populations de la haute Italie, sans parler de celui reçu dans les pays allemands et dans les provinces byzantines. Je crois donc être plus près de la vérité historique, en regardant cette spontanée entente et cette amitié comme l'expression d'une parenté, d'une affinité. Les Celtes qui ont fondé Belgrade et qui se sont repliés sur la côte de la mer Adriatique ont dû être bien nombreux pour pouvoir conserver certains de leurs traits à travers les siècles, après l'arrivée des Serbes dans ces parages, avec lesquels ils se sont vite mêlés, et sans difficultés. Leur appoint dans la formation de notre type national a dû être très grand, puisque dans nos maisons régnantes nous rencontrons des noms qui me paraissent être d'origine celtique. A côté du nom du roi Bodine, je n'ajouterai dans cet ordre d'idées que celui de Nemagna, fondateur de la glorieuse dynastie sous le règne de laquelle la Serbie est arrivée, au Moyen-Age, à l'apogée de sa puissance et de son développement, et qui a été, durant plus de trois siècles, dans toutes les occasions, en meilleurs termes avec la France. Je ne reviendrai pas ici, faute de place, sur toutes les manifestations de cette amitié datant du VIIe siècle de notre ère, ressuscitant avec la Grande Révolution et se fortifiant, depuis, chaque jour plus, à tel point qu'à travers toute cette longue époque, les deux Nations ne se sont jamais trouvées dans des camps opposés — ce qui, dans l'avenir, pourra arriver encore moins. Comment d'ailleurs, un seul Serbe pourra-t-il être tenté de se laisser employer contre la France, quand aucun d'entre nous n'ignorera qu'il n'y a pas une seule de nos familles qui ne soit redevable à la Grande Nation, du salut de l'un ou de l'autre de ses membres ; quand aucun de nous ne pourra oublier les efforts sur-

humains faits par les marins de la République pour sauver nos soldats et notre jeunesse, l'avenir de notre Patrie. Comme d'un côté la reconnaissance n'est pas pour nous un fardeau lourd, et comme d'autre part nos frères français verront volontiers et avec tant de raison, dans nos futurs progrès, le fruit de leur générosité et de leur affection, et que les épreuves de cette effroyable catastrophe nous auront amenés à nous apprécier davantage les uns les autres, nous nous reconnaîtrons de plus en plus les uns dans les autres, et au lieu de nous éloigner en s'affaiblissant, notre vieille affinité se redressera avec une nouvelle sève, et la vraie civilisation européenne enregistrera de nouvelles variantes d'épanouissement humain, sorties du croisement de la racine celtique avec les peuples latins et slaves, opposées dans l'avenir, comme par le passé, aux formations engendrées par les Teutons et les Huns. Contrairement à leur force brutale, nous représenterons dans le monde l'harmonie de la justice et de la liberté.

LES TCHÉCOSLOVAQUES ET LES YOUGOSLAVES DANS LA GRANDE GUERRE

(1918)

Quand les Habsbourg et les Hohenzollern ont déchaîné sur le monde cette effroyable guerre, avec une préméditation bien pesee et, comme disaient les professeurs allemands, « méthodiquement » étudiée, ils avaient oublié le vieux proverbe : « Qui sème le vent récolte la tempête. » Par une autosuggestion précipitée, inexplicable chez leurs gouvernants si méticuleux habituellement, et par un aveuglement aujourd'hui encore incompréhensible, ils n'ont pas voulu voir le bois derrière l'arbre de leur orgueil; en se jetant tête baissée sur la petite Serbie, le vieux François-Joseph et son mauvais esprit Conrad von Hoetzendorff ne s'apercevaient point que le terrain glissait sous leurs pieds et qu'un incendie allait embraser le fragile édifice qu'était l'Autriche-Hongrie. Le troisième larron de cette fable cruelle et tragique en même temps, le comte Tisza, de sinistre mémoire, n'a pas pu se douter, en préparant avec son complice, le diplomate falsificateur, comte Forgatch, l'odieux ultimatum à la Serbie, qu'il irait mendier le pardon de son crime auprès des Serbes de Bosnie, quatre ans après qu'il avait fait revivre dans ce malheureux pays les horreurs que l'Europe n'avait pas connues depuis Attila! Pour ces fous furieux qu'étaient devenus les militaristes prussiens et

austro-magyars, le monde entier devait s'agenouiller devant Odin et Wotan aux premiers sons de leurs trompettes, et très vite ils comptaient, non point dicter la paix, mais imposer la soumission sinon l'esclavage à leurs adversaires. Le monde civilisé a instinctivement percé à jour ce plan et compris le danger qui le menaçait. L'une après l'autre les nations de notre planète se sont dressées contre cette prétention, et toutes ont rivalisé en héroïsme et en sacrifice. La bête enragée est déjà par terre et les nations civilisées pourront se vouer tranquillement à l'œuvre du progrès dans un meilleur monde.

Beaucoup de gens soupçonnaient à peine l'existence des Tchécoslovaques et des Yougoslaves au commencement de la guerre.

Les Allemands et les Austro-Hongrois eux-mêmes n'y paraissaient point faire attention. Ce sont pourtant eux qui ont ébranlé de fond en comble la monarchie des Habsbourg, et ce sont, en premier lieu, eux qui ont parachevé tout l'écroulement de l'Empire mondial où, sous Charles-Quint, le soleil ne se couchait pas! Comment expliquer ce miracle?

Avant de tomber sous le joug austro-magyar, les peuples slaves habitant la plus grande partie de la Double-Monarchie, les Tchèques, les Slovaques, les Slovènes, les Croates et les Serbes ont eu une brillante histoire. Même séparés plus tard par l'intrusion magyare, ils sont restés amis. Leur affinité ethnique a été probablement renforcée par les traits qui les éloignaient des Germains et des Magyars, et qui les rapprochaient en même temps des Français du Moyen-Age : une souche solide de nos peuples n'est-elle pas d'origine celtique ou gauloise?

Quand, en 1354, l'empereur Serbe Douchan s'était adressé au pape Innocent VI en lui demandant des secours pour une lutte contre les Turcs et le titre de «Capitaine de Chrétienté», ce dernier avait envoyé au souverain serbe une ambassade,

dans laquelle le principal rôle avait été confié au savant français Pierre Thomas de Périgord, le futur archevêque de Crète et patriarche titulaire latin de Constantinople et Pise. Cette ambassade a rencontré l'empereur, roi de Bohême Charles IV, qui lui a confié une lettre (du 19 février 1355) pour l'empereur serbe, dans laquelle il fait appel à la noblesse de leur commune origine slave et à la sublimité de leur langue! Avec grande raison puisque, déjà dans le passé, ils avaient combattu ensemble pour leurs libertés nationales.

Plus qu'aucune autre nation en Europe, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves ont souffert des prétentions dominatrices des Teutons et des Magyars et, plus qu'aucune autre, nos deux nations ont combattu cette velléité, et pour des raisons aussi bien politiques que sociales. C'est pourquoi notre martyre a été sans pareil dans l'Histoire. Toute notre lutte contre l'absolutisme germanique peut être synthétisée par Jean Huss, comme toutes nos aspirations ont été personnifiées par le patriote dalmate Georges Krijanitch, par l'archevêque catholique Strossmayer et par l'homme d'État serbe Garachanine. Et les princes allemands n'ont pas livré le grand réformateur tchèque aux flammes de Constanza pour ses hérésies religieuses, mais parce qu'ils ont vu en lui un nationaliste slave et un révolutionnaire. C'est l'opposition irréductible entre l'autocratie allemande et la démocratie slave qui a été la véritable cause de la guerre de Trente Ans, comme elle l'a été de la guerre actuelle. Et comme à Munster et Osnabruck, en 1648, l'Allemagne, et avec elle ses complices, expiera à Versailles, en 1919, ses crimes contre l'Humanité. Cette fois son orgueil ne souffrira pas tant du fait d'être vaincue par les glorieuses armées de nos grands Alliés; son humiliation sera grande surtout de voir se dresser en face d'elle ces deux nations, secouant son joug, en lui barrant pour toujours la route de ses ambitions séculaires.

Le miracle de la résurrection tchécoslovaque et yougo-

slave restera, pour les futures générations, comme un legs légendaire de la guerre actuelle. En nombre relativement modeste, nos frères se sont organisés, grâce aux secours de nos nobles alliés, en Europe, en Amérique et en Asie. Les Tchécoslovaques et les Yougoslaves ont combattu en Russie, en Dobroudja, sur les fronts français, italien, et sur celui de Salonique, et partout, ils n'ont cueilli que des lauriers. Leur épopée sera grande. Il n'y en aura de plus grande que la gratitude éternelle que nous inscrirons dans le Livre d'Or de notre Libération au crédit de nos sublimes alliés.

LE PATRIOTISME SERBE ET LA POÉSIE POPULAIRE

[*Revue Bleue* du 1er-20 février 1915.]

Depuis bientôt trois ans, le peuple Serbe étonne ses meilleurs amis par les qualités qu'on lui soupçonnait, mais que l'on ne connaissait pas suffisamment. Quoiqu'il ait été toujours le meilleur soldat dans les Balkans, la disproportion où il s'était trouvé en 1876 dans la guerre contre la Turquie, et l'impopularité de la guerre de 1885 contre la Bulgarie l'avaient déprécié aux yeux de l'Europe, et peu nombreux furent, en 1912, les officiers étrangers qui eurent confiance dans l'armée serbe. Je suis heureux de déclarer aujourd'hui que l'attaché militaire français de l'époque, le commandant Desprès, n'eut aucun doute sur ce point (1). D'où viennent chez mes compatriotes ces qualités militaires et guerrières ?

Certes, nous avons cherché, dès les premiers moments de notre résurrection nationale, à faire profiter nos jeunes officiers des connaissances techniques dans les écoles militaires en Allemagne, en Russie, et surtout en France. Nous avons fondé de ces écoles chez nous. Nous avons tâché de doter notre armée des meilleures armes et munitions. Comme

(1) J'apprends son héroïque blessure, et je l'en félicite. Sa belle conduite ne surprendra point ses frères d'armes serbes.

celles-ci, nous avons pris les premiers organisateurs de notre défense nationale en France, et, avec leur science, ils nous ont apporté l'esprit militaire français. Nos hommes sont d'une bonne constitution physique, sobres et relativement très endurants. La plupart sont illettrés, et pourtant leur moral est excellent; ils sont d'un patriotisme dépassant de beaucoup leur instruction. A quoi doivent-ils ces qualités? Je réponds sans hésiter un seul moment : à notre poésie nationale.

Quand, en 1389, la Serbie succomba sur la plaine de Kossovo, dans une bataille qui n'a pas d'égale dans l'histoire, puisque les deux souverains : le Sultan Mourat et le Prince Lazare, y ont péri, l'armée ottomane envahit la nation serbe d'une telle fougue que notre évolution intellectuelle s'en trouva arrêtée d'un coup et, pour ainsi dire, pétrifiée. L'âme nationale se réfugia en elle-même. Subjugué et opprimé pendant des siècles, le peuple serbe continua son existence nationale dans son foyer domestique et dans ses monastères, fondations de ses anciens rois, cachés dans les montagnes. Pendant cinq siècles, aucune instruction scolaire, à tel point que maint prêtre n'a su ni lire ni écrire : il a dit sa messe et il a récité ses prières par cœur. Toutes les connaissances historiques, tous les principes moraux, toutes les règles de la vie, tout a été concentré et condensé dans les traditions, et celles-ci ont été transmises de génération à génération par les anciens de la famille. Plus on a été obligé de cacher ses sentiments devant l'oppresseur turc, plus ceux-ci ont été forts, et plus par l'instinct même de conservation, nos ancêtres se sont attachés à leur passé national, premier point de départ de l'avenir. Et comme les prêtres illettrés ont dû apprendre par cœur leurs prières, on peut dire que toute la nation a appris par cœur son histoire, que chaque génération a embellie par son idéalisme. Durant les longues soirées d'hiver autour du feu, aussi bien

qu'à l'occasion des fêtes de familles ou religieuses, la jeunesse serbe est restée, pour des heures, suspendue aux lèvres des grand'mères lui disant des contes et des charades, quand ce n'étaient des vieillards récitant à l'aide de la *gusla* les rapsodies nationales, où la droiture, l'honnêteté, le dévouement filial, l'amour de la Patrie étaient élevés à la hauteur de l'autel de la religion. Les chantres qui ont le mieux conservé et développé la poésie nationale, la poésie patriotique serbe, étaient, pour la plupart, des aveugles. L'épopée de Kossovo ressemble beaucoup à la chanson de Roland, avec cette différence que cinq siècles de joug étranger en ont fait une sorte d'histoire patriotique. Nos ancêtres cherchent à cette source les principes directeurs de la vie morale et juridique. Dans cette déclaration des chefs monténégrins de 1803, nous lisons le passage suivant : « S'il se trouvait au Monténégro, un homme, un village, une tribu, un canton, qui ostensiblement ou secrètement trahisse la Patrie, nous le vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas qui a trahi le Seigneur Dieu et l'infâme Vouk Brankovitch, qui, en trahissant les Serbes à Kossovo, s'attira la malédiction des peuples et se priva de la miséricorde divine. »

L'amour de la Patrie paraît avoir été le patrimoine serbe, même avant Kossovo. Un poème nous a conservé l'appel que le prince Lazare avait adressé à ses fidèles vovoïdes et barons, à la veille de cette mémorable bataille qui a été marquée à la Cour de France par un *Te Deum* à Notre-Dame de Paris. Or, cinq ans avant cet événement, c'est-à-dire en 1385, F. Froissart transcrit la déposition du roi d'Arménie Léon VI, sur une rencontre précédente serbo-turque, et nous y lisons ce qui suit : « Or, faut-il que je vous dise quelle chose le comte de Nazaret (le prince Lazare) fit. Il qui se sentoit tout défié de l'Amourah-Bakin, et bien savoit que hastément il auroit autres nouvelles de lui, se pourvey grandent sur ce, et escripsit et manda tantôt autour de lui à tous chevaliers et écuyers et

à toutes gens qui étoient de defense et taillés de garder l'entrée et le pas par où l'Amourah et son peuple devaient entrer... et leur manda étroitement que, ces lettres vues ou les messages ouïs que devers eux envoyoit, ils se traissent avant, car on n'avoit nul jour... Tous obéirent et vinrent devers ce comte qui se pourvêoit fort; *et plusieurs y vinrent qui les nouvelles ouirent qui point ne furent mandés, pour aider à exaulser notre foi et détruire les mécréans...* (1). »

L'ardeur patriotique à la veille de la bataille de Kossovo.

L'empereur est assis à son souper
L'impératrice Militza près de lui.
L'impératrice parle ainsi à Lazare :
« Prince Lazare, couronne d'or des Serbes,
Tu vas partir demain pour Kossovo,
Et emmener serviteurs et guerriers.
A la maison, ô empereur Lazare,
Tu ne me laisses aucun homme avec moi,
Qui puisse t'apporter une lettre
A Kossovo et m'en rapporter une,
Et tu m'emmènes mes neuf frères chéris,
Tous mes neuf frères, tous les neuf Yougovitch.
Laisse à la sœur, laisse un de ses neuf frères,
Un seul par qui elle puisse jurer.
Le prince serbe, Lazare, dit alors :
« Impératrice, ma dame Militza,
De tes neuf frères, lequel préfères-tu
Que je te laisse dans ta blanche maison ? »
— « Celui que je veux, c'est Bochko Yougovitch. »

Le prince serbe, Lazare, dit alors :
« Impératrice, ma dame Militza,
Lorsque demain le jour blanc paraîtra,
Que le soleil demain se lèvera,
Lorsque s'ouvriront les portes de la ville,

(1) Je cite d'après l'édition de Bouchon (vol. II, p. 436).

Avance-toi : reste auprès de la porte
Par où l'armée en ordre sortira,
Tous les guerriers sous leurs lances de guerre.
Bochko sera le premier en avant :
C'est lui qui porte l'étendard de la croix.
Tu lui diras, le saluant pour moi,
Que l'étendard il le donne à qui lui plaît
Et qu'avec toi, il reste à la maison. »

Le lendemain, lorsque parut le jour
Et que s'ouvrirent les portes de la ville,
L'impératrice Militza est sortie.
Elle se tient tout auprès de la porte :
Voici venir les troupes bien rangées,
Les cavaliers sous les lances de guerre,
Et devant est Bochko Yougovitch.
Son alezan est tout couvert d'or pur,
Et l'étendard de la croix le couvre.
Oui, mes amis, jusque sur l'alezan,
Sur l'étendard est une pomme d'or ;
Des croix d'or sont accrochées à la pomme ;
De chaque croix pendent de longs glands d'or ;
Les franges flottent sur le dos de Bochko.

L'impératrice Militza se rapproche ;
Elle saisit l'alezan par la bride ;
Joignant ses bras sur le cou de son frère,
Elle commence à lui dire tout bas :
« Frère Bochko, mon frère Yougovitch,
A moi Lazare l'empereur t'a donné,
Pour que tu n'ailles pas à Kossovo.
Il te salue et par moi te fait dire :
A qui te plaît-il de donner l'étendard
Et de rester avec moi dans la ville,
Afin que j'aie un frère pour jurer ? »

Mais à sa sœur Bochko a répondu :
Va-t'en, ma sœur, va vers ta blanche tour.
Je ne veux pas retourner en arrière,
Moi, ni laisser l'étendard de la croix,

Dût l'empereur me donner Krouchévatz !
Pour que de moi les autres puissent dire :
« Voyez Bochko, le lâche Yougovitch !
« Il n'ose pas aller à Kossovo
« Verser son sang pour notre sainte croix,
« Et pour sa foi mourir à Kossovo. »
Alors il pousse son cheval vers la porte,

Voici venir le vieillard Youg Brgdan.
Derrière lui marchent sept Yougovitch.
Tous à la suite elle les arrête :
Aucun des sept ne veut la regarder.

Un peu de temps se passe après cela,
Voici le jeune Voïno Yougovitch.
C'est lui qui mène les destriers du prince,
Tout recouverts d'ornements en or pur.
Le cheval gris, elle l'arrête sous lui,
Et, lui joignant les bras autour du cou,
Elle commence à lui parler ainsi :
« Mon jeune frère Voïno Yougovitch,
A moi Lazare l'empereur t'a donné,
Il te salue et par moi te fait dire :
A qui te plaît-il de passer les chevaux
Et de rester avec moi dans la ville,
Afin que j'aie un frère pour jurer ? »

Mais Voïno Yougovitch lui répond :
« Va-t'en, ma sœur, va dans ta blanche tour.
Je ne voudrais, moi guerrier, retourner
Ni laisser là les destriers du prince,
Quand je saurais que je dois périr.
Je vais, ma sœur, aux champs de Kossovo.
Verser mon sang pour notre sainte croix
Et pour la foi mourir avec mes frères. »
Alors il pousse son cheval vers la porte.
L'impératrice, quand elle vit cela,
Sitôt tomba sur la pierre froide,
Elle tomba et perdit connaissance.
Voici venir le glorieux Lazare.

Quand il vit sa dame Militza,
Les pleurs coulèrent le long de son visage.
Il regarda et à droite et à gauche,
Son serviteur Golouban appela :
« Mon serviteur fidèle, Golouban,
Tu vas descendre de ton cheval de cygne,
Sur tes bras blancs viens prendre ta maîtresse
Et porte-la dans la tour élancée.
Au nom de Dieu, c'est moi qui te pardonne
Si tu ne vas te battre à Kossovo :
Mais reste ici, reste à mon blanc palais. »

Quand Golouban a entendu ces mots,
Les larmes coulent le long de ses joues blanches.
Puis il descend de son cheval de cygne,
Il prend la dame, la prend sur ses bras blancs,
Et il la porte dans la tour élancée.
Mais à son cœur il ne peut résister,
Et Kossovo l'appelle au combat.
Il se retourne vers son cheval de cygne,
Monte dessus et part pour Kossovo.

Quand l'ouragan turc eut emporté l'État, la Patrie organisée, l'âme du peuple s'attacha à son glorieux passé, et chercha à construire sur ces fondements son idéal de l'avenir. L'histoire fut poétisée. Les sentiments, les qualités et les défauts furent, pour ainsi dire, individualisés. Ainsi l'audace et l'esprit chevaleresque ont été personnifiés dans Miloche Obilitch et dans ses deux frères d'élection, Kossantchitch et Toplitza; la sagesse et la résignation dans le prince Lazare; l'héroïsme, l'esprit de justice et la protection des faibles dans Kralievitch Marko; la traîtrise et la couardise dans Vouk Brankovitch; la tendresse dans la fille de Kossovo; la magnanimité du grand seigneur dans Banovitch Strahigna; la bonté de cœur dans la mère de Kralievitch Marko; la douleur patriotique dans Voïvode

Raiko et la damselle Marghita, etc., etc. Nos soldats avant de devenir officiers, ceux qui ne le deviennent jamais, sont familiers avec ces personnages de l'âme nationale; ils les connaissent quelquefois mieux (ou croient au moins les mieux connaître) que leurs propres chefs, puisqu'ils ont grandi avec eux, et puisque tous les actes de leur vie se sont façonnés sur ces modèles, puisqu'en les louant on les a élevés jusqu'à Obilitch, tandis qu'on les a abaissés jusqu'à Brankovitch en les censurant. Grâce à la poésie nationale, chaque Serbe, dès le premier âge, connaît le passé de sa Patrie, croit savoir les vertus qui ont été à la base de sa grandeur et les vices qui l'ont ruinée, vit en grande partie pour elle et ne regrette point de mourir pour elle, afin de se rendre digne d'Obilitch. Et l'épopée serbe n'est pas close : les deux dernières guerres ont été chantées, même très bien, par nos soldats eux-mêmes et je suis sûr qu'en ce moment mes compatriotes en faction composent déjà le poème du vieux roi, petit-fils de Karageorges, élève des Écoles françaises, le combattant de Villersexel en 1870, sauvant, avec ses braves, sa Patrie par des gestes dignes de ses maîtres aussi bien que de son pays.

L'AME SERBE

[*Lettre-préface à M. Armand Dayot, pour le fascicule de la revue* L'Art et les Artistes, *de mars 1916, dédié au martyre de la Serbie.*]

Mon cher Directeur,

Comment vous remercier de votre délicate pensée de consacrer tout un numéro de votre magnifique revue à la Serbie et à son art? Comment vous dire combien nos soldats sur le front de la Macédoine, mêlés à leurs vaillants camarades français, dressés sur le seuil de la Patrie, et brûlant du désir de revoir leurs foyers et ceux qui y sont restés, afin de ne pas permettre au feu sacré de la vie nationale de s'éteindre, combien tous vous seront reconnaissants de penser à eux !

Je ne vous surprendrai pas trop, j'en suis certain, en vous disant que tout Serbe est un artiste à sa manière, vu que tous nous aimons la nature, nous la comprenons et nous la chérissons de toute notre âme. Ayant été, pendant des siècles, arrêté dans son développement intellectuel par le joug ottoman, le peuple serbe s'est vu contraint de concentrer ses goûts et ses aspirations artistiques dans sa poésie et dans le chant. Parfois cependant quelques-uns de ses fils réussissaient à fuir vers l'Italie, l'éternel berceau de l'art, et le « schiavone », le Slave, y a laissé des traces brillantes de son passage.

Nous sommes peut-être le seul peuple dans le monde qui exprime tous ses sentiments par le chant : nous chantons en

priant Dieu et en accompagnant nos morts vers le repos éternel ; nous chantons en glorifiant nos héros, en chérissant ceux ou celles que nous aimons, comme nous chantons en nous plaignant de leur indifférence ou de leurs trahisons ; nous chantons les prouesses de nos chevaliers et les charmes de nos amours. Nos mères chantent en berçant leurs enfants, nos sœurs en vantant la noblesse de leurs frères ; dès les premiers rayons du soleil jusqu'à la grande nuit, nous chantons toujours. Et quand, à la campagne, toute besogne journalière est finie, on se réunit après le dîner, autour du chef de famille, qui clôt la journée, en nous chantant, les *gouslés* dans la main, un poème sur Kraljévitch Marko ou sur la bataille de Kossovo. Nous chantons en liberté comme nous avons chanté sous le joug ottoman, autrichien et vénitien, et même dans les prisons.

Les *Relazioni dei Rettori* de 1574 nous disent qu'en recevant un don de la seigneurie vénitienne, un vieux guerrier, dans une des villes de la Dalmatie, le prend, salue « et s'en va par la rue, en chantant en slave Kraljévitch Marko ».

Condamné par le commandant autrichien, sans jugement, à être fusillé, le Serbe « chante son chant de mort », d'après un écrivain allemand !

Ici encore notre parenté avec les Gaulois apparaît clairement. Leur grand historien ne nous dit-il pas en réalité :

« A chaque fois que les Gaulois envoyaient vers un pays lointain un ambassadeur, ils le faisaient précéder d'un poète ; sur le champ de bataille, quand ils menaçaient leurs adversaires, ils faisaient mettre en première ligne un poète, et ils le faisaient chanter. »

« Un peuple, dit *M. Camille Julian* encore, qui a senti le ferment joyeux de la poésie descendre au plus profond de son âme, est prêt pour les plus glorieuses destinées... Un peuple qui connaît la poésie, qui la comprend, est un peuple appelé à devenir un grand peuple. »

Et Hérodote a écrit de son côté, que « les Dardaniens — nos ancêtres à nous — sont indifférents à tout, excepté à la poésie ».

Notre grand poète national Jovan Jovanovitch, celui qui personnifie le mieux l'âme de notre peuple, a écrit un poème presque intraduisible, *Pesma o Pesmi*, le *Poème sur la Poésie*, où il nous dit comment, sur les lamentations interminables du genre humain déchu, Notre-Seigneur, pour nous consoler, nous a envoyé sa fille préférée entre toutes : La Poésie. Et alors :

Sur la terre ce fut comme un nouveau soleil,
Qui chassa les ténèbres et le désespoir :
Où la tristesse règne et la douleur
La chanson soulage ;
Où l'on fléchit, où l'on tombe,
La chanson soutient ;
Où l'on est joyeux,
La chanson retentit ;
Ce qu'on ne peut dire autrement,
La chanson l'exprime ;
Où il n'y a pas d'autre consolation,
La chanson console ;
Et là où tout est abattu par le doute
La chanson relève.
. . . . . .
. . . . . .
A l'ombre du chêne séculaire
Le vieux *gouslar* est assis,
Il ressuscite le passé, relève les âmes,
Trempe les cœurs.
Si le Serbe vit toujours,
Malgré tous les martyres,
C'est la chanson qui l'a soutenu.
Grâces à elle !
. . . . . .
Car la chanson ne connaît pas la haine,
C'est l'amour qui l'enflamme ;

Elle fleurit de foi,
Exhale l'espoir.

. . . . . .

Mais la poésie ne doit pas être un vain jeu,
Elle doit être sacrée, pure
Comme étoile qui brille au firmament.
Elle doit être divine, noble,
Vraie,
Elle doit jaillir des profondeurs
D'un cœur sincère...

Et je ne donne ici de cette poésie que les strophes principales.

Nos poètes populaires, les créateurs anonymes de nos rapsodies nationales, tous ou presque tous, gens illettrés, se sont conformés à ces prescriptions de leur cadet du XIXe siècle, instinctivement; toutes nos *pesmés*, toute notre poésie nationale répondant *a priori* à ces exigences. Remarquez un seul fait : les Turcs, les Magyars, les Allemands et d'autres ont fait tant de mal à notre peuple à travers les siècles : notre poète populaire ne chante jamais vengeance ou haine; nous avons eu des souverains qui ont élargi les frontières de notre Patrie, qui ont remporté de grandes victoires : notre poésie nationale glisse pour ainsi dire sur leur triomphe guerrier; mais elle chante avec insistance la défense du sol national, la revendication du droit violé, la revanche des vertus outragées, en un mot le rétablissement de l'harmonie dans la vie humaine. L'art, en définitive, est-il autre chose que l'harmonisation par l'esprit humain de la nature dans tous ses éléments? Regardez, dans cet ordre d'idées, l'admirable et si émouvante sculpture d'Yvan Mestrovitch, *la Veuve de guerre*, un pur chef-d'œuvre.

Cela me ramène à vous dire que toute notre vie a en soi quelque chosé d'artistique. Individuellement et collectivement, les Serbes sont portés vers l'art et vers la poésie. Relisez ces

lignes, écrites par un Norvégien, à propos des deux guerres balkaniques, et vous ne manquerez point de voir dans cette scène, naturelle et spontanée, une belle œuvre d'art, un sujet de très haute inspiration pour un poète, pour un peintre, pour un sculpteur, ou pour un musicien.

Vos lecteurs savent que Kossovo, pour nous autres Serbes, est en même temps le tombeau de notre gloire et la source vivifiante de nos espérances nationales. Je passe donc la plume au colonel *H. Angel :*

« C'était après la bataille de Koumanovo ; le chemin de la Macédoine était ouvert. Alors un régiment fut dirigé sur Kossovo Polié. C'était le théâtre d'un événement inoubliable pour chaque homme du régiment. Les soldats approchaient de l'endroit dont ils avaient tant entendu parler, dont ils avaient lu tant de descriptions, qu'ils avaient chanté dans leurs chants depuis qu'ils étaient de petits enfants. Ils allaient arriver en ces lieux, vraiment sacrés, que leurs ancêtres avaient arrosés de leur sang, où ils s'étaient fait tuer autour de leur roi Lazare. Il n'y avait pas un homme du régiment qui ne connût tout ce qui s'était passé dans cette plaine. Bien des pensées et bien des sentiments se heurtèrent dans le cœur des soldats lorsqu'ils aperçurent devant eux cette vaste étendue. Ils éprouvèrent une telle impression que leurs chants s'arrêtèrent ; il y eut un silence absolu dans les rangs.

« Quand ils approchèrent de l'endroit où était tombé le roi, on commanda : « Halte ! » Ce mot semblait bien pauvre. Par lui cependant les soldats rendaient tout l'hommage qu'ils peuvent rendre. Ils le firent aussi bien qu'ils purent ; ils se redressèrent ; ils posèrent en cadence les pieds sur le sol ; puis marchèrent comme s'ils eussent défilé devant le roi lui-même.

« Les quatre bataillons formèrent le carré ; le colonel avec

les officiers se plaça au milieu. Il y avait aussi là le chapelain de la garde du drapeau.

« Ils s'attendaient tous à ce que le colonel fît un discours qui exprimât ce qui s'agitait en eux, qui rappelât ce qui était arrivé et leur dît qu'ils étaient les heureux qui vivaient le jour promis aux générations. Mais le colonel ne trouva pas de mots pour ce qu'il ressentait. Il était trop ému. Il cria seulement : « Mes amis, Kossovo! Kossovo! »

« Les soldats le regardèrent; ils le virent descendre de cheval, prendre son képi, le poser sur sa poitrine et croiser les mains dessus, comme lorsqu'on fait une prière. Il ne dit rien et inclina seulement la tête. Chacun des soldats, l'un après l'autre, enleva son képi, pencha la tête et demeura, comme le colonel, en prière.

« Lorsqu'ils relevèrent la tête, ils virent qu'il s'était agenouillé. Les soldats firent de même; ils glissèrent le long de leurs fusils et tombèrent sur leurs genoux. Alors le chapelain entonna un très vieux psaume guerrier; ils le connaissaient bien, mais beaucoup ne pouvaient chanter : les larmes coulaient sur leurs joues...

« Quand le psaume fut terminé, on vit le colonel se pencher en avant et baiser la terre... Les fusils, avec leurs baïonnettes brillantes, se posèrent sur le sol, et les milliers de soldats se penchèrent et baisèrent la terre sacrée. Mais ils virent alors que le colonel prenait de la terre dans sa main et la posait sur sa poitrine comme un souvenir sacré, comme quelque chose qu'il voulait avoir sur lui dans la bataille et dans la tombe. Et l'on vit aussi les soldats ramasser la terre qu'ils posèrent sur leur poitrine, comme le colonel. Alors un soldat s'élança en avant, et avec la terre encore dans sa main, s'écria :

« Mon colonel, maintenant, je puis mourir ! »

« Alors, les quatre mille hommes qui formaient le régiment s'avancèrent comme un seul homme en criant à leur tour :

« Mon colonel, mon colonel! Maintenant nous pouvons « tous mourir [1] ! »

Si la place ne m'était mesurée, je vous transcrirais ici notre poème national *Le Petit Radoïtza*, intéressant et caractéristique à tant de points de vue, annonçant pour ainsi dire le moderne sauvetage de la Serbie par la France. Mais je dois m'arrêter, en ajoutant tout court, que ce que je viens de dire sur la poésie vaut autant ou presque autant pour la musique, pour la peinture et pour la sculpture, ainsi que pour l'art dramatique. Vous avez été un des premiers à remarquer et à apprécier les œuvres de Mestrovitch. Ce génie s'est révélé artiste dans les montagnes de la Dalmatie, comme nombre de nos peintres, sculpteurs et musiciens.

Quelle œuvre d'art plus touchante et de plus majestueuse envergure, que l'exode de la nation serbe en novembre 1915, semant de cadavres les ravins et les rochers albanais, et suivant aveuglément l'étendard de la liberté jusqu'au dernier souffle de vie; ou celui du vieux roi Pierre, marchant jour et nuit à pied, dans la boue et dans la neige, fatigué, et se laissant traîner sur un chariot à quatre bœufs! ou celui enfin de ce soldat, offrant sa chair pour en greffer les blessures d'un officier inconnu! Et je pourrais vous citer de ces exemples à l'infini, pris aussi bien dans la vie moderne que dans notre passé.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que des Serbes. Vous savez qu'il ne faut point en séparer les Croates et les Slovènes. Depuis l'avènement sur le trône de Serbie de Pierre Ier, un mouvement artistique très sensible commence à se manifester dans nos pays slaves, mouvement qui bientôt nous donnera aussi une place d'honneur dans la vie artistique des autres nations.

---

[1] *Le Soldat serbe*, par le colonel Angel (1916). Delagrave, éditeur.

Nos artistes n'auront qu'à s'inspirer de leurs devanciers du xve et du xvie siècle, des Laurana, des Tchoulinovitch, des Douknovitch, des Matayevitch, des Medoulitch, tous animés d'un souffle bien slave, et dont l'apport à la Renaissance fut si original. Leur âpreté virginale, le chant contenu et viril de leurs œuvres — sauf chez André Medoulich Schiavone dont la chaude palette rivalisa avec celle du Titien — se retrouvent comme par enchantement dans les œuvres des artistes que notre race produit dans le douloureux enfantement de son unité morale, prélude nécessaire et heureux en même temps de son unité politique.

Les Muses survivront à cette guerre atroce, dans nos forêts et sur nos montagnes. Quand, après notre victoire définitive, chacun pourra suivre la voie de son choix, les Croates, les Slovènes et les Serbes retourneront à leurs inspirations favorites. *L'Art et les Artistes* ne regrettera point d'avoir pensé à eux au milieu de cet immense ouragan, où la Destinée moule la glaise et forge les âmes pour les nouvelles créations de l'esprit humain.

Le général Malleterre et M. Millet, et vous-même, n'aurez pas écrit en vain de nobles pages, qu'on lira avec grand intérêt, sur une nation que les Teutons, les Magyars, les Bulgares et les Turcs prétendent avoir à jamais abattue, sans y croire pourtant.

LA SERBIE ET LA GUERRE EUROPEENNE

[Article publié dans la *Revue Bleue,* août-novembre 1914.]

Sur le péché originel du genre humain, les ancêtres de la nation serbe, perdus dans la brume préhistorique, ont dû en greffer un autre, probablement très grand, puisque, depuis leur entrée dans l'histoire, c'est-à-dire depuis leur séparation du grand arbre slave, les Serbes souffrent dans leur existence et dans leur développement comme aucun autre peuple. Leurs premières souffrances sont venues du fait même de leur installation dans la partie la plus exposée de l'Europe. La position géographique des contrées habitées par les Serbes, depuis le VIe siècle de notre ère, et leur importance pour l'évolution de la civilisation générale sont la cause première des souffrances de notre race ; elles sont en même temps la source originaire de toutes les vicissitudes de la Serbie pendant presque quinze siècles, et dans lesquelles elle se débat encore de nos jours, avec l'espoir, qui ne nous a jamais abandonnés, d'en sortir tout de même au moment de la rédemption, et de nous associer, enfin, à l'œuvre de progrès général, commune à tous les peuples civilisés.

Regardez une carte de l'Europe : depuis les premières lueurs historiques, les pays occupés par les Serbes ont été le théâtre de luttes, sur lesquelles le rideau n'est jamais tombé. Quand les Serbes y ont pénétré, en descendant les pentes des Karpathes et en parcourant l'ancienne Pannonie, ils ont pris possession de contrées confinant aux empires de Rome et de Byzance.

Ces peuplades jeunes et vigoureuses ont été soumises, dès le premier moment de leur entrée sur la scène européenne, aux influences et aux contre-influences des tendances représentées par l'Orient et l'Occident. La double menace de cette enclume et de ce marteau nous étreint encore aujourd'hui, quoique nous croyons être déjà arrivés bien près du port de salut. Du VIe jusqu'à la fin du XIVe siècle, les empereurs romains ont lutté par-dessus nos têtes avec les empereurs byzantins ; les papes se sont disputés avec les patriarches de Constantinople, et quand les Turcs ont envahi l'Europe, nos contrées ont été celles qui ont souffert le plus, et nombreux ont été les voyageurs, pendant les derniers cinq siècles, qui ont cru que nous allions inévitablement sombrer pour toujours dans l'esclavage musulman, aggravé par le désintéressement de l'Europe occidentale. Est-ce qu'il n'y a pas eu, pour ainsi dire, jusqu'à hier, des hommes politiques et des publicistes de grande réputation, qui voulaient laisser la décision du sort de la Serbie à l'Autriche et à la Russie, représentant à l'époque actuelle les rivalités qui ont été signalées à l'origine de notre histoire ?

Il faut, véritablement, que le peuple serbe soit doué d'une force vitale sans exemple dans le monde entier, pour qu'il ait pu résister à tant de revers et se conserver jusqu'à nos jours avec la conscience nationale qu'on lui connaît, et avec l'énergie vitale qu'il montre encore dans ces moments-ci, après tant d'autres luttes ! L'histoire n'est-elle pas là pour démontrer que, pendant les cinq siècles de la domination ottomane, jamais une décade ne s'est écoulée sans que, sur un point ou un autre de l'empire des Sultans, les Serbes ne se soient soulevés contre l'oppression mahométane ? Elle nous apprend en même temps que, parmi les peuples soumis à cette domination, ce sont les Serbes qui, les premiers, ont secoué et ébranlé le joug turc en Europe, aussi bien en collaborant avec les forces occidentales qu'en luttant pour leur propre compte et à leurs propres risques et périls. Aucun autre peuple n'a salué avec

plus d'enthousiasme la grande Révolution française, et aucun autre n'a été aussi accessible à ses grands principes de liberté, d'égalité et de fraternité, parce que probablement nul autre, autant que le Serbe, n'y était préparé par son évolution et par son tempérament. Grâce même aux vicissitudes de notre histoire, certains traits d'une très grande importance psychologique et politique ont pu s'enraciner dans notre peuple, relativement de très bonne heure; c'est ainsi, par exemple, que la tolérance religieuse est une chose acquise chez les Serbes depuis toujours. « Le frère est cher sans égard à sa religion » (*Brat je mio Koje vere bio*) est le refrain qui revient le plus souvent sur les lèvres du chantre de l'épopée serbe, sortie non pas de la plume du poète lettré, mais de l'âme même de la Nation. Ajoutez à cela que, pendant une trêve relative dans la lutte séculaire entre l'Occident et l'Orient, les Serbes ont pu, au cours des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, suivre un chemin à eux, fonder une civilisation sortie de leur esprit démocratique, conservée jusqu'à nos jours, et se créer un idéal national et politique apprécié jusqu'à la cour des rois de France, à tel point qu'entre nos deux pays, il y a eu non seulement des alliances des familles régnantes, mais aussi des ententes politiques, et ce qui n'est point du tout commun aux époques du Moyen-Age, des traités d'arbitrage. Vous comprendrez qu'un peuple avec un tel passé ne peut et ne doit pas renoncer à son avenir, quand toutes les nations marchent et veulent marcher dans la voie du progrès et de la civilisation.

Or, c'est cette marche vers le progrès et vers la civilisation, c'est la renaissance serbe que l'Autriche-Hongrie a voulu empêcher, au commencement seule pour son propre compte, plus tard encouragée et poussée dans cette voie par la Prusse d'abord, par l'Allemagne ensuite. A cet effet, elle n'a reculé devant aucun moyen. A chaque pas de son évolution, depuis

le commencement du XIXe siècle jusqu'à l'ultimatum du 23 juillet, la Serbie a retrouvé l'Autriche-Hongrie sur son chemin, lui barrant la voie de l'émancipation nationale, même dans les circonstances où ses intérêts directs n'étaient pas du tout en cause. Et, pour arriver à ce but, aucune arme n'a été assez bonne entre les mains des gouvernements de Vienne. Cette politique de persécution de tout ce qui est serbe, s'est manifestée ouvertement surtout au moment où la maison des Habsbourg a été chassée de l'Italie et de la Confédération germanique. Elle a été préconisée par ses grands capitaines Rädetzky (1856) et Tegetthof (1868), et surtout par Bismarck. Un publiciste français en a donné une définition si juste, que je ne saurais m'empêcher de la transcrire ici. « Pour les Allemands, dit le vicomte de Caix de Saint-Aymour, l'Autriche n'est qu'une avant-garde, un pionnier de l'Allemagne en Orient, et sa mission est de civiliser, c'est-à-dire de *germaniser* tout le sud-est de l'Europe. Pour les politiciens de Berlin, la forme actuelle de la monarchie des Habsbourg n'est qu'une forme provisoire, préparatoire, qui ne doit durer qu'aussi longtemps qu'elle sera nécessaire pour couvrir de son drapeau l'infiltration des Germains dans la vallée du Danube. Tous les pays soumis à l'Autriche-Hongrie sont considérés, dès à présent, comme autant de provinces d'une grande Allemagne future... Puis, quand la germanisation aura fait assez de progrès, quand l'empereur d'Autriche, devenu à son tour l'*homme malade*, ne gouvernera plus que les Magyars, les Roumains ou les Slaves teutonisés, la presqu'île des Balkans tombera comme un fruit mûr aux mains du Gargantua de Berlin, qui pourra tranquillement alors quitter les bords de la Sprée et transporter sa capitale sur les rives plantureuses de la belle Donau, sinon sur les eaux bleues de la mer Égée. » Ces lignes datent de 1883. Je pourrais les faire suivre par des appréciations analogues et aussi justes du baron d'Avril, de M. Ch. Loiseau et autres ; mais je n'ose abuser de l'attention de mes lecteurs.

Si j'ai cité ces passages, c'est pour faire comprendre, d'une part le danger que courait jusqu'à hier, pour ainsi dire, la nation serbe tout entière, puisqu'elle se trouve sur la grande route de ce *Drang Nach Osten* pangermanique ; c'est aussi pour ajouter que, par une intuition due probablement à l'esprit de conservation, mes compatriotes pressentaient clairement ce danger depuis longtemps. Ce pressentiment a motivé aussi le refus du gouvernement de la petite principauté serbe de s'allier à la Prusse en 1866 en vue du renversement définitif de l'Autriche, refus que Bismarck ne nous a jamais pardonné.

Ayant commencé à se ressaisir dès la première révolution contre l'oppression turque (1804-1813), la nation serbe s'est vu barrer le chemin de la délivrance par des difficultés insurmontables. Elle a été divisée politiquement et religieusement comme aucune autre nation de l'Europe. Orthodoxes, catholiques, protestants, mahométans, les Serbes ont été, en grande majorité, conscients de leur nationalité, malgré les influences différentes, et souvent très opposées, qu'ils ont subies, soit par leurs chefs spirituels, soit par des gouvernements qui s'en sont servis. Cette souffrance n'a été nulle part aussi forte et aussi intolérable que sous la domination de la maison des Habsbourg, qui n'a jamais voulu traiter les Serbes autrement qu'en *parias*. Remarquez qu'avant même l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, il y a eu une grande partie des Serbes en Autriche-Hongrie, les uns autochtones dans ces provinces depuis leur arrivée dans ces pays, en d'autres termes depuis le VIe siècle, les autres immigrés dans les États des Habsbourg des provinces turques, à la suite de différentes expéditions chrétiennes contre la Turquie, au cours desquelles les Serbes ont toujours combattu dans les rangs des armées impériales, se compromettant ainsi irrévocablement aux yeux des Turcs, et étant obligés de suivre leurs alliés dans leur retraite. J'ai hâte d'ajouter que cette immigration, ou plutôt cette colonisation,

s'est faite toujours sur la base des privilèges spéciaux de caractère international, des patentes par lesquelles les empereurs d'Autriche ont promis aux Serbes, par des chartes spéciales, une large autonomie nationale avec un *voïvode* de leur choix. Inutile d'ailleurs d'ajouter que ces engagements impériaux n'ont été tenus qu'aux moments de nécessité absolue, où le sort de la maison régnante se trouvait être en jeu. Et ce qui est encore pire, on a divisé les Serbes d'Autriche-Hongrie en plusieurs régimes, avec l'intention d'affaiblir, sinon de détruire complètement, leur esprit de cohésion nationale. C'est ainsi qu'au cours du XIXe siècle, et encore jusqu'à la guerre de 1912, les Serbes vivaient séparés sous les régimes nombreux que voici : en Serbie, au Monténégro, sous la domination turque en Macédoine et en Vieille-Serbie, sous l'administration turco-autrichienne dans le sandjak de Novi-Bazar, sous le régime d'occupation en Bosnie et en Herzégovine (transformé en annexion en 1908, mais conservant son caractère particulier), sous le régime hongrois dans la Hongrie méridionale, sous celui de la *Nagodba* croato-magyare (de 1868) en Croatie et en Slavonie, et enfin sous le régime purement autrichien en Dalmatie et en Istrie ! Or, toutes ces divisions, qui ne sont d'ailleurs que la conséquence logique du principe du gouvernement austro-hongrois : *divide et impera*, n'ont pu provoquer un affaiblissement sensible du sentiment national serbe ; et, bien qu'elles aient été accompagnées d'intrigues machiavéliques, elles ont amené souvent le résultat opposé : elles l'ont renforcé. Ceci, à tel degré que la bataille de Kumanovo (octobre 1912), passée au premier moment presque inaperçue dans l'Europe Occidentale, a, d'un coup, électrisé et galvanisé toute la race serbo-croate : du Timok à l'Adriatique, de Trieste à Salonique et de la Drave à Ochrida [1]. C'est à ce moment que

---

[1] Cette unité de la race, malgré les divisions sous de nombreux régimes, est le mieux démontrée par le fait même que ceux qui représen-

les dirigeants de la politique austro-hongroise se sont rendu compte des erreurs commises pendant une très longue série d'années dans le maniement des peuples du sud de la monarchie dualiste, et qu'ils se sont décidés à essayer du dernier moyen en vue d'arrêter l'achèvement de l'œuvre nationale serbe, et d'étouffer en même temps toute velléité d'émancipation des Slaves du Sud, en frappant un grand coup.

Ce grand coup, les gouvernements de Vienne et de Budapest l'avaient essayé déjà à différentes reprises et sous toutes les formes imaginables et inimaginables, en se servant envers la Serbie de toutes les armes. C'est ainsi que le prince Michel Obrénovitch, un prince-patriote dans le plus noble sens du mot, a été assassiné en 1868 au moment où il achevait la préparation d'une action dans les Balkans, en complet accord avec les autres peuples de la Péninsule. De même, le comte Andrassy a empêché, au Congrès de Berlin, l'élargissement de la Serbie dans la direction ouest, ne voulant pas permettre son rapprochement avec le Monténégro, et poussant entre les deux pays serbes le sandjak de Novi-Bazar avec une occupation militaire autrichienne. Pour rendre impossible une entente entre les Serbes et les Bulgares, le comte Kalnoky n'a-t-il pas poussé le roi Milan à la guerre contre la Bulgarie, guerre si impopulaire en Serbie qu'elle a amené l'abdication de ce favori austro-hongrois. Rendu furieux par le projet d'union douanière de 1905 entre la Serbie et la Bulgarie, le comte Goluchowsky a fermé les frontières de la monarchie à l'exportation serbe, et les organes de Vienne et de Budapest ont pro-

---

tent l'élite politique, littéraire et artistique en Serbie proviennent de ces différentes contrées. C'est ainsi que D. Obradovic était du Banat de Temesvar ; les poètes Radicevic, Zmaj et Jaksic, les historiens Raic et Ruvarac, ainsi que N. Tesla, sont originaires soit de la Hongrie méridionale, soit de la Croatie et de la Slavonie ; le sculpteur Mestrovic, le philosophe R. Boscovich, le juriste Bogisic, etc., sont dalmates ; d'autres sont de la Bosnie, de l'Herzégovine ou de la Macédoine, tels les hommes d'Etat du temps de Karageorges et de Miloch.

clamé à qui a voulu les entendre, que la Serbie « cuira dans son jus » dans le plus bref délai, si elle ne s'empressait de se soumettre à la volonté de l'Autriche et si, pour démontrer cette soumission, elle n'acceptait pas le canon Skoda pour son armée, au lieu de l'artillerie française que préconisait son état-major ! Bien que M. de Kallay lui-même eût proclamé que toute la population de la Bosnie et de l'Herzégovine était serbe [1] ; que la Serbie, par conséquent, ne pouvait pas se désintéresser du sort de ces pays, le cri de douleur serbe à l'occasion de l'annexion illégale de ces provinces par le gouvernement de Vienne a été qualifié d'insolence, et le baron d'Æhrenthal a mobilisé toute la presse mobilisable de l'Europe contre ce petit État. — Pour le rendre moins sympathique, sinon odieux à l'opinion publique et aux gouvernements des puissances occidentales, il a fabriqué des complots, il a organisé des procès de haute trahison, pour lesquels les faux ont été forgés dans les bureaux des missions diplomatiques de la Monarchie dualiste, complots et procès qui paraissent incroyables en plein xxe siècle, qui sont pourtant connus de tout le monde. Étouffant économiquement, la Serbie avait réussi — au prix de quels sacrifices ! — à sortir avec son armée sur l'Adriatique et à s'y ouvrir un débouché, qui aurait été profitable même à l'industrie et au commerce austro-hongrois, et tout le monde avait espéré qu'elle pourrait y rester, dans l'intérêt général de l'Europe. Mais « tout le monde » n'avait pas compté avec les caprices et avec la mauvaise volonté de l'Autriche ! — A la fin de la guerre balkanique, la Bulgarie avait voulu se tailler une part très peu proportionnée à l'effort fourni par ses alliés, et en tout cas, tout à fait injuste et irra-

---

[1] M. de Kallay, gouverneur de la Bosnie, a pourtant renié publiquement et d'une manière tout à fait originale M. de Kallay historien. Le premier a mis à l'index l'ouvrage du dernier. Cet exemple, sans pareil dans l'histoire du monde, n'a pu se produire qu'en Autriche-Hongrie.

tionnelle. Mais l'éventualité d'un malentendu dans cette matière ayant été prévue, ce litige aurait pu et aurait dû être tranché par l'arbitrage du Tzar. Espérant humilier et endommager la Serbie et la paralyser pour toujours dans son développement, la diplomatie autrichienne a mis en mouvement tous ses ressorts pour rendre impossible la solution amiable de ce conflit et pour jeter les armées bulgares contre les nôtres. Et quand ces attaques se sont brisées contre le courage de nos soldats, alors la fureur a dépassé toutes limites, et aussi bien les hommes d'État que les généraux virent rouge chaque fois que le nom serbe fut prononcé devant eux ! Une grande et forte Bulgarie dans les Balkans est l'un des points cardinaux de la politique étrangère austro-allemande.

Dès ce moment, la guerre contre la Serbie a été résolument décidée et fiévreusement préparée, cette fois en plein accord avec l'Allemagne. Dans l'intérieur de la Monarchie, l'élément serbe a été persécuté plus que jamais : le gouvernement de Budapest a supprimé d'un trait de plume la séculaire autonomie de l'Église serbe, à la suite de quoi le patriarche de Karlovitz, Mgr Bogdanovitch, s'est suicidé, et, aussi bien en Croatie-Slavonie qu'en Bosnie-Herzégovine, on a érigé en système les fameux procédés de Saverne du lieutenant Foerstner. Les autorités austro-hongroises, les officiers de l'armée à leur tête, ont commencé à poursuivre les jeunes gens en les maltraitant, en tirant le sabre contre eux dans les théâtres, etc. Tous ceux qui se reconnaissaient serbes ont été mis hors la loi, et ceci malgré le fait incontestable que la grande majorité, sinon la totalité des Serbes de la monarchie, ont toujours été d'un loyalisme au-dessus de tout soupçon. Ne sont-ce pas les Serbes-Croates qui ont sauvé en 1848, avec l'appui russe, la couronne de François-Joseph? Et ne sont-ce pas des Serbes, les deux généraux Borojevic et Ljubicic, qui commandent les armées austro-hongroises en Galicie, faisant ainsi le plus grand honneur à leur serment militaire?

Parallèlement, pendant des années, un service spécial de presse a été organisé par le Ballplatz avec la tâche, non pas seulement de nous aliéner l'intérêt et les sympathies des peuples occidentaux, mais avec le but diabolique de rendre la Serbie et la nation serbe odieuses au monde civilisé. Cette campagne a été menée si savamment, et avec une telle persistance, qu'il est presque étonnant que nous ne soyons pas mis définitivement au ban des nations chrétiennes. Nous en avons été préservés uniquement grâce à l'acharnement même de cette campagne, et à l'attention qu'elle a provoquée, ce qui a amené chez nous les représentants impartiaux d'autres nations. Et puis, trop souvent, la réalité avait trop crûment démenti les pronostics des oracles de Vienne et de Budapest, de sorte qu'avec le temps, l'autorité de leurs informations a été sensiblement réduite. Ils sont restés tout de même inlassables dans leurs accusations les plus absurdes. N'a-t-on pas essayé d'accréditer, dans les plus grandes cours de l'Europe, la légende d'après laquelle le prince royal serbe serait impliqué dans le complot de Serajevo? Et l'empereur d'Allemagne lui-même, qui fait si grand cas de Dieu, n'a-t-il pas cherché à insinuer au Tzar que la nation serbe devait être punie tout entière pour l'assassinat de François-Ferdinand et de la duchesse de Hohenberg? Cette rage d'hier n'a d'égale que la haine acharnée actuelle contre l'Angleterre, « cette nation d'hypocrites et de criminels »! En proférant ces injures, les sujets de Guillaume II oublient trop vite le fait que le Kaiser s'est félicité tant de fois du sang britannique qui coule dans ses veines.

Au mois de juillet dernier, la Serbie était en train de négocier avec les représentants austro-hongrois sur une série de questions résultant des changements territoriaux réalisés par les traités de Londres et de Bucarest. Nous venions à peine de

sortir de deux guerres sanglantes et coûteuses, et d'émettre sur le marché de Paris un emprunt de liquidation. Comme notre territoire s'était sensiblement agrandi, presque doublé, nous nous étions immédiatement attachés à mettre, aussitôt que possible, en valeur nos nouvelles provinces, en vue de quoi nous nous étions empressés d'engager des spécialistes en France et dans d'autres pays, même en Allemagne. Il fallait organiser les nouvelles contrées, délivrées du joug ottoman après tant de siècles d'esclavage ; il fallait y répandre partout l'instruction publique ; nous méditions sur les moyens de relever notre agriculture et nos finances, de refaire notre armement, de construire de nouvelles lignes de chemins de fer, de canaliser nos fleuves et nos rivières, d'irriguer nos champs; nous étions, en outre, à la veille des élections générales, et tous nos hommes politiques, M. Pachitch en tête, étaient partis pour organiser la campagne électorale; quand, tout à coup, le gouvernement de Vienne vint présenter à Belgrade son ultimatum, demandant, ou plus exactement, exigeant une satisfaction immédiate, sur un ton et dans des formes jusqu'alors inconnus dans les relations diplomatiques des nations civilisées. Presque un mois après l'assassinat de Serajevo, mais avant même d'avoir achevé l'instruction criminelle contre les assassins, le Ballplatz exigeait du gouvernement serbe, ni plus ni moins que l'aveu formel de sa complicité dans cet attentat, et, ce qui est encore plus grave, la soumission définitive de la Serbie à la monarchie des Habsbourg, l'abandon de son indépendance et de sa souveraineté. Notez bien que ce crime politique — si condamnable qu'il soit — est la triste conséquence du régime d'oppression dans lequel les bureaucrates autrichiens sont passés maîtres depuis au moins un siècle, et auquel j'ai fait allusion plus haut; mais retenez surtout que le gouvernement serbe avait, quelques mois auparavant, attiré l'attention des autorités compétentes austro-hongroises sur l'un au moins des assassins, et que

celles-ci l'ont proclamé irréprochable ; vous serez alors à même de juger du cynisme avec lequel le comte Berchtold a voulu faire croire aux gouvernements et à l'opinion publique en Europe, que la Serbie devait être rendue responsable de ce crime [1].

Malgré l'arrogance du ton de l'ultimatum autrichien, et malgré ses exigences inqualifiables, le gouvernement serbe a donné au gouvernement impérial et royal les satisfactions que n'espéraient même pas ceux de ses amis qui lui ont conseillé les plus larges concessions. Une fois de plus, la Serbie a voulu donner la preuve de sa bonne foi, ainsi que de son vif désir de conserver la paix européenne. Cette réponse, qui restera unique, espérons-le, dans son genre, finit par le paragraphe suivant : « Dans le cas où le Gouvernement impérial et royal ne serait pas satisfait de cette réponse, le Gouvernement serbe, considérant qu'il est de l'intérêt commun de ne pas précipiter la solution de cette question, est prêt, comme toujours, à accepter une entente pacifique en remettant cette question à la décision du tribunal international de La Haye, ou des grandes puissances qui ont pris part à l'élaboration de la déclaration que le Gouvernement serbe a faite le 18 (31) mars 1909. » Notre Gouvernement a fait pourtant en vain cet effort surhumain. La demande de satisfaction n'était, dans la pensée du Gouvernement austro-hongrois, qu'un prétexte destiné à dérouter l'opinion publique européenne. Il était décidé d'avance à passer outre, et à nous faire la guerre,

---

[1] Ai-je besoin d'insister plus amplement sur l'originalité de cette exigence, quand ni la France pour l'assassinat du président Carnot, ni l'Autriche-Hongrie pour celui de l'impératrice Elisabeth, n'ont pensé un seul instant à rendre responsables de ces crimes les gouvernements italien ou suisse. « Aucun pays, comme l'avait déclaré si justement M. Sasonoff, le 6 juillet, n'a eu plus que la Russie à souffrir des attentats préparés en territoire étranger. Or, la Russie n'a jamais prétendu se servir contre un pays quelconque des procédés que l'Autriche a employés contre la Serbie. »

puisque le fameux chef d'état-major autrichien pensait probablement, comme son ami et allié le général de Bernhardi, qu'il est scandaleux d'entendre dire « qu'une nation faible a le droit de vivre, tout comme une nation puissante et vigoureuse ». Les comtes Berchtold, Forgach et Tisza, les trois instigateurs directs de la guerre actuelle, assurés d'avance de l'appui allemand, ont espéré abattre la Serbie d'un seul coup. Ils se sont complètement mépris sur le caractère européen du conflit qu'ils provoquaient, et surtout sur la grande force morale de l'opinion publique du monde entier, qui s'est vite ressaisie, et qui a clairement vu à qui et à quoi l'on avait affaire en cette occurrence.

Le lecteur sait le reste. La générosité des grandes nations, telles que la France, la Grande-Bretagne et la Russie, n'a pas voulu admettre ce scandale d'une guerre entre deux puissances d'une inégalité aussi criante ; leur dignité n'a pas voulu tolérer une fois de plus la prépondérance des nations du *Faustrecht*, ni les monstruosités des gouvernements pour lesquels les traités internationaux n'avaient de force que quand cela leur convenait ; le monde civilisé n'a pas pu se résoudre à accepter pour unique règle dans la vie des peuples, la volonté, que dis-je, le caprice germanique, et à faire un retour de dix siècles vers la barbarie du Moyen-Age ; et la guerre générale est devenue inévitable, parce qu'elle était voulue de longue date, aussi bien par l'Autriche-Hongrie que par l'Allemagne, et par cette dernière surtout.

Nous en suivons l'évolution. Le résultat définitif est certain. Le droit l'emportera sur la force brutale et arrogante. Dans cette suprême épreuve, la Serbie est fière de combattre aux côtés de ceux qui luttent pour le règne du droit, de la morale, de la liberté et de la civilisation.

Depuis trois mois, les canons autrichiens bombardent Belgrade, capitale de la Serbie, ville ouverte. Les soldats de François-Joseph n'ont pas encore pu y mettre le pied. Mais,

tout comme leurs alliés à Louvain et à Reims, ils ont endommagé les églises, les bibliothèques, les musées et les universités ; ils ont même tiré sur les hôpitaux et sur les maisons d'aliénés ; ils ont tué un grand nombre de gens paisibles et incendié plusieurs propriétés privées et publiques. C'est la manifestation de la civilisation germanique, partout la même. Espérons que ce sera sa dernière manifestation.

P.-S. — Au moment où je revois les épreuves de ces lignes (novembre 1914), les journaux publient un télégramme sur la clôture du procès de Serajevo. Le principal accusé, l'étudiant Princip, déclare dans sa dernière défense : « Il n'y a eu, dans cette affaire, aucune instigation venant du dehors. Les dénonciations de Cabrinovic, qui a dit le contraire, sont mensongères ; de même que les affirmations du ministère public. » Or, Cabrinovic n'est autre que celui des « assassins » sur lequel la police serbe avait eu des soupçons. Il est démontré qu'il est fils d'un agent de la police secrète autrichienne ! Le fameux Nastic, faux témoin des procès de Cettigné et d'Agram, est, lui aussi, fils d'un policier ; il fait aujourd'hui partie du personnel consulaire de la monarchie. Comme on le voit : c'est une école !

MANIFESTATION DES ALLIÉS EN FAVEUR DE LA SERBIE

Sur l'initiative de la *Revue Hebdomadaire,* avec le patronage des grandes associations alliées : France-Angleterre, France-Russie, France-Japon, France-Italie, France-Belgique, France-Serbie, et les secrétaires perpétuels de l'Institut de France, une manifestation des alliés a eu lieu le 27 janvier 1916, le jour de la fête nationale serbe de Saint-Sava, en l'honneur de la Serbie, dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, devant plus de trois mille personnes. Au premier rang se trouvaient : M. le Président de la République, Mmes R. Poincaré et Vesnitch, S. E. Lord Bertie, ambassadeur d'Angleterre (décédé depuis), S. E. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, S. E. M. Isvolski, ambassadeur de Russie (décédé depuis), M. le baron Guillaume, ministre de Belgique (décédé depuis), M. Tasuke, chargé d'affaires du Japon, S. E. M. Jules Cambon, ambassadeur de France, représentant M. Briand, etc.

Ont pris successivement la parole à cette occasion : MM. *Fernand Laudet,* président du Comité d'organisation; *Ernest Denis,* professeur à la Sorbonne; *G. Stanoyevitch,* recteur de l'Université de Belgrade; *Shihota,* professeur à la Faculté de Médecine de Tokio; *Agnelli,* député de Milan au Parlement italien; *Sir Thomas Barclay,* ancien député à la Chambre des Communes; *le professeur Metchnikoff,* vice-directeur de l'Institut Pasteur; *Émile Brunet,* député de Charleroi (aujourd'hui président de la Chambre des députés belge); *Jean Richepin,* de l'Académie Française, avec sa divine poésie, « Salut à la Serbie ». Mme Bartet, de la Comédie-Française, a récité « les Tombeaux Glorieux » du poète serbe Zmaï Yovan Yovanovitch, adapté par Auguste Dorchain, et M. *Louis Barthou,* ancien président du Conseil, qui présidait cette touchante et gran-

diose manifestation, l'a clôturée par un discours de son cru. M. *Vesnitch* s'est adressé alors dans ces termes à cette assemblée d'élite :

MESDAMES, MESSIEURS,

La tâche qui m'est dévolue dans cette généreuse manifestation est délicate et douce en même temps. Je dois, en premier lieu, remercier M. Laudet et ses distingués amis d'en avoir eu la pensée et d'en avoir pris l'initiative. Je voudrais dire toute ma reconnaissance à mon excellent ami M. Barthou, l'éminent homme d'État, qui n'a pas besoin du pouvoir pour travailler jour et nuit au service de sa belle patrie; je voudrais remercier M. le professeur Ernest Denis, que nous commencerons à vous disputer en même temps que son collègue M. Émile Haumant, tellement ils se sont attachés à identifier la cause serbe avec la cause nationale française. Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à M. le docteur Schihota et à mon ami Sir Th. Barclay de leurs sympathies pour mon pays, et je voudrais que cette expression pût arriver jusqu'au grand homme de science et de cœur qu'est le professeur Metchnikoff, qui s'est imposé la peine, malgré une grave maladie, de nous envoyer la belle déclaration que vous venez d'entendre et qui reflète si fidèlement l'âme russe. Malgré l'identité de souffrance et de martyre de nos deux pays, je voudrais trouver des paroles assez adéquates pour exprimer tous mes remerciements à M. le bâtonnier Brunet, et je voudrais surtout remercier bien vivement l'honorable député de Milan, M. Agnelli, qui n'a pas hésité à faire le long et fatigant voyage de Paris, après de laborieuses journées de fêtes franco-italiennes dans la noble cité lombarde. Et comment pourrais-je remercier suffisamment la divine artiste qui a bien voulu s'imposer la récitation du poème de notre grand poète national, que mon confrère et ami M. Auguste Dorchain a si

bien adapté pour ses auditeurs, ainsi que maître Pierné et ses vaillants collaborateurs? Quelles paroles trouver, pour dire toute ma gratitude et la vôtre au poète incomparable qui a bien voulu écrire pour cette occasion le poème que nous ne connaissons pas encore, mais que nous pressentons. A tous : merci de tout cœur! à tous et à cette Sorbonne, foyer de toute lumière et de toute vérité!

Cette noble manifestation ira au cœur de tous mes compatriotes. Ils m'en voudraient pourtant, si, en vous remerciant bien sincèrement et bien affectueusement, je ne saisissais pas l'occasion qui s'offre à nous de vous exposer notre situation aussi brièvement que possible.

Repoussés par d'autres peuplades qui se dirigeaient vers le sud-ouest de l'Europe, du réservoir inépuisable qu'est le plateau de l'Asie centrale, nos ancêtres ont franchi les Carpathes et, appelés par l'empereur Héraclios, sont venus s'installer dans les contrées qu'ils occupent, non pas en envahisseurs, mais en défenseurs de l'empire byzantin. Depuis ces temps, les Serbes ont cherché, — quoi de plus naturel et de plus louable en même temps? — les Serbes ont cherché, dis-je, à s'assimiler la civilisation méditerranéenne, qui les a attirés de plus en plus vers l'Adriatique d'une part, vers la mer Égée de l'autre. Arrivés dans leurs nouveaux foyers, ils y ont trouvé différentes autres races : celle parmi ces dernières qui a laissé incontestablement la plus forte empreinte sur eux, est la même qui a fourni les plus beaux traits au caractère français ; j'ai nommé les Celtes. Une fois installés dans leur nouvelle patrie, les Serbes ont cherché à s'émanciper de la domination étrangère — quoi de plus légitime? — et à s'organiser d'après leurs propres conceptions de la vie publique et privée. Comme les bourgeons vers le soleil, nos ancêtres ont tendu vers les mers qui les mettaient en contact avec le monde civilisé, qui

leur permettaient en même temps de conserver le contact avec les peuples congénères, les communications par l'Europe centrale ayant été coupées par l'invasion germanique. C'est pourquoi les premiers royaumes serbo-croates, avec un caractère sud-slave, se forment en Dalmatie et au nord de l'Albanie, et les plus anciens documents de notre vie intellectuelle sont originaires de l'archipel adriatique. La première capitale serbe a été Scutari, le premier tombeau historique (celui du roi Vladimir assassiné traîtreusement par les Bulgares) se trouve à Elbassan.

La tragédie que nous vivons aujourd'hui a voulu que le dernier siège du gouvernement serbe, avant de quitter provisoirement le sol national, se soit abrité à Scutari et qu'en son pèlerinage qui n'a pas encore trouvé son Homère ni son Shakespeare, notre Roi-Patriote, avant de s'embarquer à Valona, ait pu s'agenouiller sur le tombeau de son prédécesseur, devenu légendaire dans toute la Péninsule. A force de labeur et d'amour de l'indépendance nationale, les Serbes se sont créé une place si marquée parmi les nations du Moyen-Age que les rois de France et de Bohême ont conclu des alliances avec eux et que le tzar Douchan a pu offrir au Pape ses services pour la défense de l'Europe contre les musulmans qui commençaient seulement à poindre sur l'horizon, en prenant pour soi le titre de « Capitaine de la Chrétienté contre les envahisseurs et les infidèles ». Pour vous indiquer à quel degré de civilisation la Serbie était arrivée vers le milieu du quatorzième siècle, il me suffira de mentionner que le code Douchan a été approuvé (pour la première fois en 1346) par une assemblée nationale, et que parmi nos institutions judiciaires figurait depuis le treizième siècle la Cour d'assises!

Ce que le tzar Douchan avait prévu arriva trop vite, hélas! Voyant clairement la force et l'importance des Serbes, les Turcs s'acharnèrent à abattre la Serbie avant de se jeter sur Constantinople et avant de pousser plus loin vers le centre de

l'Europe. Malgré nos appels, l'Europe assista à l'écrasement de la Serbie les bras croisés. Nous nous défendîmes pourtant avec une telle énergie que les souverains des deux peuples ennemis restèrent morts sur le champ de Kossovo. Le nouveau dominateur n'ayant eu que des préoccupations militaires, nous nous retirâmes dans nos couvents, dans nos montagnes et dans nos foyers.

Là, nous pleurâmes notre destinée nationale en ressuscitant chaque jour et en idéalisant chaque heure de notre passé, à tel point que notre chantre national en est devenu aveugle ; mais là aussi, nous nous serrâmes les uns contre les autres, nous nous réchauffâmes les uns les autres, nous nous hypnotisâmes mutuellement de la ferme conviction que le rôle de notre nation dans la civilisation n'était pas achevé, que le tombeau où on avait voulu l'ensevelir n'était pas irrévocablement fermé, et que, si nous voulions être les dignes descendants de ceux qui tombèrent à Kossovo « pour la croix d'honneur et pour l'impérissable liberté », nous n'oserions point désespérer et devrions au contraire faire tout notre possible en vue d'une résurrection prochaine. Après avoir prêté aide et concours à tous les essais en vue de refouler les Turcs de l'Europe, et après avoir, de génération en génération, sacrifié à ce but le meilleur de notre sang, nous n'avons pu reprendre cette tâche pour notre propre compte qu'à la suite de la grande Révolution française. Lamartine et Victor Hugo ont chanté cette lutte inégale d'un petit peuple combattant pour sa liberté contre un adversaire cent fois plus fort et le dix-neuvième siècle a vu enfin la Serbie renaître et se vouer vite à l'œuvre de reconstitution nationale. Dès ce moment s'est dressé devant nous le monstre germanique, qui délégua à la maison des Habsbourg la tâche peu glorieuse de combattre par tous les moyens la renaissance serbe, et de chercher à tuer la Serbie dans son premier épanouissement. La raison : il ne fallait pas permettre la construction d'une bar-

rière infranchissable contre la poussée germanique vers l'Orient. Toute la guerre actuelle n'est autre chose que l'effréné battement d'ailes du vautour teuton sur la Serbie, au secours de laquelle les grandes nations libérales n'ont pas pu ne pas accourir, sans faire injure à elles-mêmes et à toute leur histoire, sans sacrifier en même temps leurs intérêts vitaux et avec eux la liberté du monde civilisé.

Ah ! Messieurs, Guillaume II a fait ces derniers jours deux déclarations bien maladroites, et pour lesquelles le prince de Bülow lui ferait demander des comptes s'il était encore chancelier et s'il y avait à Berlin un Parlement : il a fraternisé à Nisch avec les comitadjis bulgares, avec les gens qui ont déshonoré la lutte des peuples balkaniques pour la liberté, en assassinant les chrétiens et les musulmans sans distinction et en se faisant des sicaires au service de certains princes germaniques, après avoir voulu rendre responsable tout un peuple de l'assassinat machiavélique de Serajevo, en dénonçant devant les souverains et les chefs d'État alliés comme instigateur de ce crime le Gouvernement qui avait le plus grand besoin de la paix en Europe, après deux guerres sanglantes exigeant pour des années un recueillement national. Et puis, en se comparant à Belgrade à Barberousse, avec qui, d'ailleurs, il n'a rien de commun, il a outragé sa mémoire. Ce chef du Saint-Empire Germanique a passé en réalité par la Serbie vers la fin du douzième siècle, mais en prince chrétien en route pour combattre les infidèles. Le souverain serbe de l'époque, le père de celui que les écoles serbes célèbrent aujourd'hui, lui a accordé libre passage à travers son territoire, il a pourvu son armée de vivres et lui-même de quelques sacs d'iperpers (ce sont les chroniqueurs allemands qui nous l'apprennent!). puisque, à la tête des croisés, il allait combattre pour la cause de la religion et de la civilisation. Je me le

demande en toute sincérité : comment ce moderne Siegfried a-t-il eu le courage d'évoquer cet événement et d'étaler cette comparaison, tous les deux à son détriment? Voulait-il par là se moquer de l'histoire ou de ses frères d'armes turcs?

C'est d'ailleurs son affaire et peut-être celle de son ami Enver-Pacha. Ce que je dois constater une fois de plus, c'est que nous tenons les preuves positives, et le monde entier ne les ignore point, de la résolution irrévocable de l'Autriche d'attaquer la Serbie, résolution qui a été arrêtée plusieurs mois avant le drame de Serajevo, et qui a été maintenue après celui-ci, malgré la déclaration de François-Joseph après les funérailles de son neveu, déclaration qui faisait espérer à tous les hommes de bonne foi que la paix allait être conservée. Nous sommes fixés, le monde civilisé est persuadé que cette terrible guerre qui a embrasé presque deux continents tout entiers, qui menace de détruire les plus précieuses œuvres de la civilisation humaine, n'a été déchaînée que parce qu'un homme l'a voulue, et parce que cet homme a pu amener dans sa complicité les races anti-européennes, les Turcs, les Hongrois et les Bulgares. Et rappelez-vous comment ce carnage a été inauguré : les cinquante-deux millions d'Austro-Hongrois se sont rués sur un pays épuisé, d'à peine cinq millions d'habitants, au même moment où la grande Allemagne a envahi le minuscule Luxembourg neutre, gouverné par une toute jeune princesse, et essayé de corrompre le plus noble souverain de l'Europe, en foulant aux pieds sa propre garantie de neutralité de l'indomptable Belgique. Ce furieux aveuglement a été notre salut, aux uns et aux autres. Tout ce qui est vraiment humanitaire dans l'Europe actuelle s'est dressé d'un seul bond contre cette outrecuidance peu digne des grandes nations, et la fière Grande-Bretagne, la généreuse France et la noble Russie ont pris dans leurs mains la cause de la liberté outragée et de l'indépendance violée des petits peuples.

Jeune et chevaleresque, le Japon n'a pas hésité un seul mo-

ment à se ranger aux côtés des puissances qui luttent pour le droit et pour la justice, et l'Italie de Cavour et du roi *galantuomo* n'a pas pu rester à la longue dans une situation incompatible avec son origine même et avec sa place parmi les nations civilisées. C'est sur la Belgique et sur la Serbie que la sélection des nations européennes s'est faite, et il est bien réconfortant de pouvoir constater que tout ce qui est vertu humaine dans le monde entier s'est rangé ouvertement et franchement du côté des alliés, défenseurs de la liberté, de l'égalité et de la fraternité des nations libres.

Je ne m'arrêterai point sur les vicissitudes de la guerre dans les Balkans depuis dix-huit mois. A quoi bon insister sur les trahisons bulgares et sur certaines défaillances momentanées? Ce n'est pas à moi de dire un seul mot de la manière dont les soldats de la Serbie et du Monténégro ont défendu les foyers de nos libertés pied à pied. Ce que pourtant j'ai le droit et le devoir de dire à la face de l'univers entier, c'est notre confiance absolue dans la décision résolue de nos alliés et dans la victoire finale de notre cause nationale, aussi noble que juste. Et cette cause comporte pour nous l'affranchissement définitif et l'union complète des peuples yougoslaves. La réalisation de cet idéal national ne peut gêner aucune nation alliée ou neutre.

Il n'y a que les puissances teutoniques, Ferdinand de Cobourg et la Turquie vendue à l'Allemagne, qui pourront s'en offusquer. A d'autres de s'en préoccuper. Quand les alliés arriveront à la victoire, et nous y arriverons, les deux peuples frères dans le martyre et dans le respect jaloux de l'honneur national, les Belges et les Serbes, seront remis en possession de l'intégrité de leurs droits politiques et territoriaux, avant toute autre chose. C'est la première tâche que nos grands alliés se doivent à eux-mêmes, et à laquelle ils ne manqueront pas.

Ce n'est pas la Russie, notre grande sœur, qui, avec la tendresse d'une mère, a veillé depuis trois siècles sur le sort des peuples slaves opprimés, et qui, hier encore, a si noblement embrassé nos frères tchèques luttant sur le front français, ce n'est certes pas la Russie qui nous abandonnera. Ce ne sera jamais la Grande-Bretagne qui nous connaît depuis que Richard Cœur de Lion a pu lui parler de notre hospitalité, puisqu'il nous a fait construire une de nos plus belles églises à l'endroit où nos ancêtres l'avaient sauvé du naufrage lors de son retour des Croisades, la Grande-Bretagne qui a toujours été le premier champion des libertés et des autonomies, et qui, pendant ces quatre dernières années, nous a donné tant de preuves de sa bienveillance.

Cela ne sera pas, ce ne peut pas être l'Italie, avec laquelle nous n'avons jamais eu de difficultés, malgré notre voisinage plusieurs fois séculaire, et dont le plus grand fils a marqué les limites entre nos nations, en nous plaçant dans son immortel temple spirituel, dans sa *Divine Comédie*, à côté de ses meilleurs frères. N'avons-nous pas vécu les heures angoissantes de Silvio Pellico, et n'avons-nous pas, certains au moins d'entre nous, combattu aux côtés de Mazzini et de Garibaldi pour la sainte cause de l'unité italienne?

Comment voulez-vous que ce soit la France qui nous marchande son concours, la France qui est notre sœur préférée depuis toujours, par tradition, par légende aussi (qui n'est que la cristallisation de l'histoire, et qui nous dit que notre patron scolaire, saint Sava lui-même, est le fils d'une Française), la France qui, malgré toutes les distances, a toujours été pour nous une amie sûre et dévouée et qui, aujourd'hui même, nous reçoit dans ses bras avec un attendrissement sans pareil, la France qui nous donne la plus belle preuve de sa grande bonté par cette manifestation et le plus bel exemple de patriotisme et de civisme par la présence à cette table des hommes qui ont donné tout à leur Patrie, et qui ne cessent de

se dépenser toujours plus pour les autres, en ce moment-ci tout particulièrement pour nous.

Non, mes frères serbes, grands et petits, avec de tels amis, notre Patrie ne périra pas. Elle renaîtra bientôt, de nouveau prospère et grande. Et nous y retournerons, heureux de sa résurrection, heureux aussi de pouvoir dire à nos compatriotes, restés dans un esclavage provisoire, aux veuves de nos héros et à leurs orphelins, à nos frères et sœurs en deuil, combien tous nos alliés ont été bons pour nous, combien à tous nous devons une éternelle reconnaissance, surtout à l'immortelle France.

LA VRAIE CAUSE DE LA GUERRE EUROPÉENNE

L'UNIQUE SÉCURITÉ DE LA PAIX

[Article publié dans la *Revue Bleue*, numéro du 11-18 mars 1916.]

La question : qui a voulu et qui a provoqué la guerre actuelle ? a été longuement discutée, et je crois que les neutres eux-mêmes sont fixés définitivement sur ce point. On a moins examiné le problème : quels ont été la cause et le motif de ce carnage qui n'a point de pareil dans l'Histoire du monde ? Dans ces quelques lignes, je voudrais, très succinctement, relever ce fait capital de la politique prussienne, depuis au moins dix siècles, — je veux parler de *la Germanisation des Slaves* — en espérant que le futur congrès de la paix en tirera toutes les conséquences, dans l'intérêt de l'humanité tout entière. Je laisse pour le moment de côté les tendances germanisantes de l'Allemagne vers l'Ouest et vers la Suisse Romande, bien connues par les lecteurs de cette *Revue*.

Dans ses conversations avec le fameux jurisconsulte Bluntschli, Bismarck a déclaré le 30 avril 1868 : « Parmi les peuples, on peut distinguer, comme dans la nature, des mâles et des femelles. Les Germains sont des mâles... Les Celtes et les Slaves sont féminins. *Ils sont incapables de rien produire eux-mêmes, de rien engendrer.* » Déchu du pouvoir, mais avide

de parler et de faire parler de lui, il a adressé à une députation universitaire de Graz en Styrie, en 1895, les paroles que voici : « Quand vous avez affaire à vos rivaux slaves, même aux moments de colère les plus violents, et dans les situations les plus critiques, gardez toujours la conviction profonde, *la conviction la plus profonde mais secrète, que vous êtes au fond leurs supérieurs et que vous l'êtes à jamais.* » L'auteur anonyme de la brochure : GROSSDEUTSCHLAND UND MITTELEUROPA UM DAS JAHR 1950 (Berlin 1893) a écrit de son côté : « L'Allemagne a été, de tout temps, la mère des peuples. Le peuple allemand a donné à l'Europe ses princes et sa noblesse, et ne s'est jamais lassé d'infuser un sang nouveau aux veines vieillissantes des Celtes et des Welches... Au sud-est et à l'est, il n'y a pas de frontières naturelles au développement du germanisme. Aussi, le domaine linguistique allemand s'est-il continuellement étendu au sud-est et au nord-est depuis plus de mille ans. Il est impossible qu'à l'avenir l'énergie allemande ne continue pas sa poussée en ce sens. Jusqu'où ? Qui peut le dire ?... *Il faut que le peuple allemand s'élève comme un peuple de maîtres au-dessus des peuples inférieurs d'Europe et des peuples primitifs des colonies.* » Je pourrais donner, de ces citations aussi intéressantes que suggestives, à n'en pas finir. Le lecteur les trouvera dans l'excellente série de publications éditées sous la direction de M. Ch. Andler, sous le titre de COLLECTION DE DOCUMENTS SUR LE PANGERMANISME (L. Conard, éditeur, Paris 1915-16). Je ne puis pourtant m'empêcher d'en donner encore deux ou trois, très caractéristiques et très éloquentes à l'appui de ma thèse. Ainsi, le prince de Bülow, le continuateur le plus brillant de la politique bismarckienne, s'exprimait le 14 janvier 1902 à la Diète de Prusse dans les termes suivants : « Je considère la question de nos marches de l'Est, non seulement comme l'une des questions les plus essentielles de notre politique, mais même comme la question dont la solution déterminera très prochainement l'avenir

de notre pays. C'est la marche de notre politique, ou notre héritage historique qui nous a conduits dans ces provinces. Leur sol est imprégné du sang allemand, des sueurs allemandes : nous y sommes et nous y resterons, que cela dérange les autres ou non... Sans défaillance, nous continuerons à favoriser méthodiquement, et aussi rapidement que possible, la colonisation allemande dans les provinces de Prusse occidentale et de Posnanie... » Tout ceci, le quatrième chancelier allemand l'a dit dans le même discours où il avait affirmé, quelques minutes avant, que « les hostilités dans ces pays étaient ouvertes par les Polonais et continuées par eux avec une âpreté toujours plus grandissante (!) » et pour aboutir à cette exclamation qui vaut la peine d'être retenue : « Nous ne vivons pas en Utopie, pas plus qu'en paradis, mais bien sur cette rude terre, *où il s'agit d'être enclume ou marteau*... Nous ne pouvons tolérer que les racines mêmes de la force prussienne se dessèchent, et que nos éléments nationaux... soient débordés et chassés par des éléments étrangers. »

Nous lisons d'autre part, dans une brochure allemande sur L'Effondrement et la Reconstruction de l'Autriche (1899), la sentence suivante : « *Notre avenir est sur l'eau.* Mais notre présent est entre l'Adriatique et la Baltique, entre la Meuse et le Pas de Calais. Seul le germanisme unifié au cœur de l'Europe est capable des grandes tâches lointaines qui nous attendent dans d'autres continents. » En étudiant le problème de la germanisation de la Lorraine, Ernest Hasse énumère toutes les mesures imaginables pour arriver à ce but, et il préconise entre autres l'élimination des derniers optants français de toute l'Alsace-Lorraine, et l'interdiction de séjour pour tous les étrangers dans tout le Pays d'Empire, ainsi que l'interdiction de louer des chasses dans ces pays, dans le Grand-Duché de Bade et dans le Palatinat ! Toute la politique de Hasse est cristallisée dans ce programme : « *Il faut germaniser contre la Pologne et protestaniser contre Rome.* » Il avoue que, sans

idéal, le peuple allemand sombrerait certainement, s'il ne devait chaque jour compter avec la possibilité d'une lutte à mort « qu'il peut avoir à soutenir (!) pour son existence contre les peuples voisins ». Lisez encore cette profession de foi : « *Si nous n'étions pas entourés de dangers de guerre, il faudrait artificiellement en créer un pour tonifier notre germanisme amolli et relâché, pour lui faire des os et des nerfs.* » Et ajoutez-y ceci du même auteur : « Le peuple allemand sombrerait certainement, dans l'espace de quelques générations, soit dans la richesse, soit dans la pauvreté, en tous cas dans la médiocrité et la faiblesse, s'il ne devait chaque jour compter avec la possibilité d'une lutte à mort qu'il peut avoir à soutenir pour son existence contre les peuples voisins. » Retenez encore cet axiome de Treitschke : « Une nationalité ne peut pas être tolérante », et ajoutez-y la quintessence de la philosophie de Gœthe, d'après laquelle toute la vie consiste dans le dilemme : *supplanter ou se laisser supplanter*, et vous avez devant vous la fine fleur de la mentalité allemande, d'où la ligne directrice de toute la politique de l'Empire des Hohenzollern.

Mes lecteurs n'ignorent point que la moitié de l'Allemagne actuelle a été habitée par des Slaves au Moyen-Age, et que leur germanisation a été poursuivie méthodiquement à travers plusieurs siècles. Ils savent que l'île de Rügen a été l'un des derniers refuges de Slaves d'Elbe de l'époque païenne, et que la ville de Greifswald n'est autre étymologiquement que Kragouïévatz, en Serbie. En voyageant en 1321 en Allemagne et sur la côte baltique, le vénitien Marin Sanudo s'est arrêté en Holstein et sur son littoral qu'il désigne du nom de *Sclavia*. Ai-je besoin de rappeler les noms des peuples slaves qui ont habité toutes ces contrées ? Ne sait-on pas, par exemple, que la Poméranie et le Brandebourg proviennent de Pomorska et de Branibor, ainsi que le Posen de *Poznania*, et que la plus

ancienne dynastie allemande, celle de Mecklembourg, est d'origine slave? On se rappellera peut-être les paroles dites en 1687 par l'électeur de Brandenbourg à l'alchimiste Tollius, rapportées tant de fois : « J'ai des Vandales dans mes États. Ils habitent les côtes de la mer Baltique. Ils parlent esclavon, à cause de l'Esclavonie, d'où ils sont venus jadis (!). » De nos jours encore, nombreuses sont les traces d'origine slave dans les dénominations des villages, des villes, des montagnes et des rivières, aussi bien que dans celles de familles en Allemagne. Ainsi les noms de villes comme Berlin, Dresde, Laibach, Lubeck, Leipzig, Stettin, Sassnitz, Zerbst, etc., ne sont pas du tout d'origine allemande; d'autres noms tels que Königsberg et Greifswald ne sont que des traductions de dénominations primitives slaves. Un des jeunes géographes allemands n'a-t-il pas publié, il n'y a que quelques années, une étude sur les habitants de la Thuringe orientale, dans laquelle il a conclu que la plus grande partie de ces contrées a éte habitée originairement par des Slaves? La forme même de leurs villages, les Allemands l'ont prise des Slaves. On n'ignore point non plus, que toute la Saxe méridionale a été peuplée par des Slaves. On n'a d'ailleurs qu'à sortir des faubourgs de Berlin, pour rencontrer dans les premiers villages avoisinants une population slave. Un très grand nombre de nourrices de la capitale actuelle de l'Allemagne sont de jeunes femmes, connaissant à peine l'allemand, étant des Serbes de Lusace ou des Vendes.

L'œuvre de germanisation a sa première origine dans la tendance de prussification, inaugurée et pratiquée surtout par les ordres teutoniques, « par le fer et par le feu ». Cette œuvre de germanisation a été ensuite poussée avec une grande force dans le pays appartenant à notre époque à la maison des Habsbourg. La Bohême a formé, au commencement du Moyen-Age, avec la Silésie et la Moravie, un grand royaume slave : cet État a succombé définitivement dans la bataille de

la Montagne Blanche, le Kossovo des Slaves occidentaux. Les historiens allemands eux-mêmes ont constaté dans leurs écrits que les Slaves ont habité toute la Basse-Autriche aussi bien qu'une grande partie de la Haute-Autriche, toute la Carinthie, la Styrie, la Carniole, le littoral Illyrien et la moitié du Tyrol, dont une partie fut appelée « Patria Slavorum » par un chroniqueur du VIe siècle : ne sait-on pas que les fondateurs de Vienne (capitale d'Autriche) et de Graz ont été des Slaves et que le slovène était l'idiome préféré des Habsbourg au XVe siècle ? En vue de germaniser les populations slaves, les Allemands n'ont reculé devant aucun moyen. Mais leurs pionniers de la germanisation les plus actifs et les plus redoutés, ont été les sous-officiers, c'est-à-dire la force brutale. Dans ce but, ils se sont servis du catholicisme aussi bien que du protestantisme. Parmi les Slaves du Sud, par exemple, toutes les institutions catholiques sont accompagnées des écoles allemandes. Ils considèrent les Slovènes et les Slovaques déjà comme hors de cause, étant suffisamment germanisés !

Dans leur poussée vers l'Orient — puisque c'est l'Orient qui nous intéresse tout particulièrement ici — les Allemands ont suivi trois directions. La première à travers la Pologne méridionale et la Petite Russie vers la Mer Noire, la seconde à travers les Carpathes et la Roumanie vers l'embouchure du Danube, enfin la troisième à travers le Danube et la Save vers Salonique. Comme avant-gardes de cette poussée, peuvent être considérées les nombreuses colonies allemandes en Galicie, en Bucovine, en Russie méridionale, ensuite les Allemands de la Transylvanie, les colonies du Banat de Temesvar, celles de la Syrmie et de la Slavonie. Cette poussée a franchi les frontières politiques de la Russie et de la Roumanie. Aucune colonie allemande n'a pu s'introduire en Serbie jusqu'à nos jours, malgré leur proche voisinage, aussi bien sur le Danube et sur la Save que sur la Drina, et tout près de Belgrade, autour de Semlin et de Pancsova. Pour rompre plus

facilement la digue serbe sur la route Morava-Vardar, et pour se frayer le plus vite possible le chemin vers le canal de Suez, ils se sont mis à l'œuvre, depuis 1878, à coloniser la Bosnie septentrionale. Ils ont donc serré la Serbie par leurs colonies de deux côtés, du Nord et de l'Ouest. Mais ils n'ont pas pu percer le mur serbe.

Voilà comment et pourquoi la Serbie a représenté jusqu'à nos jours, le rempart qui a défendu les libertés des peuples balkaniques; voilà en même temps la raison pour laquelle les Allemands l'ont haïe, et pourquoi ils l'ont attaquée avec la furie teutonique.

Le professeur Albert Wirth, auteur d'une *Histoire de l'Asie et de l'Europe Orientale* (1905), a écrit dans son journal *Der Tag* de Berlin vers 1909 : « Nous autres Allemands, nous sommes le peuple dominateur, et nous avons besoin de races asservies. Les Slaves sont la louve que nous montons... Permettre aux Serbes de former une barrière de l'Adriatique jusqu'au Danube signifierait cacher aux Allemands leur avenir qui est à la mer Égée. Pour le germanisme, c'est la question d'être ou ne pas être. » Favoriser et civiliser le paysan bosniaque, ce serait vouloir fortifier la nationalité serbe, et ceci serait pour les Allemands une « Selbstentmannung ». Non, avant tout, les Serbes doivent être opprimés et coupés en morceaux. « Et ce n'est qu'alors que nous soumettrons les autres Slaves. En procédant ainsi, l'Autriche ne fait qu'accomplir sa tâche germanique, servir les intérêts pangermaniques, en quoi l'appui de l'Allemagne lui est assuré. Comme autrefois Bismarck, c'est aujourd'hui l'archiduc François-Ferdinand qui sait le mieux ce qui sert les intérêts allemands. » D'autre part, le grand économiste allemand *G. Roscher* a enseigné à l'Université de Leipzig déjà en 1882 :

« A l'expansion germanique ne restent ouverts que l'Est et le Sud-Est. Vous voyez de là, dans quelle direction vont nos regards et qui doit succéder à la Turquie. Son héritière ne

peut être que l'Allemagne. C'est pourquoi c'est dans ma profonde conviction la Germanie qui s'installera sur des ruines à la place de l'ancienne Byzance. Il est plus que probable que l'Autriche-Hongrie s'annexera la Bosnie et l'Herzégovine, comme il est sûr que, dans un prochain avenir, elle s'appropriera aussi l'Albanie et Salonique. C'est à cela que tend toute notre politique, et son succès n'est point douteux. On comprend ceci très bien à Berlin et on y travaille dans ce sens...

« Et quand, à la fin, nous arriverons à Salonique et à la mer Égée et nous relierons de cette manière par la plus courte voie avec l'Orient; quand nous posséderons la fertile Macédoine où fleurit l'oranger, et où le café, le tabac et le vin sont cultivés, l'Allemagne pourra penser à la politique protectionniste de List. C'est là que nous déverserons l'excédent de nos populations en le conservant pour nous. Simultanément l'Allemagne moderne grandira et se substituera à l'ancienne Grèce et à l'Empire Romain d'Orient. Pour les ambitions allemandes il n'y a point de meilleure voie. L'exode en Amérique ou ailleurs ne représente que l'éparpillement de notre élément, tandis que notre poussée ininterrompue vers le Sud et vers l'Est n'est que l'épanouissement normal de notre organisme national. »

Voilà aussi la raison péremptoire pour les gouvernements alliés, de faire renaître une Serbie renforcée de tous les éléments yougoslaves, assez forte pour s'opposer à la descente germanique dans la Méditerranée.

Cette germanisation est devenue un système que les alliés de l'Allemagne, les Magyars, les Turcs et les Bulgares pratiquent chez eux de la même manière qui indique chez tous ces peuples une affinité, antérieure à cette guerre, et de nature à favoriser leur étroite collaboration réciproque dans l'avenir.

Aussi bien que les instituteurs prussiens font tout leur possible pour transformer un petit Polonais ou un petit Danois en Allemand, de même font les Magyars, les Turcs et

les Bulgares : ces néophytes, ces nouveaux convertis, ces janissaires chrétiens et musulmans, sont toujours très dangereux. C'est la germanisation qui a amené la chute de la Pologne et de la Bohême. C'est par l'imposition du système féodal germanique à l'esprit éminemment démocratique slave, que ces royaumes ont été paralysés dans leur évolution normale, et ensuite dénationalisés à un grand degré. Et remarquez que la Prusse doit presque toute sa civilisation moderne aux émigrés français à la suite de l'édit de Nantes, qui lui ont apporté non seulement les sciences, mais aussi les nouvelles connaissances agricoles, les industries et les arts. « Les rares cas de haute culture que j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française », a écrit Nietzsche. L'étendard des libertés de la grande Révolution en main, Bonaparte a mis par terre la Prusse caporalisée, malgré toute la discipline militaire de cette dernière, et l'Europe, très probablement, vivrait en ces moments une vie de prospérité et de paix, si la Grande-Bretagne et la Russie ne s'étaient entêtées à sauver sa couronne au mari de la reine Louise, et à poursuivre le Corse, devenu l'Empereur des Français.

Remarquez pourtant que la Prusse, la Hongrie, la Turquie et la Bulgarie doivent leurs hommes les plus dangereux pour l'humanité, à ces convertis ou dénationalisés par force : sans les janissaires dans leur armée, et sans les grands vizirs d'origine chrétienne, les Turcs ne seraient jamais arrivés à jouer le rôle qu'ils ont joué pendant des siècles en Europe ; sans les Macédoniens d'origine albanaise, grecque et serbe, les Bulgares seraient probablement restés les paisibles paysans du Danube ; imaginez-vous la Hongrie moderne sans Mathéas Corvin et sans Jean de Huniady, sans Kossuth, sans Petöffy, sans les Keglevich, les Pejacevich, les Festetich, les Vlassitsch, les Zriny, et sans Liszt, dont aucun n'est magyar. Dépouillez l'Allemagne de tous les Kant, Leibnitz, Du Bois-Raymond, Verdy du Vernois, l'amiral Souchon, Moltke, Bernhardi,

Buelroth, Scoda, Rokitansky, Treitschke, Nietzsche, Caprivi, Lichnovsky, Pourtalès, Radolin, Tirpitz, Blasevitz, Clausevitz, Wilamovitz, le juriste von List, même les Maximilien Harden, et les Zeppelin, et tant d'autres. L'Europe s'en passerait et s'en trouverait sûrement beaucoup mieux si ces hommes avaient agi dans les pays et dans l'esprit de leurs origines, souvent lointaines. Il est, en outre, inutile d'insister sur le fait bien connu, que la plupart de généraux et d'amiraux autrichiens dont la lignée commence par Eugène de Savoie n'étaient pas d'origine allemande. Ce sont pourtant eux qui ont rendu possible à travers les siècles la domination de la maison des Habsbourg !

La grande guerre européenne a été décidée à Berlin probablement le jour même de la signature du traité de Bucarest, au moment où le germanisme a senti qu'une forte et inexpugnable barricade allait être construite contre sa poussée vers l'Orient, contre son fameux « *Drang nach Osten* », par la création d'une forte Serbie. Le vieux Habsbourg s'y est décidé après une insistance de Guillaume II, appuyée par l'assurance que la Russie n'est pas en état d'affronter une guerre, assurance tirée d'un rapport militaire, très probablement truqué, ainsi qu'après la conviction que ni la France, ni la Grande-Bretagne n'étaient à même de s'opposer à la volonté du Kaiser.

Or, si les alliés veulent assurer la paix au monde, une paix aussi durable que la raison humaine peut la prévoir, il faut arrêter l'incubation prussienne, plus dangereuse, certes, pour l'humanité que toutes les hérésies, et que toutes les invasions et les révolutions que l'Histoire ait connues. Pour atteindre ce but, il faudra affranchir du joug prussien autant de populations non germaines que possible et soustraire l'Allemagne elle-même à la direction des Hohenzollern. Nous

avons constaté plus haut, que les Bulgares, les Hongrois et les Turcs présentent le même « virus » dangereux pour le genre humain, qu'incarnent de nos jours les Allemands prussifiés. Leur influence sur la marche des événements doit être réduite au minimum, sinon rendue impossible pour toujours. Ce n'est qu'à cette condition, à cette condition seule, que nous pouvons escompter une paix en Europe, une paix digne des sacrifices supportés par les nations civilisées, en défense des intérêts les plus légitimes et les plus sacrés de l'Humanité.

NOËL EN SERBIE

[Article publié dans les *Lectures pour Tous*, le 15 décembre 1916.]

Dans les moments les plus critiques, aussi bien au point de vue individuel que national, j'ai cherché, et j'ai trouvé du réconfort dans ce livre admirable qu'est l'Écriture sainte. Depuis le jour où la furie germano-magyare s'était liguée avec la félonie bulgare, et où les armées de François-Joseph, de Ferdinand de Cobourg et de Guillaume II se sont ruées sur mon infortunée patrie, exténuée par trois années d'une lutte sans merci et sans répit pour le Droit et pour la Liberté ; depuis le jour tragique où la France n'a pas pu arriver à temps pour tendre sa main, chevaleresque et fraternelle entre toutes, à nos soldats épuisés par la lutte et par la fatigue, et traqués par un ennemi dix fois plus nombreux et mieux armé, et où notre vieux Roi a imposé à son armée tous les martyres et toutes les souffrances, prêchant d'exemple et préférant l'exil et la mort à la soumission ; depuis le jour où son auguste fils s'est dévoilé aussi grand dans le revers que dans la victoire ; depuis l'heure fatale à laquelle toute notre armée, que dis-je, toute notre nation en armes, a quitté le sol natal, détruisant devant l'envahisseur tout, et en premier lieu, armes et munitions ; depuis tous ces jours et toutes ces heures, qui n'ont pas de pareils dans l'histoire de l'Humanité, je recours souvent au *Deutéronome* et au

BONNE PRESSE
A. R. T.
BIBLIOTHÈQUE

prophète Jérémie. A force de les relire, j'ai appris presque par cœur les promesses de Jéhovah :

> Je vais rétablir les tentes de Jacob
> Et j'aurai compassion de leurs demeures ;
> Les villes seront rebâties sur leur colline,
> Et les palais assis à leur place.
> Il en sortira des chants de louange
> Et des cris d'allégresse...

Et quand la joyeuse nouvelle de la prise du sommet de Kaïmaktchélan par les troupes du prince Alexandre, soutenues, cette fois, par tous nos grands alliés, est arrivée à Paris, heureux, j'ai erré par les Champs-Élysées, et j'ai répété :

> Que Jéhovah te bénisse, demeure de la justice,
> Montagne de la Sainteté !

Oui, « montagne de la Sainteté » dès aujourd'hui pour toute une race qui n'a jamais convoité le bien d'autrui, mais qui a toujours vécu dans l'idéal de la justice et de la liberté.

Comme tous mes compatriotes, j'ai suivi le calvaire de ma nation avec angoisse et avec une douleur comprimée, par les monts et par les mers, et je n'ai commencé à entrevoir l'aurore de jours meilleurs qu'au moment où les glorieux marins de France ont transporté pour la seconde fois notre destinée nationale, où mes frères se sont mis à l'école des tranchées aux côtés de leurs frères d'armes français et anglais, et où à leur aide sont arrivés les vaillants soldats du Tzar Blanc et d'Emmanuel-Victor.

Quoique à l'autre bout du continent, j'ai vécu, en esprit, des heures et des heures avec nos soldats dans les bivouacs, et j'ai chanté avec eux, en esprit, la chanson que nos grands-pères et nos grand'mères avaient déjà chantée ou récitée avant nous — notre martyre national étant vieux de cinq siècles !

O Serbie, ma mère douce et bien-aimée,
Toujours avec amour je pense à toi !
Mon cher pays natal, petit foyer intime,
Ce n'est qu'auprès de toi
Que je trouve paix et bonheur.

Mais aujourd'hui, hélas! tu nous a délaissés ;
En larmes te saluent tes enfants mourants.
Notre dur sort un jour changera :
Nous voulons et venons te retrouver,
Que notre sang coule à nouveau pour toi !

Relève-toi donc, oh, bonne et chère mère.
Redeviens pour nous ce que tu étais ;
Que les larmes amères que nous pleurons sur toi,
Nous unissent de nouveau entièrement à toi,
Car seule tu nous es : vie, gloire et bonheur !

Oui, je vois d'ici nos braves soldats, luttant la journée, et enlevant pied à pied aux ennemis la belle et noble terre serbe, laissant dans l'interminable mêlée, un par un, leurs compagnons d'armes, enterrant à la hâte les uns et renvoyant les autres aux ambulances, et le soir se groupant autour d'un petit feu, où l'on finit vite la conversation sur les faits de guerre, en se pressant à s'entretenir des choses lointaines et des personnes chères au cœur.

Je vois, me semble-t-il, par mes propres yeux, ce jeune caporal aux cheveux blonds et au regard doux et résolu en même temps, parlant avec son camarade d'enfance, le seul qui lui soit resté, et lui enseignant la joie des leurs, quand prochainement ils les reverront. Ce sera pour la Noël, d'ici peu de temps. Il faudra pourtant arriver dans le village avec précaution. Surtout pas de surprise, parce que la pauvre grand'mère pourrait mourir de joie plutôt que d'un malheur. Et alors, il faudra aller dans le bois voisin, et apporter la bûche de Noël, et en remerciant le bon Dieu d'avoir sauvé ce qu'il était possible de sauver, lui exprimer les vœux person-

nels, ceux de la famille, en même temps que ceux du village et de la Patrie, et ceci dans les termes de l'Écriture :

Béni soit le Seigneur...
Parce qu'il a visité et racheté son peuple,
Et qu'il a suscité une force pour nous sauver,
Pour nous sauver de nos ennemis,
Et du pouvoir de tous ceux qui nous haïssent.

Ce caporal et son camarade ont fait la guerre contre les Turcs. Ils ont aidé, avec leur régiment, les Bulgares à prendre Andrinople, et peu après ils ont été obligés de se défendre contre les alliés de la veille. Quelques mois plus tard, il a fallu protéger la frontière contre les sauvages irruptions des Albanais. Et à peine étaient-ils rentrés dans leurs foyers quand, un jour de fête nationale, ils ont appris l'assassinat de Serajevo, sur quoi les anciens du village avaient exprimé l'appréhension d'une nouvelle guerre ! Appelés sous les drapeaux deux semaines après, ils se sont battus sur la Drina : ils avaient coopéré à la reprise de Belgrade, en rejetant les armées de Potiorek par delà la gare et la Save, et ils avaient escompté un repos bien mérité, quand sont arrivés les événements que nous venons d'esquisser au commencement de cet article. Je sais que, pendant la retraite à travers l'Albanie, le caporal a porté son camarade d'enfance (devenu son frère d'armes) pendant des heures et des heures sur son dos, ne voulant pas l'abandonner, et le soignant jusqu'au moment où il a pu le confier à la tendresse d'une infirmière française. Ces amis sont devenus depuis des *pobratimes* (des frères d'élection). Et ils ne jurent que l'un par l'autre. Au seuil de la Patrie, ils ne se souviennent plus du passé ; ils ne regardent que devant eux ; à travers cette brume automnale ils croient entrevoir par-dessus les positions ennemies leur village, l'église sur la colline, et ils se voient tous les deux, entourés des parents et des amis, célébrant leurs noces à tous les

deux. Et la vie reviendra, aussi simple et aussi belle qu'auparavant... D'un coup, leurs rêveries sont interrompues par les sons du *gouslés* d'un territorial, vénéré par toute la compagnie à cause de ses belles récitations des poèmes nationaux. Il entonne :

Grâce à toi, ô Tout-Puissant,
De tout ce que tu as fait.
Grâce pour le bien et grâce pour le mal,
Grâce pour le bonheur et pour l'infortune !
Les péchés de nos aïeux ont dû être trop grands,
Puisque cinq siècles de martyre
N'ont pas suffi pour les expier,
Et puisqu'une fois de plus
Il nous faudra venger Kossovo.

Et en même temps, ils entendent un petit groupe de soldats français chantant à pleins poumons :

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.

Oui, mes frères, en avant ! Le Dieu est avec nous. Non pas le Dieu teuton, ni bulgare, ni magyar, ni turc, mais celui du Droit, de la Justice et de la Liberté. La lutte contre le mal est pénible, puisqu'elle dure depuis des siècles. Mais nous vaincrons, et tous nous verrons de meilleurs jours.

L'EFFORT SERBE

[Discours prononcé à la Sorbonne le 8 février 1917 à la conférence organisée par le Comité de *L'Effort de la France et de ses Alliés*, après ceux de MM. Edm. Perrier et Joseph Reinach.]

MESDAMES, MESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI d'adresser en premier lieu mes remerciements à M. Stephen Pichon, l'éminent président de *L'Effort de la France et de ses Alliés*, et à son infatigable collaborateur, M. Paul Labbé, pour la délicate pensée qu'ils ont eue de vous réunir une fois de plus pour entendre parler de la Serbie. Tous deux, aimant de longue date mon pays, savaient quel bien ils faisaient, par cette noble manifestation, aux cœurs saignants et à l'âme blessée de mes compatriotes.

N'est-ce pas pour nous un beau rayon de soleil, un nouvel éclair d'espérance dans les sombres ténèbres parmi lesquelles toute une nation traîne son existence de martyre — une nation qui a souffert plus qu'aucune autre à travers les siècles, qui gémit aujourd'hui sous l'oppression barbare de ses pires ennemis, mais qui ne désespère point. M. Pichon et son collaborateur, M. Labbé, ont poussé bien loin leur amitié pour nous, puisqu'ils ont obtenu pour cette occasion le concours, précieux entre tous, de deux hommes qui font honneur aux sciences et aux lettres françaises, et qui ne peuvent se vouer à une cause sans l'honorer.

Rarement, tâche a été plus délicate que la mienne. Comment pourrais-je remercier M. Edmond Perrier, pour son discours si nourri, si élevé et si réconfortant pour mon pays, pour l'affection touchante qu'on y sentait vibrer ? Nous sommes émus jusqu'au fond du cœur, mes compatriotes et moi, des paroles qu'il a adressées à ma patrie, et nous sommes fiers du jugement qu'il a porté sur les savants serbes.

Pour ma part, je puis l'assurer qu'il n'y a pas un seul grand nom français qui soit resté inconnu à mes compatriotes. Aussi connaissent-ils parfaitement les mérites scientifiques du grand savant qui nous préside aujourd'hui. J'appartiens à un groupe où nous considérons, mes concitoyens et moi, que la zoologie et la biologie en général n'ont point comme unique tâche la collection et la classification de certaines espèces vivantes ; nous savons, au contraire, que M. Edmond Perrier doit sa grande réputation surtout à ses lumineux travaux sur la genèse et la transformation des organismes. Nous savons qu'il a tenu bien haut le drapeau de l'école évolutionniste française, fondée par Lamarck et par Geoffroy Saint-Hilaire, de cette école dont les idées ont été répandues dans le monde entier par les œuvres de Darwin. Il m'est agréable de pouvoir affirmer à M. Edmond Perrier que nous sommes nombreux, en Serbie, à connaître ses études magistrales sur les conceptions philosophiques de la science, et que le nombre de ceux qui ont suivi régulièrement pendant des années sa chronique scientifique dans un des plus grands journaux français, est bien plus considérable encore. Les élèves serbes de M. Edmond Perrier, car il en a jusque sur le front de Salonique, se réjouiront d'apprendre qu'il a bien voulu s'intéresser à notre cause nationale, au milieu de ses multiples occupations et de ses préoccupations patriotiques.

Comment remercier M. Joseph Reinach, l'homme le plus occupé de Paris, et, j'ose dire, depuis longtemps déjà l'un des mieux occupés ! La Serbie fut, en quelque sorte, son premier

amour. Il n'a pas eu besoin de s'imposer un grand effort pour vous parler aujourd'hui de mon pays, de ses larmes d'hier et ses joies de demain. La constance de son affection est chère à tous mes compatriotes, et je suis bien heureux de vous en exprimer ici toute notre gratitude, mon cher ami.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, j'espère que vous aurez l'indulgence de ne pas m'en vouloir, si je vous dis à mon tour quelques brèves paroles, suggérées par ce que vous venez d'entendre, par la solennité de l'heure présente et par les lieux illustres, tout empreints de lumière et de vérité, où nous sommes réunis.

Et pour commencer, n'oubliez pas, je vous en supplie, que lorsqu'on vous parle des Serbes, il faut toujours prendre ce mot dans son sens le plus large. Il n'embrasse pas seulement les citoyens du royaume de Serbie tel qu'il existait avant la guerre, mais encore les Serbes qui vivaient en dehors de ce royaume, ainsi que leurs frères croates et slovènes. Ce n'est point en qualité de représentant officiel de la Serbie que je viens vous demander d'accepter ce programme. Je suis simplement l'écho de tous ces Serbes, Croates et Slovènes, originaires de toutes les régions où habite notre race, et dont les revendications se confondent en un seul cri : « Union et liberté ! » Nos ancêtres ne formaient qu'un seul peuple lors de leur établissement dans les diverses contrées où la migration des peuples les avait amenés il y a quinze siècles. Nous avons conscience à présent, dans l'adversité, de ne former qu'un seul peuple, et nous ne voulons en former qu'un dans l'avenir que nous espérons prospère et radieux. La Serbie, telle qu'on la définissait avant la guerre, ne joue dans cet ensemble de territoires que le rôle jadis assigné à l'Ile-de-France dans votre pays, au Piémont dans l'Italie moderne.

Remarquez encore qu'installées entre le Danube, l'Adriatique et la mer Égée, les populations de race serbe se sont

trouvées, dès les premiers moments de leur histoire, comprimées pour ainsi dire entre deux mondes opposés qui portaient les grands noms de Rome et de Byzance, mais qui correspondaient à de tout autres réalités. Rome, pour nous, était représentée par les Allemands et les Magyars. Byzance fut vite remplacée par les Turcs. Pendant quinze siècles, nous avons lutté pour notre existence nationale — *primum vivere* — contre des adversaires d'autant plus redoutables qu'ils se coalisaient souvent contre nous. Notre attachement à notre individualité nationale nous a valu le gibet sous la domination tudesque et magyare, le poteau sous le joug ottoman, la galère ou le cachot sous le régime vénitien. C'est pourquoi les regards de tous les Serbes, Croates et Slovènes se sont tournés vers la terre couverte de chênes que nous appelons la Choumadia, vers la patrie de Karageorges, le jour où ce glorieux fils de notre peuple déploya, en 1804, l'étendard de la libération.

Aucune division politique ou administrative — et vous savez qu'elles ne nous ont pas été épargnées — n'a pu porter atteinte à l'unité morale de notre race. Aussi les représentants les plus actifs et les plus résolus de notre nation, en quelque région qu'ils fussent nés, ont-ils quitté de bonne heure leur foyer et leur famille, tantôt avec le consentement tacite de leurs parents, plus souvent sur leur conseil, pour prendre le chemin de Belgrade, où s'était allumé le premier foyer de la liberté serbe. L'on comprend ainsi ce qui serait inexplicable autrement, que le nouvel État serbe ait pu posséder au commencement du XIXe siècle une organisation relativement moderne, et une floraison rapide de littérature et d'arts, alors que, sur mille habitants, il y en avait tout juste un qui fût capable de lire et d'écrire. Tous les pays slaves du Sud, ou, comme nous disons, yougoslaves, ont collaboré instinctivement et avec enthousiasme à la reconstitution de la patrie.

On citerait autant de témoignages qu'on voudrait de ce

fait historique. Les gouverneurs des princes royaux de Serbie ont été le plus souvent des Dalmates catholiques. Les hommes qui ont forgé l'État serbe sont venus pour la plupart de contrées dominées par l'étranger. Quand, il y a quelques années, je fus amené à écrire, pour un ouvrage anglais sur la Serbie, le chapitre qui traitait de notre carrière diplomatique, j'ai dû constater qu'un seul de nos chefs de mission était originaire du royaume, et que tous les autres venaient des pays irrédimés. Le plus pittoresque de tous ces exemples est peut-être celui de notre hymne national, qui a été écrit par un Serbe de Hongrie, qui a été mis en musique par un Slovène, et qui ne fut jamais mieux chanté que par un Dalmate resté fameux.

Comme l'unité nationale des Yougoslaves était faite dans les cœurs, quoiqu'elle n'apparût point sur les cartes, la victoire décisive que l'armée serbe a remportée sur les Turcs près de Koumanovo, à l'automne de 1912, n'a retenti nulle part plus fortement que dans des villes soumises à la domination étrangère comme Loubliana, Spalato, Sibenico ou Serajevo. Cet enthousiasme spontané nous fut momentanément fatal. Il a fourni aux Austro-Allemands l'occasion de forcer leurs armements et il a servi de prétexte à l'inoubliable réunion qu'ont eue à Konopicht, quelques mois avant la guerre actuelle, l'empereur d'Allemagne, l'archiduc héritier François-Ferdinand, le général von Moltke et l'amiral von Tirpitz.

C'est encore pour tenir tête au patriotisme yougoslave en en provoquant l'explosion que l'archiduc héritier s'en fut à Serajevo, où il devait trouver cette mort étrange qui a servi de prétexte au grand embrasement, prétexte qui devait être trouvé à tout prix.

Piétinée plus qu'aucune autre par l'horrible guerre, divisée par des maîtres étrangers qui font d'elle deux parts — des otages martyrisés et des soldats malgré eux — la race yougoslave n'a jamais été plus unie que dans les épreuves

qu'elle traverse aujourd'hui. L'attitude de nos soldats, sur le front des Balkans comme dans la Dobroudja, a émerveillé tous ceux qui en furent les témoins. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est l'héroïsme de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants que les autorités austro-hongroises ont emprisonnés, tandis que les jeunes gens étaient envoyés à la boucherie. Écrasés par une force supérieure, privés de toute communication avec les Alliés, ils se font décimer volontairement par les privations et souvent par les tortures. L'Autriche-Hongrie fait une guerre plus acharnée à ses propres sujets yougoslaves dans leurs foyers qu'à ses ennemis sur le champ de bataille. Et le spectacle d'une résistance désespérée contre cette tyrannie est si atroce, qu'on nous demande parfois pourquoi nos compatriotes affrontent de pareilles souffrances. C'est parce qu'ils veulent, parce que nous voulons tous être enfin nos propres maîtres. Nous en sommes arrivés au point où l'on ne peut plus supporter le joug odieux de l'étranger. Nous tenons à notre liberté et à notre indépendance, plus qu'à notre bien et à notre vie.

Ce ne sont pas, croyez-moi, de vaines paroles. Pendant des siècles, notre race a lutté pour son autonomie religieuse et pour la création d'une autonomie politique. Dès que ce petit foyer d'indépendance a été formé, la race entière s'est mise à l'œuvre pour créer une indépendance intellectuelle complète, afin de répandre en elle-même, le plus tôt possible, toutes les acquisitions de la civilisation moderne. Cet effort s'est accompli spontanément, chaque rameau de la race coopérant avec les autres sans même s'être concertés entre eux — ce qui d'ailleurs eût été souvent très dangereux. Nous sommes arrivés ainsi à fonder même une culture scientifique, et nous pouvons affirmer avec fierté qu'il y a aujourd'hui une science yougoslave comme il y a une littérature yougoslave. Les différences qui nous séparent, qu'elles touchent au fond comme les différences religieuses, ou à la forme comme

les différences d'écriture, n'ont absolument rien changé à ce résultat et ne changeront jamais rien.

Unis dans la souffrance, unis aussi dans notre dévouement à la cause des Alliés, nous voulons être unis dorénavant dans un État national, libre et égal aux autres États, petits et grands, du monde civilisé. Le principe d'égalité est si profondément enraciné chez nous, qu'en certaines circonstances le souverain même est astreint aux mêmes obligations que n'importe quel citoyen. Tout Serbe — et des Anglais ainsi que des Français ont constaté qu'il en était bien ainsi — se considère comme gentilhomme, ce qui signifie qu'il ne reconnaît point d'être humain socialement et légalement supérieur à lui. Nous avons la même conception d'égalité et de droit dans le domaine international que dans notre existence nationale.

Certes, notre chère patrie a été envahie comme la Belgique et comme la Roumanie. Son sol a été souillé par les Bulgares et les Allemands. Mais notre honneur n'en est point atteint. Les nations, comme les individus, ne peuvent être déshonorées que de leur propre chef.

M. Joseph Reinach, avec son autorité de Polybe, vous a montré aujourd'hui ce que fut notre tragique retraite d'Albanie, et comment les ombres de soldats serbes qui ont débarqué à Corfou furent ressuscitées par les soins généreux que nos Alliés leur ont donnés. Il vous a dit comment, rétablis et rééquipés, ces hommes qui semblaient revenir de l'au-delà, se sont dressés et ont fait reculer l'ennemi au Kaïmaktchalan, répondant à l'énergique appel du général français qui commande en chef l'armée d'Orient et du prince Alexandre de Serbie. S'il avait eu un peu plus de temps à sa disposition, il aurait pu vous esquisser, avec cette éloquence que vous venez d'admirer et d'applaudir, quelques-uns au moins des drames shakespeariens qui se sont déroulés à travers cette horrible Albanie, et dans lesquels notre vieux et vénéré roi a partagé

le sort de tous nos frères de race. Quel est le moteur d'une endurance sans précédent qui a maintenu à travers une telle tourmente le moral de nos officiers et de nos soldats?

C'est la foi dans notre juste cause nationale, et c'est la confiance en nos grands Alliés, qui, dès le premier jour de la guerre, ont inscrit sur leurs drapeaux la libération des peuples opprimés. L'Entente considère le principe des nationalités comme le fondement de l'Europe future. Le premier magistrat de la grande démocratie américaine s'est associé à ce programme. La note par laquelle les Alliés lui ont répondu est la base de notre espérance et sera la charte de l'humanité, comme l'a si bien dit l'autre jour un des apôtres les plus dévoués de la cause des Alliés, M. Steed, le grand publiciste anglais.

Quand on réfléchit, on voit bien qu'il ne pouvait en être autrement. La France, en effet, fait partie de la grande Alliance. Les Titans qui ont sculpté dans l'âme des peuples, à la manière d'un Michel-Ange, les principes de votre grande Révolution, et qui ont inscrit au grand livre du genre humain les mots Liberté, Égalité et Fraternité ont voulu faire de ces principes des commandements et des garanties, aussi efficaces pour les peuples que pour les individus. Il a fallu un siècle à l'Europe pour s'assimiler ces idées. Elle n'y était pas encore arrivée tout entière en août 1914, puisque, dans la race germanique, l'homme véritable ne commence qu'en devenant baron! Mais les soldats de Joffre et de Nivelle, de French et de Douglas Haig, de Broussiloff et de Cadorna, de Léman et d'Averesco, de Sarrail et Boïovitch continuent de nos jours l'œuvre héroïque de Lafayette, de Carnot, de Kellermann, de Gourko, de Garibaldi et de Karageorges.

C'est une lourde tâche, mais elle doit être accomplie. La paix ne sera assurée dans le monde que le jour où les États-Unis seront formés partout sur la base du libre consentement de tous leurs citoyens, reconnus égaux au point de vue du

droit, et traités en conséquence, sans égard pour leur grandeur territoriale. La Fraternité des nations, rêvée par M. Léon Bourgeois et par le président Wilson, ne naîtra que par l'association de la Liberté avec l'Égalité.

C'est à cette condition seulement que nous pourrons, tous, nous vouer à un travail de reconstitution, rebâtissant nos foyers et nos pays, pour le bien de nos patries respectives et de l'humanité tout entière. Dans cet avenir plus serein et plus fécond, les hommes de ma race porteront une dette contractée envers vous, Mesdames et Messieurs. Cette dette, la Serbie ne l'oubliera jamais.

ORIGINES ETHNIQUES ET MORALES DE LA GUERRE MONDIALE (1)

[Publié dans la *Revue Hebdomadaire* du 18 mai 1918.]

Depuis son premier jour, la guerre actuelle représente la lutte entre les tendances de conquête et d'autocratie d'une part, et de l'esprit de liberté et de justice de l'autre. Il était impossible qu'il en fût autrement, car depuis la chute de Rome ce conflit continue à être le même. Et si la civilisation et le progrès ne doivent pas rester des mots vides de sens, la campagne doit être conduite jusqu'à une victoire définitive. Sans une telle victoire, le monde rétrograderait de plusieurs siècles dans la voie de son évolution (2).

Mais cette guerre est, en même temps qu'un conflit de principes, un conflit de races qui en sont la personnification, et qui ont été en opposition irréductible à travers bientôt vingt siècles.

---

(1) Cet article forme le fond du discours prononcé au banquet offert à M. Vesnitch par la section américaine de la Société *France-Amérique*, le 2 février 1918, à New-York, banquet qui fut présidé par M. Nicolas Muray Butler, président de l'Université de Columbia. La section française est présidée, comme on le sait, par son fondateur M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

(2) Au moment de corriger les épreuves de cette esquisse, je lis dans un excellent article que la *Revue des Deux Mondes* a publié dans son fascicule du 15 avril, sous le titre de *Vaincre*, ce passage (p. 725) que je ne résiste pas au plaisir de transcrire ici. L'auteur anonyme y dit :

Ce ne sont pas seulement deux groupes de nations que la guerre actuelle a mis en présence, ce sont deux civilisations, ou pour employer

Lorsque, à la veille de l'ère chrétienne, César écrivit ses mémoires, il définit les deux races connues à son époque, en dehors des Grecs et des Romains, les Germains et les Celtes-Gaulois, et nous dit que les premiers combattaient pour le butin et les seconds pour l'honneur. En parlant de ces derniers, Strabon ajoute que leur caractère sincère et généreux leur fait sentir les injustices faites aux autres comme s'ils les subissaient eux-mêmes. Depuis cette impartiale et si exacte définition des deux principales races européennes, il n'y a pas eu de changement. Les Teutons d'aujourd'hui représentent aussi exactement leurs ancêtres germains que les descendants actuels des Celtes représentent leurs ancêtres du temps de Strabon. En outre, les Celtes ont inculqué à toutes les nations auxquelles ils ont été mêlés leurs splendides qualités qui font d'eux, sans aucun doute, la race la plus noble de l'humanité. Je vais dans ce sens jusqu'à affirmer ma conviction que le vrai christianisme n'aurait jamais pu prendre une racine solide dans le monde, s'il n'avait été embrassé par les peuples celtes, *a priori* altruistes, généreux et doux. Vous savez naturellement que les Celtes se sont mélangés dans une très forte proportion aux Slaves et principalement aux Tchèques et aux Yougoslaves ; vous savez aussi que le nom même de Bohême est d'origine celtique, ainsi que tant de noms géographiques de mon pays, tels que les noms des rivières Save,

---

ce mot dans le sens le plus large, *deux religions opposées :* c'est, d'un côté, un idéal de liberté et de justice humaines ; de l'autre, une civilisation purement matérielle et fondée sur la force. La lutte ne peut pas finir par un compromis, mais seulement par la défaite d'un des deux partis : ou le règne du sabre, ou le règne du droit. »

En même temps, je lis ce passage dans un article de M. W. Barry, *Teuton against Roman* (*The Nineteenth Century and After*, janvier 1918) : « La lutte est engagée entre idées contraires et fondamentalement opposées. Nous y voyons d'un côté les armes scientifiques, inconnues jusqu'à nos jours ; de l'autre, la force est supplée par un instinct ou une foi aussi profonds que la vie, et bravant la mort sans aucune peur. »

Drave et Morava. Vous avez peut-être oublié que Belgrade, capitale politique et morale martyrisée des Yougoslaves, a été fondée par les Celtes. Mieux que moi-même vous connaissez l'expansion celtique en Europe occidentale et dans les États-Unis d'Amérique. On pourrait même dire que nous sommes aujourd'hui partout les mêmes. Considérez à ce propos, un instant, le pittoresque épisode du front de Salonique, que je relève dans une lettre d'un correspondant français :

« L'État-major divisionnaire français a été cantonné dans une église orthodoxe dont les murs étaient troués par les obus. J'étais assis à l'intérieur avec le général F..., commandant une division sur le front de Salonique, ainsi qu'avec le général G... Notre feu illuminait les icônes dorées de saint Georges, de saint Dimitri et du Christ ressuscité. Saint Georges tuait le dragon et, dans la lumière de la flamme vacillante, il me sembla que les deux généraux faisaient partie de la même compagnie céleste, et qu'ils étaient des guerriers saints et les exterminateurs des dragons et des monstres. Par les trous du toit, la pluie tombait sur nos têtes.

« Aujourd'hui, dit le général F..., un soldat serbe vint à nous et demanda à la sentinelle de le laisser entrer dans l'église ; mais celle-ci répondit que c'était le quartier général de la division X. Le soldat insista tellement qu'il lui fut permis d'entrer. Il vint droit sur nous, avec l'assurance d'un vétéran, salua et dit : « Slava », voulant nous dire que c'était la fête de son patron. Il voulait, dit-il, remercier le Créateur pour la prise de Monastir, dans cette église, celle de son peuple. Puis il se retourna, pria Dieu, embrassa les icônes et s'en alla, l'âme sereine.

« Il y a quelque chose de frappant dans ces soldats serbes, quelque chose de guerrier et cependant d'humain, de sensible et de ferme à la fois. Il m'est impossible de décrire le rayonnement de son front quand il s'éloigna de son adoration et

quitta l'église. Race pure, ancienne et indomptée ! Je me rappelais nos paysans français, et au sens le plus profond et le plus élevé du mot, je rapprochais dans mon esprit ces deux aristocraties du monde. »

Considérons maintenant l'histoire de l'Europe pendant les vingt derniers siècles. Vous vous convaincrez aisément que, durant cette longue période, les deux races sont restées nettement séparées. Les Teutons ont employé leur temps et leur énergie à subjuguer leurs voisins et leurs propres sujets. Les moyens dont ils se sont servis ont été les mêmes : l'épée et le feu. Leur principale industrie, le militarisme, n'a pas varié. En l'instituant en dogme du gouvernement prussien, Frédéric II a proclamé que son royaume était militariste par nature ! Le militarisme est le centre de la société allemande, d'après Th. Ziegler, et il sert de modèle à toute son existence. Vous savez naturellement que la personne la plus riche d'Allemagne est la fille de Krupp, le fabricant de canons. Étudiez leur art et leur littérature. La force brutale reste toujours leur dernier argument. Rappelez-vous le fameux *Faust* de Gœthe, le poète allemand par excellence, puisque Schiller, Heine et les autres sont considérés par leurs compatriotes comme inspirés par les idées étrangères. Étudiez les promoteurs de grandes idées en Allemagne pendant le dernier siècle. Tous ont été froidement matérialistes, dépourvus de tout sens idéaliste. Est-ce que Bismarck, les von Bülow, les Bethman-Holweg n'ont pas été inspirés par des hommes tels que List, Roscher et Naumann d'une part, par Moltke, Roon et Bernhardi d'autre part? Que représentent ces individualités ? Le brutal asservissement militaire et économique d'autres nations, et l'établissement de l'autocratie sur elles.

Le rôle joué au Moyen-Age par l'Empire romain « de Nation germanique » a été atténué pour un certain temps en 1648. Mais il a été repris depuis 1871, depuis le jour où les Hohenzollern se sont assuré définitivement la direction de la

politique allemande pour enrégimenter l'esprit allemand. Guidés, soit par les Habsbourg catholiques, soit par les Hohenzollern protestants, les Allemands sont restés et resteront toujours les mêmes : ils seront toujours les représentants typiques d'un égoïsme de race, tendant à la domination.

Pendant les vingt derniers siècles, le sentiment chrétien n'a pas réussi à passer de leurs lèvres dans leur cœur. La vénération d'Odin ne s'est jamais éteinte chez les Germains. Tout l'effort de Luther ne peut-il pas être ramené au désir de remettre dans les mains du Kaiser allemand ce qui pouvait être enlevé au Pape? Vous vous rappelez le vers de Gœthe : « Tel homme, tel son Dieu », ainsi que cette autre définition qu'il a donnée de ses compatriotes : « Le Prussien est né cruel, la civilisation le rendra féroce. » Et Frédéric II, le roi protestant, n'avait-il pas écrit qu' « il serait imprudent pour un roi d'avoir une religion! » Vous vous souvenez aussi de l'hymne de haine contre l'Angleterre au commencement de cette guerre. Il est cependant encore loin de l'appel satanique écrit par un maître d'école, et récité depuis trois ans dans les écoles primaires de l'Allemagne entière :

Que tous ceux qui demandent pitié
Soient tués comme des chiens.
Toujours plus d'ennemis !
Sera notre seule prière
Pour cette heure de vengeance !

De tels maîtres d'école ont formé les officiers et les soldats qui ont fait l'Allemagne d'aujourd'hui. De tels hommes façonneraient la « Mittel Europa » et le monde, si les Hohenzollern et les Habsbourg, aidés de leurs alliés bulgares et turcs, réussissaient à vaincre dans cette guerre mondiale. Pour vous en persuader, relisez *Ainsi parlait Zarathoustra,* de Nietzsche.

L'Europe et même l'Asie Mineure ne suffisent pas à leur

ambition. Pendant la première moitié du XIXe siècle, l'économiste List projetait de subjuguer l'Europe. Il vécut en Amérique pendant ses jeunes années. Il pense, en vue de la conquête du monde, à l'Amérique et aux Américains :

« Si une puissance concevait le plan d'arrêter le développement de l'Amérique et de lui imposer son joug politique, industriel et commercial, écrit-il dans son *Système d'Économie Nationale*, cette puissance devrait commencer par envahir complètement les États de l'Atlantique, puis s'étendre vers l'intérieur en y déversant le surplus de sa population, de son capital et de ses forces morales.

« Elle pourrait même espérer occuper par la force, au bout d'un certain temps, les principaux points d'appui de la côte atlantique et les embouchures des rivières. »

En 1898, l'amiral allemand comte von Goetzen, intime du Kaiser, disait de son côté à l'amiral américain Dewey :

« Dans quinze ans environ, mon pays commencera sa grande guerre. Nous serons à Paris en deux mois, et cela ne sera que le prélude de notre véritable action, dont le but sera l'anéantissement de l'Angleterre. Tout sera réalisé à un moment précis. Car nous serons prêts à tout et nos ennemis ne le seront pas. Quelques mois après l'achèvement de notre tâche en Europe, nous prendrons New-York et probablement Washington, et nous les garderons un certain temps. Nous n'avons aucune intention de nous emparer de votre territoire, mais nous voulons déterminer votre véritable situation vis-à-vis de l'Allemagne. Nous tirerons de New-York et de vos autres villes un ou deux milliards de dollars. Nous prendrons à notre compte la doctrine de Monroe et la direction de vos relations avec l'Amérique du Sud. »

En contradiction absolue avec ces tendances, l'esprit celtique va de l'avant sur le chemin de la liberté et de la justice. Les Français et les Anglais ont été les premières nations à s'affranchir des prétentions dominatrices du Saint Empire. Les Croisades ont été prêchées par Pierre l'Hermite et organisées pour la première fois par un Pape d'origine française. Les Français n'ont cessé de travailler pendant des siècles à libérer les chrétiens du joug musulman. Vous vous souvenez de la part qu'ils ont prise à l'émancipation de la Grèce moderne. Vous savez le vif intérêt qu'ils ont toujours pris aux autres nations, et spécialement aux nations faibles, lorsqu'elles ont eu à souffrir de la tyrannie. Quel que soit son régime au Moyen-Age, sous la Révolution, sous la Monarchie comme sous la République, la France a toujours été la même : celle, comme disait Michelet, qui sait se battre « pour les causes désintéressées qui ne doivent profiter qu'au monde », « le champion du droit » si exactement défini par Napoléon III dans le passage de son fameux discours du 17 février 1859, à propos des jeunes nations du Danube, quand il disait :

« ... Et si l'on me demandait quel intérêt la France avait dans ces contrées lointaines qu'arrose le Danube, je répondrais *que l'intérêt de la France est partout où il y a une cause juste et civilisatrice à faire prévaloir.* »

Instinctivement le professeur allemand Schiemann, confident du Kaiser, prononce une vérité historique et psychologique en écrivant en 1913 : « Pour avoir la guerre contre la France, il suffit d'autoriser l'Autriche à attaquer la Serbie. » Il aurait pu dire qu'il était suffisant de commettre n'importe quelle grande injustice contre une nation trop faible pour se défendre. Tel est le caractère français. Ainsi sont également les Anglo-Saxons qui ont dans leurs veines tant de sang celtique, et les Slaves pour la même raison. L'histoire de l'Angleterre et le rôle des Écossais et des Gallois confirment cette vérité. On en peut dire autant de l'histoire des Flandres,

de l'Alsace, de la Lorraine et de la Suisse. Ce sont les cellules celtiques dans le sang de la Suisse romande qui ont inspiré ces merveilleuses lignes à un bûcheron de la haute montagne, adressées à M. Benjamin Valloton :

« On est tout en haut de la montagne pour abattre le bois. A chaque coup de hache, on se dit qu'on aide ceux qui se battent pour que les hommes restent libres... Que pouvons-nous faire dans cette affreuse mêlée? Si peu de chose! Presser notre cœur à deux mains, pour qu'il en sorte de la sympathie... Chaque jour, depuis le commencement de la bataille, je monte sur un sommet du Jura d'où l'on voit la France. Je lui parle. Je lui jette tout ce que j'ai de force... »

Le grand historien Fustel de Coulanges a écrit, il y a un demi-siècle, que le Celte était essentiellement démocrate. Rien ne peut exprimer plus clairement l'antithèse de ces deux races au point de vue moral et politique que leur conception respective de la chevalerie. Chez les races celtiques le but de la chevalerie est de protéger les faibles, tandis que pour le Teuton, il consiste à les opprimer. Leur chevalerie est celle des pillards « Ranbrisser ». Sa plus forte incarnation se trouve chez eux dans le monstrueux *jus primæ noctis*.

Chez nous la morale est la même pour les grands et les petits, les riches et les pauvres, les peuples et les individus, tandis qu'un des grands philosophes allemands, Hegel, enseignait à ses compatriotes que l'État ne doit pas se conformer à des principes de morale, formulés seulement pour les individus, et tandis que Kant lui-même avait écrit que « le prince n'a que des droits envers ses sujets et aucun devoir », et condamnait *a priori* toute révolte contre l'ordre établi, si monstrueux fût-il. Treitschke de son côté ne reconnaît aucune Société des Nations. Il n'y a pour lui que l'État seul, dont les interprètes priment tout le reste. Les traités internationaux ne peuvent limiter complètement la puissance de l'État. Il conclut cyniquement : « Il est ridicule pour un Gouvernement d'entrer

en concurrence avec un autre, avec un catéchisme en mains. »

Quoi d'extraordinaire si ces leçons ont inspiré à l'esprit allemand l'horreur des hommes qui aiment la liberté et la justice. Le vicomte, alors sir Edward Grey, a exprimé par conséquent le sentiment profond de son pays ainsi que de tout pays libre, en déclarant à la Chambre des Communes, en 1915 : « Je préférerais périr ou quitter l'Europe, plutôt que de vivre sous le nouveau régime de domination que l'Allemagne a l'intention d'y instituer. »

Ce régime, si l'Allemagne était victorieuse, serait celui du fameux « Faustrecht » (droit du plus fort vis-à-vis du plus faible) qui caractérise le droit allemand, et contre lequel toutes les nations libres doivent lutter jusqu'à leur dernier homme.

Les nations d'origine celtique ont une tout autre conception du droit et de la dignité humains. Nous croyons tous que la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, si nous ne vivions dans la liberté. Pour la liberté, nous avons tous lutté contre les Turcs, contre les Maures, contre les Allemands. Nos pays doivent être pour nous des forteresses de liberté. Cet amour, cette adoration de chacun pour sa patrie libre, ont été identiquement ceux de Vercingétorix et de Cromwell, de Rouget de l'Isle et de Byron, d'Obilitch, de Zizka et de Kosciusko, de la Pucelle d'Orléans et de miss Cavell, de Lafayette et de Danton, de Gambetta et de Joffre, et enfin, pardessus tout, ceux de Washington et de Lincoln.

Pour acquérir cette liberté, les nations celtiques ont fait des révolutions. Mais dans toutes ces convulsions, elles ont souhaité aux autres nations le bonheur pour lequel elles combattaient. Les couleurs françaises ont porté à travers l'Europe l'esprit de liberté dont les soldats de Napoléon eux-mêmes furent les apôtres. Ce n'est qu'avec des Français, soldats de race celtique, que le grand capitaine corse put réaliser

cette superbe épopée. Sans eux, il eût été, sans doute, une force magnifique mais stérile, comme l'éclair dans la montagne ou l'ouragan sur la mer.

Les Allemands n'ont, pour ainsi dire, jamais lutté pour la liberté; ils n'ont jamais libéré d'autres nations. Nulle part, ils n'ont apporté d'idéal politique. Car ils n'en ont point eux-mêmes. Le prince de Bülow a écrit, à la veille de la grande guerre, dans son livre sur la *Politique allemande* (p. 23), que Bismarck sentait bien « qu'en Allemagne la volonté nationale et la passion nationale ne s'enflamment pas par des frictions entre le Gouvernement et le peuple », ce qui veut clairement dire que les Allemands ne luttent pas pour la liberté contre leurs autocrates. Il ajoute que ses compatriotes s'emportent, au contraire, facilement, « par le froissement de l'orgueil et de l'amour-propre allemands avec les résistances et les prétentions des nations étrangères ». Et il conclut : « Aussi longtemps que la question de l'unité allemande demeura un problème de politique intérieure... il ne pouvait en résulter un mouvement national d'une violence assez irrésistible pour entraîner à la fois princes et peuples. » N'est-ce pas une preuve irréfutable de l'absence, chez les Allemands, de toute tendance libérale et démocratique? Quand Gœthe et Schiller ont essayé de donner un semblable idéal à leurs compatriotes, ils ont été obligés d'aller chercher Jeanne d'Arc en France, Guillaume Tell en Suisse et Egmont en Flandre.

C'est pourquoi la domination allemande a été détestée partout. Souvenez-vous du martyre des enfants polonais et des habitants d'Alsace. Vous n'avez sûrement pas oublié la lecture de *Mes Prisons,* de Sylvio Pellico. Les souffrances du patriote italien peuvent à peine être comparées avec le martyre actuel des Yougoslaves, exposé au *Reichsrath* autrichien, profanant l'idée seule d'un Parlement, par le député dalmate M. Tresic-Pavisic.

Contrairement à la conception germanique d'un « Poli-

zeistaat », nous avons tenté d'organiser politiquement la justice et la liberté, et quand je dis *nous,* je veux comprendre à vos côtés mes frères slaves. J'irai plus loin, en vous assurant que nous avons servi toujours cette justice et cette liberté. Bien que Louis XIV, le Roi Soleil, par sa fameuse boutade : « l'État, c'est moi », prétendît incarner en sa personne son pays et son gouvernement, il était moins autocrate que le dernier sous-préfet allemand ou autrichien d'aujourd'hui, car tout Français pouvait pénétrer dans le palais de Versailles et assister au dîner, à la toilette et au coucher du roi et de la reine. Sans doute, aucun de nous n'a eu à lutter pour obtenir sa liberté d'un tyran, car nous sommes tous nés libres. Quand ce monarque anglais, d'origine angevine, octroyait la charte à ses barons, en 1215, il ne faisait rien d'autre que de se soumettre à l'observation des lois existantes, comme le firent les rois de France devant leurs Parlements et les rois de Serbie depuis le XIIe siècle. Les cérémonies celtiques des Druides, relatées dans les *Commentaires* de César (VI-13), ont été presque identiquement les mêmes en France, en Angleterre, en Bohême, en Serbie et chez les Slovènes. Pour écrire son *Contrat social,* il suffisait à J.-J. Rousseau d'être un Celte d'origine galloise. S'il avait étudié de plus près la conception slave de l'organisation politique et sociale au moment où les Polonais lui demandaient conseil pour leur constitution, il eût enrichi la science sociale en se basant davantage sur une expérience séculaire. Il se fût familiarisé avec la cérémonie des ducs de Carinthie qu'un de ses précurseurs, J. Bodin, décrivait comme « étant sans rivale dans le monde ». Si Blackstone avait compris le Serbe, il eût également appris que nous avons eu, dans ma patrie, l'institution du jury, tout aussi libérale (et peut-être plus libérale, à certains points de vue) qu'en Angleterre, dès le début du XIIe siècle.

Tout cela, parce que tous, en tant qu'hommes libres, nous

avons placé notre liberté et la justice universelle au-dessus de tout au monde. Quoi d'étonnant, alors, que nous devions à la culture des nations celtiques et à leur soudure avec les Gréco-Latins ce que nous appelons le Droit public?

Permettez-moi de m'étendre quelque peu sur ce sujet. Je le crois nécessaire, car ma conviction intime est que le cataclysme actuel est dû à l'incompréhension du Droit public chez nos ennemis. Le Droit public, chez les peuples vraiment civilisés, ceux de concept celtique, est basé sur des principes d'ordre moral et juridique.

La Grande-Bretagne est, à ce point de vue, la créatrice des libertés politiques. Les États-Unis d'Amérique sont le berceau de l'égalité politique, tandis que nous devons à la France le principe de la fraternité. Ces trois pays, ou plutôt ces trois nations, ont créé et consolidé, pendant des siècles, le droit et la liberté. J'ai déjà mentionné que les Slaves ont suivi la même voie. Nous autres Serbes, nous réclamons le privilège d'être la nation la plus tolérante au point de vue religieux. Et bien que séparés de vous et gênés par l'Allemagne, nous avons tous travaillé logiquement et dans le même esprit en faveur du Droit international. Voulez-vous me permettre de mentionner ici que l'un des traités internationaux les plus intéressants fut conclu au Moyen-Age (en 1308), entre les rois de France et de Serbie, et que l'arbitrage du Pape y était envisagé en cas de malentendu? Puis-je mentionner le rôle joué à ce sujet par le roi de Bohême Podiebrad, au XVe siècle, et par les empereurs de Russie au XIXe siècle [1]? Il n'existe pas de

---

[1] Ce rôle de la Russie ne doit pas être voué à l'oubli de nos jours. C'est à Catherine II, en effet, que l'humanité est redevable de la proclamation des principes fondamentaux du Droit maritime international. L'empereur Paul Ier confirma, en 1800, les principes de la neutralité

document historique qui puisse prouver le moindre intérêt porté au Droit international par les gouvernants de l'Allemagne.

Je suis certain d'exprimer véritablement votre opinion aussi bien que la mienne, en affirmant que les Alliés n'ont jamais prôné une haine de race, et que nous ne sèmerons jamais ces sentiments parmi les générations futures. Je crois cependant que nous ne devons pas imiter l'autruche et fermer les yeux à la réalité. Notre victoire serait illusoire si nous n'imposions pas à nos ennemis les mêmes principes de morale et de justice internationales. Ces principes ont été étudiés par nous pendant des siècles. Ils ont été récemment établis méthodiquement par l'Institut américain du Droit International. Deux hommes, à mon avis les plus qualifiés, l'honorable Elihu Root et Robert Lansing, le très distingué secrétaire d'État, ont pris à leur compte les sentiments et les idées de leur grande Démocratie. De sorte que la Liberté, la Fraternité et l'Égalité auront à étendre leur action bienfaisante sur la Société des Nations, apportant la justice à tous, grands et petits. Rappelez-vous le magnifique passage d'un des derniers messages du président Wilson. Relisez ces lignes pour toujours mémorables : « Nous sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possédons à un tel devoir, avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique veut donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née, ainsi que pour le

---

armée et obtint leur reconnaissance par les autres Puissances. En 1816, après le Congrès de Vienne, l'empereur Alexandre Ier proposa aux nations de l'Europe de traiter la question du désarmement, reprise en 1898 par Nicolas II. L'empereur Alexandre II convoqua, en 1868, la réunion d'une conférence militaire internationale pour interdire l'usage de balles explosibles d'un poids au-dessous de 400 grammes ; il réunit, en 1874, la Conférence de Bruxelles, en vue d'établir les lois de la guerre sur terre, etc. Aucun gouvernement n'a pris des initiatives aussi importantes concernant la vie internationale et le droit qui doit la régir.

bonheur et la paix dont elle a pu jouir. Dieu aidant, elle ne saurait agir autrement ! »

Nos armées, nos industries, nos citoyens suivront nos chefs dans cette grande voie. Bismarck a prétendu que les races celtiques étaient efféminées. Nous avons heureusement lieu de croire que ses successeurs éprouveront à leurs dépens la virilité de Celtes tels que Woodrow Wilson, Georges Clemenceau et David Lloyd George. Cela sera pour le plus grand bienfait de l'humanité

Vos ancêtres d'origine celtique ont imprimé leur caractère aux émigrants qui, de toutes contrées, viennent dans cette patrie américaine. Ils les ont fondus en une nouvelle entité ethnique, très apte à marcher en tête de la race humaine dans un avenir très prochain. C'est ce qui sauvera la civilisation de l'autocratie teutonne et de sa domination sur le monde. Au lieu du « Deutschland über alles », nous devons obtenir la suprématie de la démocratie et de la justice.

Ce discours a valu à son auteur la lettre suivante :

Aux Armées, le 22 mai 1918.

(Au soir du grand raid d'aviation des Barbares.)

Monsieur,

Le discours que vous avez prononcé au banquet qui vous fut offert, le 2 février dernier, à New-York, par la section américaine de la Société « France-Amérique », devrait être répandu à profusion dans tous les pays de l'Entente, car il répond à une vérité ethnique et morale, à elle seule capable, par delà même la Victoire, de perpétuer les actuelles alliances.

Cette guerre est bien, selon vos expressions, « en même temps qu'un conflit de principes, un conflit de races qui en sont la personnification et qui ont été en opposition irréductible à travers bientôt vingt siècles ».

A rechercher les « Origines ethniques et morales » du conflit mondial, c'est bien le celticisme gaulois, le celticisme de Grande-Bretagne, importé, dès après la Renaissance, au Canada comme

aux Etats-Unis, largement passé aussi dans la Bohême tchèque et dans la Serbie yougoslave, qui se dresse pour le Droit démocratique et pour la Liberté contre le pangermanisme agressif, oppressif des individus et des peuples, et sa barbarie régressive, quoique scientifiquement organisée. La grande lutte historique se poursuit : « Les Teutons d'aujourd'hui représentent aussi exactement leurs ancêtres germains que les descendants actuels des Celtes représentent leurs ancêtres du temps de Strabon. »

Cet apport celte, si important à distinguer, à mettre en valeur pour l'avenir des peuples de l'Entente, je l'avais aussi désigné comme fondamental dans une étude sur les *Bases de la Tradition nationale*, imprimée en 1908, et le seul sentiment d'une vérité utile à répandre m'autorise, en vous écrivant, à transcrire ici un extrait de cet écrit.

Vous avez surtout raison de dire : « Je vais, dans un sens, jusqu'à affirmer ma conviction que le vrai christianisme n'aurait jamais pu prendre une racine solide dans le monde, s'il n'avait été embrassé par les peuples celtes, *a priori* altruistes, généreux et doux. »

Confirmant, je crois, votre manière de voir, j'écrivais, en 1908, sous le paragraphe : « L'idéalisme aryen christianisé... » :

« Aussi le premier caractère fondamental que nous reconnaîtrons à la Tradition française, c'est son idéalisme aryen, tour à tour pré-celtique, gaulois, franc, transformé définitivement par le christianisme [1] dès l'origine de notre histoire, et qui fit de notre pays, au travers des siècles, le grand et le premier soldat de la chrétienté. »

« Vive le Christ qui est roi de France ! » s'écria un jour Pie X, successeur de ces pontifes romains qui fondirent dans le moule évangélique toute l'organisation de l'empire d'Occident, joignirent ainsi la barbarie à la civilisation pour en tirer un monde nouveau... et le pape rappelait le rôle de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, ce plus grand des Capétiens. Mais un grand nombre d'auteurs catholiques, dont l'orthodoxie n'est d'ailleurs aucunement suspecte, le P. Sertillanges, entre autres, dans son ouvrage sur « la Politique chrétienne », n'hésitent pas à reconnaître qu'au jour

---

[1] M. Barrès : Discours parlementaires en faveur des églises de France : « La vie française s'est organisée autour des églises. »
(A. Beaunier, *Le Figaro*.)

où sombrèrent les institutions monarchiques d'ancien régime, les Droits de l'homme, bien au-dessus de tous les excès individuels et de toutes les revanches des collectivités longtemps comprimées, vinrent se greffer sur l'Évangile [1].

« Ils n'auraient pas vu la lumière, écrit le professeur de l'Institut catholique, si la pensée chrétienne ne les avait portés, comme la mère porte un germe et le développe en son sein jusqu'à ce qu'il puisse venir au jour et être un homme. »

Depuis plus d'un siècle, notre pays souffre de cette erreur qui, dès 1789, lui fit confondre sous un même ostracisme le clergé, ordre politique de privilège féodal, par là devenu gallican, et la société mystique, forcément visible, des fidèles unis et hiérarchisés dans l'Église dogmatique et morale ; l'Église, merveilleuse école sociologique et pédagogique de principes, comme l'affirmait Brunetière, école non de déterminisme, mais de liberté. Du règne lointain de Clovis jusqu'à la Révolution française et depuis cette tourmente nécessaire jusqu'à nos jours, la France, une dans son histoire, dans son évolution, est bien restée, par l'esprit, à son idéalisme traditionnel fondamental. »

Oh ! nous le savons, d'aucuns vont nous objecter le sectarisme des individus, la guerre sourde des collectivités, de ces quatre États confédérés dont parle si souvent Ch. Maurras, chef de l'*Action française*. Une circonstance nous a toujours frappé dans la lutte contemporaine, dont le caractère instable apparaîtrait bien mieux si l'on parvenait à détacher des deux camps le lot pesant des rivalités personnelles et des appétits d'intérêt...

Jusqu'à ces dernières années, en étudiant tous les grands mouvements d'idées dont le retentissement se montre si profond dans l'art, la littérature, sous le double rapport politique et économique ; dans l'actuel effort de laïcisation à outrance, c'est à la terminologie des postulats chrétiens de Droit, de Justice et de Vérité qu'ont dû faire appel les principaux meneurs intellectuels, les gouvernants, les écrivains, les artistes. N'est-ce pas même au nom de la Sur-Patrie française et de l'angélique fraternité des peuples, que le tribun fameux du socialisme international prêche le désarmement

---

[1] Mme Swetchine a écrit : « Les théories humanitaires du siècle dernier n'ont fait jaillir qu'une portion de ce qui est latent dans le christianisme. »

(*Le Christianisme, le progrès et la civilisation.*)

C. Bouglé : *Loi traditionnelle française.* (Ollendorff.)

simultané des nations, si propice, assure-t-il, à l'établissement de la Cité future de son rêve ? Seulement, toute cette, nous ne dirons pas contrefaçon, mais plus exactement malfaçon passagère de christianisme, perdu sous le fatras des équivoques, des préjugés, des mécomptes, des sophismes aussi, ne peut guère durer longtemps. La tactique suivie par les artisans vrais, responsables et encore cachés de tout ce verbalisme, destiné à capter l'opinion, indique la crainte connue.

Cette crainte, c'est celle du sursaut libérateur, qui, logiquement, ne peut manquer de s'opérer, imposant à tout un peuple la vigueur renaissante « de son atavisme retrempé dans les institutions démocratiques et réalisant la réconciliation nationale ».

Puis, après avoir étudié le sentiment chevaleresque français, c'est-à-dire toute notre si brillante tradition militaire, après avoir mis en valeur l'esprit démocratique national, je terminais :

« Pour élever la France, patrie et sur-patrie, au-dessus de nos divisions intérieures de partis et la garantir contre l'envie des autres puissances ; pour la rétablir dans la grandeur de sa tradition idéaliste, chevaleresque, démocratique, il existe deux conditions essentielles, au sujet desquelles nous devons nous montrer intraitables :

« 1° Soyons prêts à tous les sacrifices pour garantir l'intégralité du territoire ;

« 2° Sous aucun prétexte, dans nos écoles surtout, ne laissons couper en deux notre histoire nationale.

« *Pour rester forts, maintenons l'unité de la terre et la valeur des morts.* »

« Les bases de la tradition nationale »
(articles parus à Rodez dans le *Cri de la Terre,* 1908).

Votre discours, cher Monsieur, de nombreux Français l'attendaient avec moi depuis de longues années. Il nous est venu à son heure, dans la guerre, d'un allié fidèle, fils d'un peuple de héros. Nous l'eussions préféré prononcé dans l'universelle paix mondiale. L'orgueil de l'Austro-Allemagne ne l'a pas voulu ainsi.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes plus respectueux hommages.

Docteur Jean-A. Molinié,
ancien interne de l'hôpital Péan,
médecin-chef du Tr. sanit. 28, P.-L.-M.,
Secteur postal 60.

LES ASPIRATIONS NATIONALES DE LA SERBIE

[Publié dans *La Paix des Peuples,* juin 1919.]

Nombreux sont ceux — et non des moindres — qui, de bonne foi, s'imaginent que le mouvement yougoslave est de date récente. Plus d'un pense même qu'il est la conséquence directe de la dernière guerre. L'erreur est grande, et de nature à préjudicier gravement à notre cause nationale. Il ne faut donc pas se lasser de redire que notre nation à trois noms a été unie moralement et intellectuellement de tout temps, et qu'elle a conservé cette unité malgré toute la propagande opposée, vînt-elle des Allemands, des Magyars ou des Turcs.

Cette unité s'est manifestée à tous les moments critiques de notre longue et tragique histoire : nous avons été unis, quand, dès le VIIe siècle, nous avons eu à soutenir les attaques des Allemands et plus tard, au IXe siècle, des Magyars ; nous avons été unis, quand, au XIVe siècle, il a fallu nous opposer une dernière fois à l'invasion turque ; unis aussi contre les velléités de domination vénitienne, et de même unis dans le premier grand effort d'émancipation du joug musulman, comme en 1848 dans la lutte contre les Magyars : à l'appel de Karageorges et de ses successeurs, sont accourus collaborer dans la nouvelle Serbie du XIXe siècle, non seulement les Serbes de toutes les contrées turques, autrichiennes et hongroi-

ses, mais aussi nos frères Croates et Slovènes. La première, la véritable cause de la guerre mondiale, que nous liquidons, se trouve précisément dans le fait que les chancelleries de Berlin et de Vienne se sont effrayées de l'enthousiasme par lequel les Serbes, les Croates et les Slovènes de la monarchie des Habsbourg, saluèrent, à la fin de 1912 et dans le courant de 1913, les succès des armées du roi Pierre. Un des nôtres, Svetozar Marcovic, socialiste digne de la plus grande estime, père intellectuel du radicalisme serbe, écrivait dès 1871 : « L'idée de l'unité serbe est la plus révolutionnaire qui existe dans la péninsule balkanique, de Stamboul à Vienne. Elle renferme en elle la destruction de la Turquie et de l'Autriche, la fin de la Serbie et du Monténégro comme principautés autonomes, et la révolution dans tout l'ensemble politique du peuple serbe. Avec des fragments détachés de ces deux Empires, et ces deux Principautés, former un nouvel État indépendant, tel est le sens de l'unité serbe. » Pour parler un langage plus en rapport avec l'esprit et les circonstances modernes, il aurait dit : « Tel est le sens de l'unité yougoslave. » Car, dès ce moment, sa pensée embrassait les Croates et les Slovènes dans la même unité que les Serbes proprement dits. Un Croate de grand talent, révolté contre la tyrannie tudesque et magyare, Tkalac, avait exprimé les mêmes idées dès 1853 dans une remarquable étude publiée à Leipzig, sous le titre *Das Serbische Volk* (Le Peuple serbe). Un autre apôtre de l'unité slave, le Père Krizanic, en avait, dès le XVIIe siècle, été déjà le précurseur.

Si notre grand homme d'État, Ristic, dans son mémoire au Congrès de Berlin (1878), n'a pas cru devoir parler des Croates et des Slovènes, c'est parce qu'il était tenu de ménager les susceptibilités du comte Andrassy, maître, à l'époque, de l'Orient européen. Il eut pourtant le courage de lancer aux augures de l'illustre aréopage cette audacieuse vérité : « Tant qu'elle n'aura pas été réglée d'une manière satisfaisante, la

question serbe provoquera de graves difficultés et restera la clef de la question d'Orient. Avec toute sa puissance, toute son énergie qui est capable d'avoir raison de la vaillance la plus résolue, la Porte, après cinq siècles d'efforts, n'est pas parvenue à étouffer la question serbe ni à en prévenir les explosions périodiques. On peut donc conclure, de ce fait, que la question serbe ne pourra jamais être écartée, et que l'intérêt général exige catégoriquement qu'elle soit enfin une bonne fois réglée. » Ce qui était exact en 1878 de la question serbe, au sens étroit du mot, l'est de même, sinon plus, de l'union dans un seul État libre et démocratique de tous les Serbes, Croates et Slovènes, union au regard de laquelle l'unité serbe n'a jamais été qu'une étape. En parlant de l'évolution du problème serbe, un noble Français, tombé glorieusement le 10 juin 1915, en défendant sa grande patrie, notre inoubliable ami Gaston Gravier, a écrit, dans son ouvrage, pieusement publié après lui, *Les frontières historiques de la Serbie* [1], ce beau passage : « Si ce développement témoigne d'une telle unité, c'est qu'en dépit des obstacles de toute sorte, il a obéi à l'énergie des hommes de valeur qui, à chaque passe critique, se trouvèrent au gouvernail de l'État ; c'est que, surtout, il a suivi l'impulsion directrice, partie de l'âme même du peuple, effort de reconquête en même temps que de libération, désir d'union et de poussée vers le large. »

Les Serbes, les Croates et les Slovènes constituent une même nation qui possède depuis longtemps sa civilisation particulière et son unité intellectuelle. Et aujourd'hui, cette nation, aux points de vue littéraire et artistique, est à la hauteur du progrès moderne. Quoique épuisé par les deux guerres balkaniques, ce peuple a pris, pendant la guerre actuelle, qui lui a

[1] Paris, Armand Colin, 1919, p. 157.

été imposée, la ferme résolution de réaliser définitivement son unité nationale.

Avec la prolongation des hostilités, comme le nombre des États alliés et associés croissait sous le drapeau de la liberté, le caractère des buts de guerre s'est développé dans le sens des grands principes des droits des peuples. Mais l'idéologie du peuple yougoslave est toujours restée, du commencement à la fin, semblable à elle-même. Dès le début de la lutte, il s'est solidarisé pour atteindre un but unique sous la devise : « L'union dans un État. »

Le gouvernement et le parlement serbes ont proclamé, dès le mois de novembre 1914, c'est-à-dire à l'un des moments les plus critiques de la guerre, où les Austro-Hongrois s'étaient avancés sous le commandement du maréchal Potiorek jusqu'au cœur même de notre pays, que la Serbie était pour l'émancipation définitive et pour l'union indissoluble de tous nos frères serbes, croates et slovènes, gémissant sous la domination austro-magyare. Et nos dirigeants sont restés fidèles à cette déclaration à travers toute la lutte tragique par laquelle notre peuple a passé. Les patriotes yougoslaves, échappés à la potence autrichienne, ont accepté, eux aussi, ce programme, et le pacte de Corfou a scellé une fois pour toutes notre politique nationale, saluée par la grande sympathie de tous les vrais amis de la liberté des peuples.

Après quinze mois de résistance et sous la pression d'un ennemi trois fois plus nombreux, les troupes serbes, attaquées en même temps, au Nord et à l'Ouest par les armées allemandes et austro-hongroises, à l'Est par toutes les forces bulgares, durent, en un continuel combat, se replier avec le gouvernement royal, d'abord vers le Sud, puis vers l'Ouest à travers l'Albanie. Après leur réorganisation, effectuée à Corfou avec le concours des alliés, ces mêmes troupes ont repris position à la frontière sud de la Serbie : là, elles ont continué la lutte jusqu'à la victoire décisive de septembre 1918, par la-

quelle l'ennemi a été définitivement chassé du territoire national.

Des volontaires, Serbes, Croates et Slovènes de l'ancienne Autriche-Hongrie, ont, avec leurs frères de Serbie, rivalisé de dévouement dans cette lutte. Pendant tout le temps qu'elle a duré, ils sont accourus de tous les points du monde, de la Russie, de l'Amérique, de l'Australie même, pour se grouper sous les drapeaux du roi Pierre ; ils ont atteint le chiffre d'environ 100.000 combattants dans l'armée serbe. C'est avec des prisonniers austro-hongrois appartenant à notre nationalité que fut formé en Russie, en 1916, un corps d'armée sous le commandement d'un général serbe ; ce corps d'armée, venant au secours de la Roumanie, combattit en Dobroudja. Ses faits d'armes comptent parmi les plus glorieux de cette guerre. Lorsque la Russie sombra dans la désorganisation, il dut quitter ce malheureux pays ; partie par la mer du Nord, partie par l'Extrême-Orient, il arriva à Salonique où, constitué en division yougoslave dans l'armée serbe, il recommença la lutte ; la prise de Koziak est l'œuvre de cette division. Ceux de ses hommes qui ne purent quitter la Russie combattent toujours sous les drapeaux alliés en Sibérie et en Mourmanie.

Jamais l'esprit de notre peuple ne fut plus ardent et combatif qu'au moment précis où la Serbie se trouvait occupée par les troupes ennemies ; jamais le soldat serbe ne fit preuve d'un esprit plus irréductible, jamais les volontaires yougoslaves n'accoururent en nombre aussi considérable qu'à l'heure même où la situation était le plus critique. A cette même époque, la Serbie repoussait, à plusieurs reprises, les suggestions de paix séparée que lui adressait l'Autriche-Hongrie.

La solidarité des Serbes, des Croates et des Slovènes sur le champ de bataille a trouvé, dans toutes les classes des populations, un écho qui s'est traduit par des manifestations spontanées dans toutes nos provinces, de l'ancienne Autriche-Hongrie au Monténégro.

Ainsi, le royaume des Serbes, Croates et Slovènes est un fait accompli, résultant de la volonté du peuple. Le royaume de Serbie a proclamé solennellement la réunion de tout notre peuple dans un État national unitaire. La grande assemblée nationale de Podgoritsa a voté à l'unanimité, au nom de notre peuple du Monténégro, sa réunion à la Serbie et au reste de notre nation, dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

Le fait de l'union et de la constitution du royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes a été notifié officiellement aux gouvernements des États alliés et neutres.

Les régions habitées par notre peuple comprennent les territoires situés dans les Alpes du Sud limitrophes de l'Autriche allemande, sur les rives de la Sotcha, de la Mure, de la Drave, de la Save, du Danube, de la Theiss, du Timok, du Vardar et de la Strouma, et sur les bords de la mer Adriatique. Notre peuple possède une conscience très développée de son unité nationale. Les territoires qu'il occupe présentent une importance toute particulière au point de vue des intérêts européens, à cause de leur situation géographique. Ils mettent en rapport l'Europe centrale avec le Proche-Orient, la Méditerranée et l'Asie Mineure. Pendant les cinq derniers siècles, des guerres sanglantes se sont produites presque sans interruption pour la possession de ces régions entre deux grands empires continentaux, l'Autriche et la Turquie : tous deux ont maintenant disparu.

La Serbie a commencé, il y a cent ans, le combat décisif pour son indépendance et son unité nationale, sous Karageorges et Miloche ; elle l'a continué jusqu'à nos jours. Le peuple serbe du Monténégro a été, lui aussi, continuellement en lutte contre les Turcs. Dans cette dernière guerre, l'Autriche a voulu écraser la Serbie et atteindre Salonique. Mais c'est elle-même qui fut écrasée, tandis que la Serbie, aidée de ses grands alliés, en est sortie victorieuse, organisée en un État

total, grâce au complément des territoires yougoslaves de l'ancienne Autriche. Il est de l'intérêt absolu de la paix future que des conditions normales d'existence soient enfin assurées à cette partie importante de l'Europe ; elles ne peuvent l'être que par la création d'un État unitaire, fondé sur le principe des nationalités. L'intérêt général exige qu'à cet État soient assurées toutes les possibilités d'une existence régulière ; ce n'est que de cette façon qu'il pourra se consolider et consacrer toutes ses énergies à son développement économique et intellectuel. Et ceci ne se pourra que si notre peuple, qui a conquis son indépendance, résout complètement le problème de ses frontières d'État, de manière qu'elles englobent tous ceux qui appartiennent à la race des Serbes, Croates et Slovènes.

Le principe des nationalités et le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes constituent la base de notre État.

Aucun peuple d'Europe n'a salué avec plus de joie les principes au nom desquels nos alliés et les États-Unis de l'Amérique du Nord ont conduit cette guerre mondiale que le nôtre, qui, pendant des siècles, n'a cessé de combattre pour la garantie de ses libertés nationales et de son existence.

Grâce à la vaillance et à l'esprit d'abnégation de nos puissants alliés et des États-Unis d'Amérique, après des pertes et des dévastations atroces, la victoire est restée aux mains de ceux qui se sont levés pour la défense de la justice et de la civilisation humaine.

Est-il nécessaire d'ajouter ici le fait connu par tout le monde, à savoir qu'aucun État n'a fourni relativement pareil effort militaire à celui de la Serbie? Les pertes subies par notre armée dans cette guerre sont énormes. D'après les chiffres officiels, elles se décomposent ainsi : tués, morts de blessures ou de maladies, en 1914, 56.842 ; en 1915, 150.000 ; en 1916, 7.208 ; en 1917, 2.270 et en 1918, 7.000 ; en tout, 292.340, nombre auquel il faut ajouter celui de 77.278 disparus pendant la

retraite d'Albanie ; en tout, 369.518, soit la moitié des hommes mobilisés. Mais ces pertes ne constituent que celles de l'armée serbe. On y doit ajouter celles de la population restée en Serbie, ainsi que celles des camps de prisonniers ou d'internés, qui se chiffrent à 630.000. Il en résulte *que le peuple serbe, rien qu'en Serbie, a donné un million de morts pour la victoire sur l'ennemi commun.* Encore ne sont comprises ici ni les pertes monténégrines ni celles de nos frères des pays yougoslaves sous la domination directe des Habsbourg (particulièrement en Bosnie et en Herzégovine) où ils furent mis hors la loi dès les premiers jours d'août 1914.

Quelles sont nos aspirations aujourd'hui ? Elles sont à tel point conformes aux déclarations solennelles de nos grands alliés qu'il est presque superflu de les justifier. Lord Grey n'a-t-il pas déclaré le 23 octobre 1916 que la lutte durera « jusqu'à ce que nous ayons établi la suprématie du droit sur la force, et assuré le libre développement dans des conditions d'égalité, et conformément à leur génie propre, de tous les États grands et petits qui constituent l'humanité civilisée » ? Les Alliés n'ont-ils pas proclamé, dans leur note au président Wilson du 10 janvier 1917, qu'ils poursuivaient, entre autres buts politiques, « la réorganisation de l'Europe garantie par un régime stable et fondée sur le respect des nationalités, et le droit à la pleine sécurité et à la liberté de développement économique que possèdent tous les peuples, petits et grands... » ? Le président Wilson n'a-t-il pas proclamé lui-même, le 22 janvier 1917 : « L'égalité des nations, sur laquelle doit reposer la paix pour qu'elle soit durable, doit impliquer l'égalité des droits ; les garanties échangées ne doivent ni reconnaître ni impliquer une différence entre les nations grandes et petites, entre celles qui sont puissantes et celles qui sont faibles » ? Et n'a-t-il pas demandé, le 4 juillet, à Mount-Vernon, « le règlement de toute question concernant soit les territoires, soit la souveraineté nationale, soit les accords économiques

ou les relations politiques, sur la base de la libre acceptation de ce règlement par le peuple immédiatement intéressé, et non sur la base de l'intérêt matériel ou de l'avantage de toute autre nation ou de tout autre peuple qui pourrait désirer un règlement différent en vue de sa propre influence ou de son hégémonie » ? Je pourrais prolonger à l'infini ces citations, toutes aussi claires et aussi nettes les unes que les autres. J'abrège pour n'ajouter qu'une déclaration du baron Sonnino, de décembre 1916, où l'homme d'État italien affirme que la garantie d'une paix durable se trouve dans un « règlement ordonné », dont la durée dépendra « du juste équilibre entre États, du respect du principe des nationalités, des règles du droit des gens et des raisons d'humanité et de civilisation ».

Nous avons la ferme conviction que nos revendications ne pourront pas à la longue ne pas être admises, si, d'une part, les Alliés n'entendent pas s'infliger à eux-mêmes un démenti, ce qui aurait pour l'avenir de graves conséquences morales, et si, d'autre part, on désire offrir au monde une paix stable. Et ici, nous tenons à déclarer nettement et franchement que nous n'avons point lutté à travers les siècles pour échanger une domination étrangère, ayant, au contraire, toujours tendu à une liberté nationale, et que nous voulons aujourd'hui plus que jamais. N'ayant jamais été des conquérants, nous n'ambitionnons pas de conquêtes : nous avons trop souffert de la tyrannie étrangère pour souhaiter l'imposer à qui que ce soit. Mais nous demandons la liberté pour tous nos frères, tous ceux au moins qui veulent s'unir à nous dans l'œuvre commune du progrès, du droit, de la civilisation et de l'humanité. Et nous savons que tous les Serbes, tous les Croates et tous les Slovènes le veulent. Si, toutefois, il y avait sur ce point le moindre doute, nous demandons la possibilité pour les populations de notre race, ainsi que pour leurs concitoyens d'une autre origine, d'exprimer à cet égard leur volonté. Ici encore, nous ne croyons pas émettre des préten-

tions exagérées. Si les Alliés assurent aux Danois du Slesvig le droit de se prononcer librement sur leur sort — et nous sommes les premiers à les en féliciter — nous ne pourrions pas comprendre pourquoi ils refuseraient le même droit aux Yougoslaves qui ont combattu à leurs côtés et coopéré à la victoire commune.

Nous réclamons une rectification de notre frontière avec la *Bulgarie*. Elle s'impose autant au point de vue ethnique et politique qu'au point de vue stratégique. Pour des motifs qu'il serait loisible de discuter actuellement, la Russie a énergiquement favorisé les Bulgares au détriment des Serbes, en 1878. Aux lèvres de Bismarck vint alors la fameuse boutade : « La paix du monde dépend-elle donc des frontières serbes? » Il ne se rendait pas compte, en effet, combien, à la paix du monde, il importait que ces frontières fussent aussi justes que possible, puisqu'elles n'ont pas cessé d'être une cause de friction et de conflits entre les deux peuples. Le congrès de Berlin n'a pas voulu tenir compte des 16.000 signatures de ceux qui demandaient, se sentant serbes, l'union à la Serbie. D'autre part, on sait les ambitions impérialistes des Bulgares ainsi que la versatilité de leur politique. Depuis leur affranchissement par les armes étrangères (russes, serbes et roumaines), les Bulgares ont suivi successivement la politique russe, anglaise, turque, balkanique, pour se lier définitivement avec les empires centraux, contre leurs bienfaiteurs et leurs meilleurs amis de la veille. Il est à espérer, pour l'honneur du genre humain, que la félonie bulgare puisse rester sans exemple. Mais il serait, d'autre part, monstrueux pour elle de sortir de cette guerre sans avoir subi les conséquences de sa trahison. La délimitation actuelle doit réparer les fautes commises au traité de Bucarest (août 1913) et qui ont permis à la Bulgarie de rendre la voie ferrée Belgrade-Salonique impraticable aux

Alliés. D'autre part, la ligne Bordeaux-Odessa, passant par la Serbie et la Roumanie, doit être mise hors d'atteinte de l'interception bulgare.

Nos futures frontières avec la *Roumanie* doivent correspondre dans la mesure du possible aux limites ethnographiques. Nous sommes voisins de nos amis roumains depuis que les uns et les autres nous vivons dans ces pays. Exemple sans pareil dans l'histoire du monde, nous n'avons jamais eu à nous plaindre les uns des autres, et, pour notre part, désirons sincèrement suivre la même politique à l'avenir. Si, sous l'influence austro-allemande du dernier demi-siècle, les Roumains ont paru de temps en temps vouloir se départir de cette politique sage et saine, nous espérons qu'ayant retrouvé la liberté de leurs mouvements, ils reprendront maintenant le droit chemin. Les raisons historiques, ethniques, morales et économiques militent en notre faveur dans la partie ouest du Banat. Elles sont fortement appuyées par des considérations d'ordre et d'intérêt européens, qui exigent une sérieuse couverture de la vallée de la Morava ainsi que de Belgrade. Si cette effroyable guerre doit léguer une leçon aux peuples européens, ce serait, à notre avis, la nécessité pour les Roumains, les Yougoslaves et les Italiens, de s'entendre franchement et loyalement pour former, d'un commun et sincère accord, une barrière infranchissable contre de nouvelles poussées germaniques vers l'Orient.

Il ne semble pas que la conférence de la Paix doive éprouver de grandes difficultés quant à notre délimitation avec la future *Magyarie* et avec *l'Autriche allemande*. L'action concentrée des Allemands et des Magyars en vue de la germanisation et de la magyarisation des Serbes, Croates et Slovènes, méthodiquement soutenue et encouragée par Berlin, Vienne et Budapest, a été, au cours du dernier siècle, d'une telle vigueur, qu'il est étonnant qu'elle n'ait pas obtenu plus de résultats. Il faudra enrayer résolument cette poussée pour

rendre à nos peuples, avec de solides frontières naturelles, les provinces prises sur nous par les armes de l'oppression. J'espère que l'on ne voudra pas fermer les yeux sur la lutte inégale qu'eurent à supporter sur ce terrain nos frères slovènes.

En abordant le problème le plus épineux que la conférence ait à résoudre, je dois, immédiatement, constater que sa difficulté n'est qu'extérieure et politique. Elle provient de la contradiction où nos amis *italiens* se sont mis, en prenant d'une main le pacte de Londres (25 avril 1915), de l'autre les solennelles déclarations des Alliés et le programme du président Wilson. Si cette guerre doit conserver son caractère primordial qui est l'opposition à l'impérialisme d'une nation, tel que l'ambitionnait l'Allemagne, si ses résultats doivent être conformes aux principes pour lesquels des millions d'hommes ont donné leur vie, si, comme tous s'y attendaient, elle doit engendrer un nouveau monde, le monde qu'avaient rêvé Cavour, Mazzini, Garibaldi, les frontières de l'Italie et du nouveau royaume des Serbes, Croates et Slovènes seront aisément délimitées parce que la nature, les lois économiques et morales, la volonté des populations intéressées coopèrent en vue d'un résultat juste et satisfaisant pour les deux nations. Si, au contraire, le gouvernement de Rome persiste dans ses prétentions, basées sur un pacte conclu dans des circonstances et en vue des situations que la guerre a changées — alors le règlement qui en sortira ne sera qu'un acte provisoire contre lequel la partie injustement lésée aura le droit de faire au moins toutes ses réserves. Dans des circonstances semblables, sinon identiques, notre cœur a saigné quand, en 1878, se fondant sur de pareils actes avec la Russie, les Habsbourg ont enlevé à notre peuple la Bosnie et l'Herzégovine. A cette époque aussi, nous avons affirmé nos réserves contre l'injustice, comme nous l'avons fait en 1908. Malgré la grandeur de notre droit, notre voix a été étouffée. La justice a été lente à venir : tout le monde la voit aujourd'hui, mais au prix de quels

sacrifices? Que de cette tragique leçon, le fruit, du moins, ne soit pas perdu!

Comme sur toutes les bordures ethniques, quand les Italiens et les Yougoslaves se rencontrent, il arrive qu'ils s'entrepénètrent. Avec la bonne foi des deux côtés, il ne sera pourtant pas difficile de trouver alors une délimitation juste, correspondant à l'ensemble des légitimes intérêts des deux parties. Ce qui est incompréhensible pour nous autres, Yougoslaves, c'est de voir les Italiens vouloir prendre pied sur notre rive de l'Adriatique et sur les îles qui forment le prolongement de nos côtes. A l'exception des arguments historiques, bien faibles d'ailleurs, parce que Venise n'a dominé sur nos côtes que par la force d'une puissance maritime étendue jusqu'à la mer Noire, aucune considération d'ordre moderne n'autorise l'Italie à émettre de telles prétentions. Économiquement, géographiquement, ethniquement et moralement, ces côtes forment partie intégrante de leur *hinterland* qui est yougoslave. J'ai toujours pensé que l'Adriatique devait nous séparer politiquement de l'Italie, mais que cette mer devait, en même temps, former le plus ferme trait d'union entre nos deux peuples, se tendant franchement et loyalement la main par-dessus les flots. Il y a certes, sur nos côtes, des gens qui parlent la langue de Dante et de Pétrarque, comme il y a, et comme il y aura, de nos gens qui sont, et d'autres qui deviendront, citoyens italiens, et, dans ma pensée, il est même heureux que cela soit ainsi, les uns et les autres pouvant utilement dans l'avenir servir d'utiles traits d'union entre nos deux nations. Il ne faut pourtant pas que d'aucun côté leur nombre soit important, pour des raisons sur lesquelles il serait, d'ailleurs, inutile d'insister. Qu'on veuille bien se garder à Rome de glisser sur la pente de la politique de l'Autriche dans les Balkans. Contrairement à l'opinion qui trouvait faveur à Berlin et à Vienne, le gouvernement italien a été, pendant plus d'un demi-siècle, partisan du principe « les Balkans aux peu-

ples balkaniques ». Cette politique a été la bonne. J'avoue ne pas comprendre l'intérêt que l'Italie pourrait avoir à la changer. Les impérialismes d'Europe ont été engloutis dans la débâcle des puissances centrales. Une démocratie telle que l'Italie peut-elle entreprendre le programme à son compte? Je ne le pense pas, mais, au contraire, je suis porté à croire que le peuple italien, tel que je le connais, comprend difficilement la politique du baron Sonnino qui le conduit à un antagonisme irréductible avec notre peuple, sans autre profit qu'une popularité factice, d'autant plus qu'abandonnant la politique de toute sa vie, il irait ainsi contre ses propres déclarations antérieures.

Ceci m'amène au rôle que le gouvernement italien a assumé dans la question monténégrine, rôle absolument contraire aux traditions italiennes. Les hommes d'État italiens ont-ils oublié les départs du roi de Naples et du grand-duc de Toscane ? Comment concilient-ils leur politique actuelle au Monténégro avec les principes qui ont présidé à l'unité italienne? Est-il possible qu'ils ignorent que les Monténégrins sont aussi bien Serbes que les Toscans étaient Italiens et qu'ils contestent aux premiers le droit que tout homme de bonne foi reconnaît aux seconds? Serbes comme ceux de Serbie ou de Bosnie, les Monténégrins ont proclamé leur union indissoluble avec leurs frères de Serbie et de tous les pays yougoslaves. Est-il pour un seul moment concevable que le gouvernement de Rome, issu lui-même du plébiscite, s'y oppose au nom du peuple italien ? C'est à peine croyable. Et pourtant, c'est vrai.

Nous ne touchons pas à nos frontières avec la *Grèce*. Et nous observerons la même règle envers l'*Albanie*, sauf dans le cas où l'on voudrait changer le statut qu'elle a reçu à Londres en 1913. Nous ne pouvons ni ne voulons oublier que le gouvernement albanais, présidé par Essad Pacha, a observé une conduite non seulement loyale, mais aussi franchement

amicale envers les alliés dans cette guerre. Comme il ne veut pas être ingrat envers ses grands alliés pour tous les secours qu'ils lui ont prodigués, le peuple serbe ne peut non plus être ingrat envers le gouvernement d'Essad Pacha qui a, loyalement et d'une manière chevaleresque, soutenu et favorisé sa pénible retraite à travers l'Albanie et le sauvetage du reste de son armée et de ses réfugiés. Il est à nos yeux paradoxal et même scandaleux de voir aujourd'hui se promener dans la capitale des peuples alliés et se présenter même devant la conférence de la paix, au nom du peuple albanais, des hommes qui, jusqu'à hier pour ainsi dire, étaient au service des puissances centrales et de leur créature, le *mbret* Prince de Wied — alors que certains gouvernements alliés sont allés jusqu'à interdire à Essad Pacha le passage par leur territoire !

En rendant compte à ses collègues du gouvernement princier de l'époque, des difficultés qu'ils avaient rencontrées, en 1878, à Berlin, à défendre les intérêts serbes, M. Ristic [1] écrivait : « Aucun autre État d'Orient n'a eu à se débattre au milieu d'obstacles aussi forts et aussi compliqués que ceux auxquels nous avons eu à faire face. » Les représentants du royaume des Serbes, Croates et Slovènes auront, très probablement, le peu enviable privilège de faire la même constata-

[1] Puisque le nom de cet homme d'État revient pour la seconde fois, je ne saurais me refuser le plaisir de transcrire ce qu'écrivait de lui Gambetta, le 11 septembre 1874 : « J'étais heureux, dit le grand patriote français, de me trouver en face d'un homme qui avait pu discipliner tout un peuple... Je pressentais en cet homme un secret et fier allié pour le jour où il faudra prendre et étreindre le monstre germanique entre les Latins de l'Ouest et les Slaves de l'Est, et l'étouffer dans cette double étreinte. C'est de ce côté qu'il faut jeter les yeux ; c'est sur les confins entre l'Europe et l'Asie qu'il faut aller chercher les compagnons de guerre et de délivrance. » Et je renonce à tout commentaire de ces lignes prophétiques.

tion en écrivant sur la Conférence actuelle le rapport final. La vitalité de notre nation a surmonté toutes les difficultés du passé. Sa résolution de vivre dorénavant sa propre vie dans un État indépendant et libre et de se vouer à l'œuvre du progrès et de la civilisation est inébranlable. Nos alliés ne peuvent pas ne pas voir combien nos aspirations nationales sont justes et nous rendre justice : ce sera pour eux un surcroît de gloire et, pour la paix de l'Europe, une garantie de plus.

LE SOLDAT SERBE

I

Les journées de la seconde moitié de novembre dernier ont été remplies d'une suprême angoisse, non seulement pour nous autres Serbes, mais en même temps pour tous nos amis, et Dieu sait qu'en France leur nombre est égal à celui des habitants de ce noble pays.

Après une résistance très tenace de notre armée, qui a duré quatre mois, et dans laquelle nos troupes avaient à deux reprises infligé des pertes considérables à l'ennemi, celui-ci avait conçu un plan, approuvé par le grand quartier général allemand, de frapper le coup décisif contre la Serbie, de passer par-dessus son corps, et de tendre ainsi la main aux Turcs. Le général en chef de « l'Armée des Balkans » avait cru être sûr de son affaire, à tel point qu'il avait invité à son quartier général les correspondants de guerre, afin de faire connaître et de chanter ses victoires dans l'univers entier ! Pour inspirer plus de courage à ses hommes, le général Potiorek leur apprenait, dans un manifeste resté célèbre, qu'à la fatigue du soldat serbe, inévitable après deux guerres sanglantes et acharnées, s'ajoutait le manque en vivres et en munitions. Il disait, hélas ! la vérité, et cette offensive foudroyante a eu pour résultat une retraite de plusieurs jours, ordonnée et systématique, il est vrai, mais combien pénible tout de même. Notre

armée avait reculé jusqu'au centre du pays, jusqu'aux dernières positions stratégiques qu'il offrait à ses défenseurs. Et l'on s'attendait à la rencontre suprême qui devait décider de la destinée de toute une nation, en exerçant en même temps une grande influence sur la guerre générale. C'est à ce moment historique entre tous, qu'un fait inattendu s'est produit, que ma plume est trop faible pour décrire, malgré tous les renseignements, aussi bien écrits qu'oraux, qui me sont parvenus.

Tout perclus de rhumatismes, accablé par la goutte, notre vieux roi, qui depuis des mois vivait retiré à Vranjska-Bagna, a pris une résolution subite, et, sans consulter qui que ce soit, il a quitté sa retraite à la nouvelle du recul de ses armées. Précipitamment, à neuf heures du soir, il a pris, suivi d'un seul aide de camp, un train ne comportant, en dehors de la locomotive, qu'un wagon, le sien. Il a demandé d'urgence au premier ministre de se trouver à minuit à la gare de Niche. Là, il lui a fait savoir qu'il allait droit à Kragouiévatz tenter le dernier effort pour arrêter l'ennemi et pour le chasser du sol national. Arrivé dans cette ville, à sept heures du matin, il a réuni le conseil de guerre, il a vite remonté le moral de ses braves, et deux heures après tout le monde est reparti pour le front. Tout son entourage était plein de souci pour sa santé, déjà si chancelante. Il a défendu de lui en parler. Là où il ne pourrait pas marcher, on le porterait. Arrivé parmi ses troupes, il s'est dirigé vers le premier drapeau, il l'a pris énergiquement, — tel Bonaparte au pont d'Arcole, — et il a dit à ceux de ses soldats qui l'entouraient : « Il paraît que l'ennemi, n'ayant pas pu vous vaincre, cherche à vous corrompre en vous conseillant la désertion, et en vous appelant vers lui si vous craigniez la rigueur de nos lois. On me dit aussi, que plusieurs parmi vous ne sont plus aussi braves comme nos amis et nos ennemis eux-mêmes les croyaient. Eh bien, si cela est exact, allez, rentrez chez vous, garder vos femmes et soi-

gner vos enfants. Moi, votre vieux roi, je reste ici, je mourrai avec cette enseigne, fidèle à mon serment, au drapeau national, et respectueux du sang que nos ancêtres communs ont versé pour nous ! » Et, sans repos aucun, le roi Pierre s'est dépensé jour et nuit, allant d'une tranchée à l'autre, pointant des canons, tirant des coups de fusil, encourageant par-ci, conseillant par-là. Renforcées par une nouvelle classe qui n'avait que deux mois de préparation, réconfortées par l'arrivée de quelques munitions d'artillerie, les troupes serbes ont été pour ainsi dire électrisées par cette intervention de leur vieux roi, et la victoire a couronné ce suprême effort. Après dix jours de luttes, qui ont infligé la plus honteuse débâcle à l'armée autrichienne, les Serbes ont repris Belgrade, et le roi Pierre y est entré pendant que l'on se battait encore dans certaines rues. Avec sa petite escorte, il est allé tout droit à la cathédrale, où il s'est agenouillé, et quand il est sorti, il n'y avait plus un seul Autrichien sur le territoire serbe. Après avoir fait une courte visite à son palais, que le représentant de François-Joseph n'avait abandonné que quelques heures auparavant, — et dans quel état ! — il a repris son petit train de vie journalier, et il est reparti pour Vranjska-Bagna, soigner sa goutte et ses rhumatismes, en laissant à son fils et à son gouvernement le soin des affaires d'État.

Si j'ai insisté sur cet épisode de notre histoire contemporaine, ce n'est point pour glorifier le geste de mon souverain, mais plutôt pour faire voir, par un exemple frappant, la sensibilité du soldat serbe pour tout ce qui touche à son honneur. Ce trait caractéristique est tellement général aux Serbes, qu'on le constate partout et à toutes les époques. M. Bruère fils, consul de France à Raguse, écrit, le 28 mai 1805, à son ministre, à propos de l'influence que la Révolution serbe pouvait avoir en Bosnie : « On fait circuler les chansons martiales en langue slave qui, suivant l'usage de ces nations, louent les hauts faits de Cerni Georges, le dépeignant comme

héros libérateur des chrétiens. » Cette sensibilité chez le Serbe pour tout point d'honneur prend sa source dans la vie domestique même, et se développe successivement. Jusqu'il y a peu de temps, nos familles étaient très nombreuses. Plusieurs dizaines de personnes de tous les âges vivaient ensemble, pour ainsi dire sous le même toit, ce qui amenait un contrôle réciproque parallèle au développement de l'esprit de solidarité. La *zadrouga* (communauté de famille) a été chez nous la première école et le premier embryon de la commune, du canton, du département, de la province et de la nation. Quand, à la fin du XIVe et au XVe siècle, l'État serbe a sombré sous la marée mahométane, toute la vie, aussi bien privée que publique, s'est retirée dans son foyer, et quotidiennement, pour ainsi dire, on s'est expliqué les fautes par lesquelles les aïeux avaient péché et facilité l'invasion étrangère. Pour affronter l'attaque turque à Kossovo, le prince Lazare avait dû durement adjurer ses contemporains :

Celui qui est Serbe et de père Serbe,
Qui est de sang et de famille serbe,
S'il ne vient pas combattre à Kossovo,
Que, sous sa main, tout reste stérile !
Que le froment ne pousse dans son champ !
Sur la colline que sa vigne dessèche.

Lors de la mobilisation de 1912, rien n'aurait pu retenir les réservistes de se rendre, avec la plus grande hâte, à l'appel militaire, et les cas n'ont pas été très rares où des malades se sont présentés, en sollicitant leur admission dans les rangs : « Nous guérirons en route. » Je connais des officiers, — et on m'a cité de simples soldats, — qui ont été blessés trois ou quatre fois, et qui se sont empressés de retourner au front dès que les médecins le leur ont permis. J'ai eu l'occasion d'expliquer dans un récent article de la *Revue Bleue*, le rôle

qu'a joué dans l'œuvre de notre renaissance notre poésie nationale. Notre poésie nationale s'est appliquée tout particulièrement à chanter notre passé, à glorifier les vertus civiques et militaires : dès leur berceau, les adolescents serbes se les sont assimilées, ces vertus qui ont fortifié l'amour profond de la Patrie. Ceci a été remarqué même par les étrangers. Je ne puis pas m'empêcher de citer à ce propos un passage du beau livre de M. H. Barby, *Les Victoires serbes* : « Les *zadrougas*, dit-il, sont nombreuses. L'aïeul demeure avec ses descendants et leurs familles sous le même toit. Vivre avec son père, sous son autorité, emporte, pour le paysan serbe, plaire à Dieu et être honoré dans le village. Les vieux transmettent aux jeunes les traditions familiales, les principes de moralité et l'amour de la patrie... Tout soldat serbe, issu du plus petit village, connaît cette glorieuse histoire et il a choisi un modèle parmi les héros légendaires qui s'y meuvent et qui étaient chantés et glorifiés... » Or, ces héros sont très nombreux à toutes les époques, et quand l'été dernier le glorieux défenseur de Liége, le général Leman, faisait sauter ses forts, il m'a rappelé la *Tour des Crânes*, près de Niche, décrite par Lamartine. Elle a été construite des crânes de défenseurs du fort serbe de Tchégar, que notre Sindjélicht a fait sauter, en y périssant lui-même avec ses hommes, ne voulant point se rendre aux Turcs, en 1809, et surtout ne voulant pas leur livrer les munitions. Et ce jeune lieutenant Garachanine, que je vois encore dans sa capote de lycéen de Janson de Sailly, dont le père avait combattu en France en 1870, et dont l'arrière-grand-père avait lutté sous Karageorges contre les Turcs, qui, dans l'intervalle de deux heures, a été deux fois blessé et enfin tué ; ne voulant point abandonner son poste, ce jeune patriote avait consommé toute l'épopée nationale serbe, avant de connaître l'histoire. Ceci a été une des raisons d'une très grande affection des soldats pour leur ardent officier. L'imagination joue d'ailleurs un

grand rôle chez mes compatriotes. Par là s'explique l'influence qu'exercent nos légendes sur l'âme du peuple.

Contrairement à l'appel de l'un des plus grands poètes allemands, von Kleist :

> Tuez-le seulement. Le Tribunal suprême
> Ne vous en demandera pas les motifs,

le soldat serbe ne tuera jamais un adversaire sans défense, et considère tout homme pour un être respectable, dès qu'il ne présente pas un danger immédiat. Les prisonniers turcs et bulgares des deux précédentes guerres, aussi bien que ceux de l'Autriche-Hongrie, dans la guerre actuelle, sauraient en dire quelque chose. Mais il a surtout un attachement sans pareil à ses chefs. C'est qu'une compagnie, un escadron ou une batterie représentent pour lui une famille. Tous mes camarades de ma batterie me tutoient, et quand il nous est arrivé de nous rencontrer lors des luttes politiques dans les camps opposés, aucun n'a été dur pour moi. L'attachement du soldat serbe pour l'officier est illustré le mieux par le Communiqué officiel du Ministère de la Guerre, du 30 juillet 1913 :

« Le soldat de la 2e compagnie, 4e bataillon, 5e régiment, Nikolitch Miloïé, a reçu dans la guerre bulgare, six blessures; il a été transporté à Belgrade pour y être soigné. Dans le même hôpital s'est trouvé, gravement blessé, le capitaine d'artillerie Radossavliévith. Nikolitch a entendu dire, par les infirmiers, un jour, que le capitaine est perdu si on ne lui appliquait pas de la peau prise sur un autre homme. Miloïe s'est rappelé alors le dévouement avec lequel les officiers ont partagé les vicissitudes de la guerre avec leurs hommes et du courage avec lequel ils les ont conduits à la victoire ; il lui revint aussi à la mémoire le service que l'artillerie avait rendu à toute l'armée en la protégeant contre le feu ennemi, et ce

héros de Bitolj, de Koumanovo et de Brégalnitza se décida à un plus grand héroïsme.

« — Dites au chirurgien qu'il n'a qu'à couper de moi tout ce qu'il lui faut, déclara-t-il aux infirmiers, pourvu que le capitaine soit sauvé... »

Les différentes armes s'entr'aident de bonne grâce. Le 28 octobre 1912, le 9e régiment faisait une halte dans un bois, quand arriva l'ordre de prendre de chaque soldat la moitié de son pain, pour l'envoyer à la cavalerie qui poursuivait les Turcs, et que l'intendance ne pouvait atteindre. Les soldats de la 1re compagnie, 2e bataillon, offrirent leurs pains entiers, et, sur l'ordre de leurs chefs d'en garder la moitié, ils répondirent : « Les cavaliers ont deux fois plus besoin de pain que nous, puisqu'ils poursuivent les Turcs; il est juste de leur donner tout ce que nous pouvons. »

La tactique, aussi bien de l'officier que du soldat serbe, se résume en ces mots : *Toujours en avant*. C'est d'ailleurs celle de Napoléon. Le colonel Néditch, que nous avons eu la douleur de perdre trop tôt, l'a répété fréquemment. Quand, au contraire, on se voit obligé de battre en retraite, il faut chercher à amener l'ennemi dans les montagnes. Telle a été la tactique serbe depuis les temps les plus éloignés. Tous les nistoriens : arabes, byzantins, allemands l'ont enregistré. Et le vieux Froissart lui-même.

A l'approche des Turcs, en 1381, le souverain serbe a dit à ses capitaines : « Nous sommes dans un lieu facile à défendre, chacun de nous en vaut quatre. A cette heure, il est préférable pour nous de mourir avec honneur, en gardant notre héritage et la foi de Jésus-Christ, que de vivre dans la honte et en servage, sous ces chiens mécréants... » Et l'exposé fait au grand chroniqueur français par le roi d'Arménie à Paris, en 1385, se poursuit ainsi : « Ceux-ci (les Turcs) marchèrent si rapidement qu'ils atteignirent les montagnes de Lazare (prince serbe) et ne rencontrèrent aucun obstacle à l'entrée

des passages. Quand le comte et les Serbes virent qu'ils ne pourraient soutenir l'effort d'un plus grand nombre, ils commandèrent aux ouvriers de se mettre à l'œuvre et d'abattre les bois et gros sapins en travers du passage, et obstruèrent tellement le défilé qu'il fut entièrement clos; il n'était pas en puissance d'homme d'aller plus avant. Là se trouvèrent enfermés au moins trente mille Turcs, qui furent assaillis par les Serbes ; ceux-ci tirèrent de deux côtés des bois, et on mena si rude guerre aux Turcs que tous y périrent, et que pas un seul ne fut sauvé... » Cette tactique, d'il y a plus de cinq siècles, contre les Turcs, s'est retrouvée être la même en décembre dernier contre les Autrichiens. Les résultats, eux aussi, ont été les mêmes.

II

Dans mon premier article (la *Guerre des Nations* du 15 avril, p. 179-182) je n'ai parlé que du soldat serbe, de la Serbie actuelle. Je me propose de dire ici quelques mots sur le même soldat, combattant pour la même cause, presque sous le même commandement, mais formant tout de même politiquement une armée à part, l'armée monténégrine. Et ne croyez pas que par ce second article mon thème sera épuisé! Son chapitre le plus intéressant et le plus poignant en même temps, serait celui à écrire sur le soldat serbe, servant sous le drapeau autrichien, et obligé de lutter contre les Russes et même contre ses propres frères les plus proches. Ma plume, je l'avoue, n'est pas de force aujourd'hui, à décrire ce héros de la tragédie humaine. On le fera plus facilement à la fin de cette horrible guerre, où il passera à l'histoire.

L'armée monténégrine compte à peine 40.000 combattants répartis sur un front de 400 à 450 kilomètres. Son généralissime dans cette guerre, le général de l'armée serbe

Yankovitch, reste à Cettigné avec son état-major; ses cinq divisions sont réparties le long des frontières autrichienne et albanaise. L'armement et l'équipement des troupes monténégrines sont bien médiocres; son intendance laisse beaucoup à désirer. Comme la Serbie, le Monténégro est en guerre depuis trois ans, et son état économique et financier n'ayant jamais été très satisfaisant, son endurance est vraiment merveilleuse, sinon incompréhensible. Le patriotisme est la seule explication de cette énigme. Dans un ouvrage devenu très rare de nos jours et publié à Paris en 1820, sous le titre : *Voyage historique et politique au Monténégro*, le colonel L.-C. Vialla de Sommières, commandant de Castel-Nuovo, gouverneur de la province de Cattaro, chef de l'état-major de la deuxième division de l'armée d'Illyrie à Raguse, depuis l'année 1807 jusqu'en 1813, écrit :

« Ils (les Monténégrins) sont tous d'une très grande adresse dans le maniement de leurs armes ; ils tirent avec la plus grande justesse, à la distance de toute portée, parce que, dès leur enfance, on les oblige de s'exercer à la cible. On les y applique de bonne heure, afin de les familiariser avec les armes, le feu, le bruit et le mouvement; aussi, au moindre événement, tout le monde court en un instant aux armes... Les Monténégrins sont hardis et intrépides dans les combats, rusés, irascibles; ils sont terribles dans leur vengeance... Ils sont intéressés dans les affaires, mais très exacts dans leurs relations commerciales ; bons et hospitaliers envers les étrangers qui réclament loyalement l'asile; fidèles à leur parole, constants en amitié; pleins de piété envers leurs père et mère, très attachés à la patrie, et surtout jaloux à l'excès de leur sauvage indépendance... Les Monténégrins n'ont pas secoué le joug de la Porte Ottomane par de vagues discours ou par des opinions. Comme ils n'offrent pas le scandale déshonorant de deux peuples divers au sein d'une même patrie ; comme à ce nom sacré, pour tout homme d'honneur, ils n'éprouvent

qu'une pensée, celle de la défendre, envers et contre tous, ils n'ont qu'un point de ralliement : ce point est l'ennemi. Ils n'ont qu'un objet : la patrie. Chez eux, ce mot ne se proclame pas en vain ; point de terme moyen avec eux. Vaincre ou mourir pour la patrie. Voilà le sentiment où toutes les âmes puisent cet ascendant sublime qui enfante les actions les plus héroïques; voilà la source sacrée où tous les peuples puiseront, tôt ou tard, les moyens de mettre en défaut les artifices du despotisme. »

Retiré dans ses montagnes, le Monténégrin a pu s'affranchir du joug odieux turc plus tôt que ses autres frères Serbes, et, depuis, l'on peut dire qu'il n'a vécu que par les traditions nationales et pour la liberté. Tout le monde au Monténégro a été soldat, de l'adolescent jusqu'au vieillard, sans distinction d'occupation ou de position sociale : le chef d'État, donc le général en chef de l'armée, a été évêque jusqu'à la moitié du XIXe siècle; le voïvode F. Plamenatz, ministre de la Guerre du roi Nicolas pendant plus de trente ans, était un prêtre. L'archimandrite Doutchitch, un Herzégovinien, successivement secrétaire du prince Danilo, directeur de la Bibliothèque nationale de Belgrade, un historien distingué, bien connu par les slavistes français, a commandé vaillamment en 1875 et 1876 un corps de volontaires opérant dans le Sandjak de Novi-Bazar, où il a été grièvement blessé.

Les femmes combattent souvent aux côtés des hommes: elles font presque régulièrement le service de ravitaillement. Ce sont elles aussi qui suggèrent le sentiment d'héroïsme à leurs enfants dès le berceau. La désobéissance filiale est flétrie souvent par le juron : « Méchant, si tu ne te corriges pas, le Tout-Puissant te condamnera à mourir sur ton lit! » c'est-à-dire qu'il ne te permettra point de te distinguer sur le champ de bataille. Elles sont en même temps le meilleur contrôle de leurs maris sur ce terrain. La sœur n'est fière que d'un frère héros. Quand, en 1815, Miloche Obrénovitch est rentré un

jour avec quelques-uns de ses hommes, défaillant et doutant du succès de notre seconde révolution, sa femme, la future princesse Lioubitza, l'a reçu sévèrement.

— Voilà mes tabliers, mes amis, restez à la maison. Passez-moi vos fusils!

Le même jour Miloche est rentré au camp, où il a continué et parachevé l'œuvre de Karageorges, inaugurée en 1804.

Jusqu'il y a à peine un quart de siècle, l'unique noyau de l'armée régulière au Monténégro était représenté par la garde de corps du prince. Avec le métier des armes, les jeunes gens y apprenaient aussi à lire et à écrire. Le voïvode Marko Miljanov m'a raconté lui-même que c'est l'actuel souverain du Monténégro qui lui a appris à lire et à écrire. Et l'ambition de tous ces jeunes gens à cette époque a été, surtout, de transcrire et d'apprendre par cœur le plus grand nombre de poèmes nationaux, avec le secret désir d'en composer plus tard eux-mêmes, comme l'ont fait les évêques et les princes. C'est la poésie nationale qui, durant des siècles, a fait fonction au Monténégro de la chronique. C'est elle aussi qui a été l'éducatrice du peuple. Depuis Kossovo, de triste mémoire (1389), puisque l'indépendance serbe y a sombré, les hommes en Serbie en général et au Monténégro en particulier, sont classés entre Obilitch et Brankovitch, entre les héros patriotes d'une part et les traîtres de l'autre : la médaille militaire monténégrine porte le nom du premier. Dans un livre *La France au Monténégro*, où le feu baron d'Avril a réuni en 1876 (Paris, E. Leroux), sous le pseudonyme de Cyrille, quelques récits de voyage, il cite des spécimens de cette poésie dans lesquels nous rencontrons un

Nommé Henri Delarue
Qui était de la ville de Paris
Et secrétaire de l'illustre Prince.

L'expédition navale franco-russe de 1858 nous est transmise aussi dans un long poème :

Ce sont justement quatre grands vaisseaux.
Chacun porte plus de cent canons ;
Sur eux sont deux héros puissants.
. . . . . .
Et celui de la France a nom de la *Gravière*
Ils se sont arrêtés sous la ville de Raguse,
Ils ne nous permettent pas de combattre davantage,
Ni de poursuivre l'armée du Sultan.

On récite les rapsodies nationales à l'aide d'un instrument de musique à une seule corde, appelé le *gouslés*, que chaque famille qui se respecte doit posséder, à tel point que

Tout est mort là
Où l'on n'entend point de gouslés.

Après la victoire du 22 septembre 1805, le prince-évêque du Monténégro a fait placarder à tous les tournants de villages dans son pays, au-dessous d'un petit drapeau : « Nous jurons de mourir autour de ce drapeau, avant de laisser pénétrer l'ennemi par ce chemin ! » C'est le même esprit de patriotisme et de solidarité nationale qui a sauvé la Serbie en décembre dernier, quand le vieux roi Pierre a pris dans ses mains tremblantes le drapeau tricolore.

Physiquement, le soldat monténégrin est l'un des plus beaux types du genre humain. Il est vif et agile. Moralement, il est courageux, endurant et fier. Grandi et observé dans la famille et dans le clan, il tient à faire voir sa vaillance. Les officiers serbes qui ont été appelés à commander les soldats monténégrins dans les deux guerres balkaniques m'ont raconté qu'ils ont eu grand'peine à amener ces jeunes gens à tirer derrière un rempart ou un arbre. Je n'oublie jamais le jeune porte-fanion, le dernier de sa famille avec ce privilège séculaire dans le clan, que son commandant invitait à se cacher un peu devant les balles turques, et quand, pour le persuader à lui

obéir, il lui disait qu'il n'y avait aucune honte à s'abriter, et qu'enfin personne ne le voyait.

— Lui me regarde tout de même ! répondit-il, en indiquant le drapeau.

Sous ce sublime regard, il a trouvé aussi la plus belle mort.

LES RESPONSABILITÉS DE LA GUERRE ACTUELLE

[Cette étude a fait l'objet d'une conférence de M. Vesnitch, à la séance de la Société des Études historiques du 21 novembre 1916 et a été publiée dans l'*Annuaire* de la Société de 1914-1917.]

Au lendemain de la proclamation austro-allemande, de l'indépendance de la Pologne russe, monstrueuse au point de vue moral, puisqu'elle mettait les habitants de cette province dans la plus pénible des situations; déloyale et illégale en même temps, le chancelier allemand s'est efforcé pour la dixième fois de rejeter la responsabilité de la guerre sur les alliés.

L'Allemagne a précipité l'Europe dans ce carnage sans pareil dans l'histoire du monde, en suivant orgueilleusement le principe de Frédéric II, d'après lequel il faut commencer par prendre, « je trouverai toujours un érudit qui prouvera mon bon droit ». A tel point que, dans son aveuglement, un historien allemand ne s'est pas gêné de répondre à un collègue neutre qui lui reprochait les atrocités et les barbaries allemandes en Belgique à la fin d'août 1914, en le menaçant du jugement de l'Histoire : « Ne vous en souciez point. Cette histoire, c'est nous qui l'écrirons après la victoire ! » On m'assure qu'un général allemand a tenu le même langage à l'évêque de Liége. *M. Harden* ne s'est point gêné de s'écrier : « Écrasons l'ennemi, l'Histoire ne nous demandera pas nos raisons. » Or, si d'autres indices

n'ont pas suffi au monde pour se convaincre que l'Allemagne a déjà perdu l'espoir de vaincre, le fait que M. de Bethmann-Hollweg se voit obligé de revenir sur cette question si souvent et avec une telle insistance, nous en fournit une preuve éclatante. Permettez aussi de vous rappeler que le M. de Bethmann-Hollweg du 9 novembre n'est pas du tout d'accord avec son homonyme du 4 août 1914, ni avec ceux entre ces deux dates. Relisez ses différents discours, et vous y constaterez une incohérence, une masse de contradictions qu'on a rarement rencontrées chez un homme d'État. Responsable de la guerre actuelle pour le chancelier allemand est une fois l'Angleterre, une autre fois la France, dernièrement la Russie. Et pour chacune de ces thèses (qui pourtant ne peuvent pas être justes toutes à la fois), il a ses « Attendu que... » si familiers aux petits avocats dans les affaires de procédure civile. Et il n'est pas seul de son espèce. Depuis le fameux manifeste des 93 intellectuels allemands, mobilisés le lendemain de la violation de la neutralité belge, avec la mission de justifier ce que, du haut de la tribune du *Reichstag,* M. de Bethmann-Hollweg avait avoué lui-même être une injustice, la littérature des plaidoiries allemandes se chiffre par dizaines de mille de livres, de brochures, de pamphlets, sans parler des articles de revues et de journaux, des discours parlementaires ni de propagande. On oublie de l'autre côté du Rhin la vieille sagesse, d'après laquelle « qui veut prouver trop... », et l'on paraît surtout ignorer que « qui s'excuse s'accuse ».

Le verdict de l'Histoire sur le problème des responsabilités de cette horrible guerre ne peut pourtant pas être douteux un seul moment. Les avocats de l'inculpabilité allemande se laissent ici prendre dans leur propre piège. Méditez par exemple ce plaidoyer d'un grand écrivain allemand *(Otto Gierke)* : « Il n'y a personne parmi nous, dit-il, qui ne sache que cette guerre nous a été imposée. Tous, nous voulons la paix. Cette guerre terrible, *nous la saluons pourtant, comme une bénédic-*

tion du ciel, car elle est juste... Nous voulons vaincre, et nous vaincrons; nous voulons obtenir une victoire complète, qui remettra le sort de l'Europe entre nos mains! » Est-ce que l'on a jamais vu une guerre imposée être juste? Quant à la victoire... l'auteur s'excusera d'avoir écrit ces lignes avant Verdun et la Somme.

Pour préciser cette responsabilité, il suffit, d'une part de rappeler consciencieusement les faits qui ont précédé la conflagration européenne, d'autre part de répondre : *cui prodest*, c'est-à-dire : à qui ces fleuves de sang ont-ils dû profiter? Dans cet exposé, je tâcherai d'être aussi bref que possible. J'énumère simplement à la hâte.

La Serbie saignait encore de plaies de deux guerres sanglantes, suivies d'une incursion albanaise qu'il a fallu refouler (automne 1913), et elle n'aspirait qu'à une longue paix, qui lui aurait permis de mettre en valeur et d'organiser ses contrées récupérées. Mon pays a été foudroyé par l'assassinat de Serajevo, et notre innocence dans ce crime a été si évidente, que le gouvernement s'est mis à la propagande électorale à tel point que le fameux *ultimatum* du comte Berchtold a trouvé M. Pachitch dans l'intérieur du pays, d'où il a pu à peine accourir dans la capitale pour présenter la réponse dans le délai exigé par Vienne. Au surplus, le Gouvernement serbe avait informé à temps le cabinet de Vienne des agissements de certains individus suspects. En outre, le maréchal Potiorek n'a-t-il pas déposé au procès de Serajevo, dans l'audience du 19 octobre 1914, qu'après le premier attentat, l'archiduc lui avait déclaré *qu'il s'était attendu à ce qui venait d'arriver?* Notre soumission a été complète. Elle n'a pas de pareille dans l'histoire des relations internationales. Elle frise l'humiliation, nos meilleurs amis nous ayant conseillé ce sacrifice, dans l'intérêt supérieur de la paix générale.

La Russie ne s'était pas encore remise des grands sacrifices que lui avait imposés la guerre contre le Japon, suivie d'une grave perturbation dans le pays. Elle n'avait pas refait ses armements; elle venait à peine de contracter un emprunt sur le marché de Paris en vue du complément de ses lignes de chemins de fer, parmi lesquelles les lignes stratégiques. Son agriculture et son commerce commençaient à peine à se relever, ce qui inaugurait de bonnes promesses pour ses finances et pour son industrie. Comme aujourd'hui, elle était gouvernée par un souverain pacifique, qui, naguère, en 1909, avait donné une preuve douloureuse de son attachement à la paix de l'Europe. Dès l'*ultimatum* autrichien, il s'est employé, avec un dévouement que la postérité ne pourra pas suffisamment apprécier, à apaiser le conflit afin d'éviter la guerre. Son gouvernement l'a suivi loyalement dans cette voie. Nicolas II a supplié l'empereur d'Allemagne d'user de son prestige en faveur de la paix, en remettant le conflit austro-serbe à l'arbitrage de la Cour de la Haye.

C'est peut-être la France qui a voulu la guerre? M. de Bethmann-Hollweg ne se rappelle-t-il les deux années qui l'ont précédée? M. Fallières passera à la postérité, sans conteste, comme le Président de la République le plus pacifique. Aussi bien comme Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, que comme Président de la République, M. Poincaré s'est voué à l'œuvre de paix sans négliger naturellement la force défensive du pays. Ses tournées à travers la France avaient pour but, non seulement d'encourager le goût de voyages de ses propres compatriotes, mais en même temps d'attirer des étrangers qui jouiraient de la beauté de sa noble patrie. Les partis dirigeants sont pacifiques depuis des dizaines d'années. Un des chefs reconnus et respectés de la majorité républicaine, M. Léon Bourgeois, était estimé, non seulement en France, mais dans l'Univers entier, comme l'un des apôtres de l'entente pacifique entre les nations. Personne n'a mis en

doute la loyauté de ses convictions. Tous les Présidents du Conseil qui se sont suivis à la tête du gouvernement de la République depuis une dizaine d'années, M. Clemenceau et M. Caillaux aussi bien que M. Barthou, M. Doumergue et M. Viviani ont été hommes de paix. Parlant des admirables destinées de la France, le 11 octobre 1910, M. Briand n'ambitionnait pour son pays autre chose que de pouvoir « garder son rang, lui (le peuple français) le chevalier de la justice et de la liberté dans le monde ». L'événement de Serajevo a trouvé la France dans une très grande effervescence politique. Même après lui, le Président de la République est parti en tournée de visites officielles, accompagné du Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères. En toute franchise, et en toute loyauté dont il ne s'est jamais départi, Jaurès a pu déclarer à Bruxelles, deux jours avant sa mort, que le gouvernement de la République est sincèrement pacifique. Le 30 juillet, M. Viviani télégraphie que la France « ne négligera aucun effort en vue de la solution du conflit dans l'intérêt de la paix générale », et, le 1er août, le Président de la République déclare encore : « La mobilisation n'est pas la guerre. » Mais la preuve la plus éclatante de tout ce que nous avançons, se trouve le mieux encore résumée dans le fait que la France n'était point préparée pour la guerre [1].

---

[1]. Des pages entières de la classique étude de notre grand maître *Fustel de Coulanges*, publiée en 1872 sous le titre *De la manière d'écrire l'Histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans*, pourraient être réimprimées ici, pour confirmer, une fois de plus, que la France n'a pas désiré, qu'elle n'a pas voulu cette guerre, pas plus qu'elle n'a voulu celle de 1870, mais que c'est, au contraire, l'Allemagne, cette Prusse d'hier, qui l'a imposée. Qu'il me soit permis d'en citer ici au moins quelques lignes. « La maison des Hohenzollern, dit le grand historien, a poussé l'art de combattre fort au delà des limites connues. Elle a compris avant tous les autres hommes que, pour récolter plus sûrement la victoire, il faut commencer par semer la haine. Elle s'est mise à l'œuvre longtemps d'avance; bien avant de nous combattre, elle a répandu parmi ses sujets les calomnies les plus incroyables sur notre caractère. Elle n'a cessé de leur parler de notre orgueil, de notre

La même constatation peut être faite, et encore dans une plus forte mesure, pour la GRANDE-BRETAGNE. J'ai passé à Londres six mois entre les deux guerres balkaniques. Pendant ce temps, j'ai suivi de près l'opinion publique anglaise, j'ai eu l'occasion de parler longuement avec les hommes politiques anglais, et surtout de m'entretenir soit avec l'éminent homme d'État qui dirige la politique étrangère de ce grand pays depuis de longues années, soit avec son premier collaborateur Sir A. Nicolson. Leurs propos ont été toujours d'une grande fermeté, toujours dans l'intérêt de la paix générale, à laquelle il faut faire les plus grands sacrifices. Ce n'est que dans l'intérêt général de la paix que l'on a subi toutes les chicanes et tous les caprices de l'Autriche-Hongrie, appuyée toujours très énergiquement par l'Allemagne, en chassant les Serbes de l'Adriatique où nos troupes étaient arrivées au prix de tant de sacrifices, et en traçant entre l'Albanie et la Serbie des frontières injustes et tellement illogiques qu'elles créaient la cause inévitable de conflits immédiats. A la fin de mai 1913, j'ai quitté Londres sous la ferme impression d'un grand rapprochement entre la Grande-Bretagne d'une part, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie de l'autre. L'éminent diplomate qu'Édouard VII, sur le désir de Guillaume II, avait envoyé de Vienne (où il était *persona gratissima)* à Berlin, pour cultiver ces rapports, Sir E. Goschen, a confirmé cette impression encore le 8 août 1914, en affirmant avec toute son autorité

---

ambition, de notre athéisme, de notre immoralité; elle a dévotement fait couler la haine dans les âmes. Elle y a employé la religion... Elle y a employé aussi la science; ses professeurs se sont attachés à travestir notre Révolution française et à dénaturer toute notre histoire pour nous rendre haïssables; j'en connais qui ont altéré jusqu'à l'histoire romaine, pour la remplir d'allusions contre nous. Toute science chez eux fut une arme contre la France... C'est ainsi que de longue date on préparait la Prusse à la guerre d'aujourd'hui; on a fait d'elle, à force d'éducation, une nation haineuse. » Ne dirait-on pas que tout ceci ait été écrit hier?

que « les rapports entre elles (c'est-à-dire entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne) se trouvaient plus amicaux et plus cordiaux qu'ils ne l'avaient été depuis des années ». Et la déclaration de Sir E. Grey du 20 juillet 1914 : « Je haïssais l'idée d'une guerre entre n'importe lesquelles des grandes Puissances... » sonne comme une véritable profession de foi, d'une absolue sincérité, qu'aucun honnête homme ne peut mettre en doute. Le ministre anglais des Affaires étrangères a persisté dans sa tâche de conserver la paix à l'Europe et au monde jusqu'à la dernière extrémité. Et quand, le 9 novembre 1916, M. de Bethmann-Hollweg dévoile le « confidentiel avertissement » donné à l'ambassadeur d'Allemagne à Londres le 29 juillet 1914 et d'après lequel « l'Allemagne devait s'attendre à une décision rapide de l'Angleterre, c'est-à-dire à sa participation dans la guerre contre nous », il se moque incontestablement de quelqu'un, comme il s'est moqué des neutres, en voulant justifier la violation de la neutralité belge par la publication des documents qui auraient dû convaincre ces derniers, que par sa conduite antérieure le gouvernement belge a provoqué lui-même cette violation ! Puisque la mémoire du chancelier allemand n'a pas pu le trahir à tel point, qu'il ait oublié ses lamentations et ses protestations à Sir E. Goschen du 4 août au soir, où il s'est écrié « que ce que nous (les Anglais) avons fait est inconcevable ; c'est comme frapper par derrière un homme *au moment où il défend sa vie contre deux assaillants* » ! Quel contraste avec les déclarations spontanées, d'autant plus sincères et loyales des hommes d'État anglais ! Relisez ces lignes que je voudrais voir inscrites en caractères d'or dans les livres d'écoles de tous les pays civilisés. « J'ai protesté avec force contre cette déclaration, rapporte Sir E. Goschen, et ai dit que, de même que lui-même et Herr von Jagow désiraient me faire comprendre que, pour des raisons stratégiques, c'était pour l'Allemagne une affaire de vie ou de mort, d'avancer à travers la Belgique et de violer la neutralité de cette dernière,

de même je désirais qu'il comprît *que c'était pour ainsi dire une affaire « de vie ou de mort » pour l'honneur de la Grande-Bretagne* que de tenir l'engagement solennel pris par elle, de faire en cas d'attaque tout son possible pour défendre la neutralité de la Belgique. Il est, ai-je insisté, tout simplement nécessaire de tenir ce pacte solennel, sans quoi quelle confiance n'importe qui pourrait-il avoir à l'avenir dans les engagements pris par la Grande-Bretagne... j'ai insinué à S. E., avec toute la clarté qui me fut possible, *que la crainte des conséquences ne pouvait guère être considérée comme une excuse pour la rupture d'engagements solennels...* » M. Asquith, M. Lloyd George ont fait la même déclaration à différentes reprises. Lord Grey y est revenu dans son discours du 24 octobre qui a tant énervé le chancelier allemand. En insistant sur les responsabilités de la guerre, il a dit presque dans les mêmes termes que le 30 juillet 1914 : « Le gouvernement allemand nous demanda de rester neutres à certaines conditions. Quel eût été l'avenir de ce pays, si le gouvernement britannique avait, pour un temps, accepté pareille offre ? *Nous aurions pu avoir une armée et une marine, mais nous n'aurions plus eu ni morale ni âme. Nous aurions encouru le mépris du monde entier.* » Il n'y a rien se rapprochant à cette élévation d'idées dans toute la crise actuelle, si ce n'est la noblesse associée avec la loyauté de motifs qui ont été à l'origine de ces nobles lignes, adressées par Nicolas II le 29 juillet 1914 à l'empereur d'Allemagne. « Une guerre honteuse a été déclarée à une faible nation ; je partage entièrement l'indignation qui est immense en Russie. Je prévois que, très prochainement, je ne pourrai plus longtemps résister à la pression qui est exercée sur moi, et que je serai forcé de prendre des mesures qui conduiront à la guerre. Pour prévenir le malheur que serait une guerre européenne, je te prie, au nom de notre vieille amitié, de faire tout ce qui te sera possible pour empêcher ton alliée d'aller trop loin. »

Travaillant avec toutes ses forces dans l'intérêt de la paix générale, Sir E. Grey a télégraphié encore, le 30 juillet, à Sir E. Goschen : « Si on peut conserver la paix de l'Europe et passer sans accident à travers la crise actuelle, *mon effort personnel sera de prendre l'initiative d'un arrangement auquel l'Allemagne puisse souscrire, et par lequel elle pourra être assurée qu'aucune politique agressive ou hostile ne sera poursuivie contre elle ou ses alliés par la France, la Russie et nous-mêmes, soit ensemble, soit séparément.* » Ni le chancelier, ni son ministre des Affaires étrangères n'ont répondu à cette déclaration, qui fait tant d'honneur à son auteur et qui parle si éloquemment en faveur de son sincère désir d'éviter le fléau qu'il prévoyait néfaste pour l'Europe.

La preuve que la Grande-Bretagne ne voulait point cette guerre se trouve, avec toute son évidence, dans le fait qu'à son commencement, elle n'avait presque pas d'armée. Elle éclate aux yeux de tous ceux, en même temps, qui ont suivi attentivement tous les efforts de la diplomatie britannique en vue de la conjurer.

Tout autre a été la conduite de l'ALLEMAGNE et de l'AUTRICHE, ce qui ressortira de ces quelques faits que je me borne à rappeler, d'autres (Gauvain, P. Bertrand, Durkheim, E. Denis, etc.) les ayant examinés dans tous leurs détails. Déjà au printemps de 1913, le chancelier allemand a demandé les immenses crédits militaires, en justifiant leur nécessité par la force qu'avaient montrée les nations balkaniques dans leur lutte contre la Turquie. Le lendemain de la signature de la paix de Bucarest (que dans le protocole du 9 août les Bulgares proclamaient presque nulle et non avenue !), le gouvernement autro-hongrois a demandé le consentement de l'Italie pour une attaque contre la Serbie. — Entre cette date et l'assassinat de Serajevo, l'empereur Guillaume a eu deux entrevues

avec l'archiduc François-Ferdinand, et c'est entre eux deux qu'a été concerté et décidé le voyage en Bosnie, en vue de la provocation d'un incident, et à sa suite de la guerre contre la Serbie.

Au printemps de 1914, l'archiduc s'étant rencontré avec un roi ami et parent — le roi d'Espagne — qui s'est offert de venir assister aux manœuvres d'automne en Hongrie : « Impossible, répondit l'archiduc. — Et pourquoi? — Parce que les fusils, cette année, seront chargés à balle. Ce sera la guerre. » M. Joseph Reinach, qui tient ce renseignement de la bonne source, ajoute : « Le roi ne s'en est pas tu, galant homme qui s'épouvantait de la catastrophe et qui souhaitait la conjurer. »

Le gouvernement austro-hongrois avait fait de très sérieux préparatifs en Bosnie et en Herzégovine, en vue d'une guerre contre la Serbie et le Monténégro, dès l'automne 1912, surtout dès l'occupation de Scutari par les troupes monténégrines, en même temps qu'il a favorisé la formation de légions polonaises en Galicie. C'est pour préparer les esprits à cette guerre qu'a été inventée à Vienne, de toutes pièces, l'affaire Prohaska! Seule l'influence de Berlin a pu faire ramener au Ballplatz le fameux forgeur des faux des procès d'Agram et de Friedjung, comte Forgach, que le gouvernement de Vienne avait relégué dans une légation de sinécure en Allemagne, à la suite de l'indignation unanime de l'opinion publique européenne. Ce n'est que grâce à la même influence, qui était prépondérante dans les sphères militaires autrichiennes, que le général baron Giesl a été nommé, à la même époque, ministre à la cour de Belgrade, malgré la méfiance que le gouvernement serbe avait contre lui depuis longtemps, vu qu'aussi bien à Constantinople qu'à Cettigné, il avait intrigué contre la Serbie. Il suffira de lire son rapport du 21 juillet 1914, publié par le Livre Rouge autrichien, pour se convaincre dans quel esprit il avait conçu sa mission diplomatique dans notre pays. Aucun homme de bon sens et de bonne foi n'admettra jamais que le

cabinet de Berlin n'ait pas connu l'*ultimatum* autrichien à la Serbie [1] — qui présente un monstre dans l'espèce — avant le 22 juillet, puisque le cabinet de Munich l'a connu, et que le journal socialiste de la même ville, *Die Post,* avait reçu l'ordre, dès la mi-juillet, de ne rien publier de conciliant, c'est-à-dire qui serait opposé à la guerre! Déjà le mot d'ordre a été donné « que la question en jeu devait être réglée entre la Serbie et l'Autriche seules, et qu'il ne devait y avoir aucune intervention étrangère dans les discussions entre ces deux pays », comme l'a déclaré M. von Jagow à Sir R. Rumbold, et comme l'ont répété à l'unisson tous les représentants de l'Allemagne. Ceci malgré toutes les traditions de la diplomatie européenne au XIXe siècle et contrairement au précédent de mars 1909, rappelé dans l'*ultimatum* autrichien. Cet *ultimatum* a été présenté par surprise à Belgrade, dans les conditions indiquées plus haut, et après que l'empereur François-Joseph avait déclaré, le lendemain des funérailles de l'archiduc assassiné, qu'une nation ne devait pas être rendue responsable pour les crimes individuels, et après que l'opinion des milieux compétents connaissait les avertissements que les autorités serbes avaient adressés en temps utile à celles de l'Autriche-Hongrie, au moins sur l'un des conspirateurs. A tous les efforts de Petrograd, de Londres, de Paris et même de Rome (j'ai dit « même de Rome », puisque l'Italie, en ce moment, faisait encore partie de la Triplice) en vue d'un règlement pacifique de ce conflit par les moyens diplomatiques (bons offices, médiation, conférence, arbitrage, etc.), Berlin a répondu par une insigne mauvaise grâce, ne voulant pas permettre le moindre ombrage au prestige autrichien, ce à quoi personne ne songeait. Au touchant appel du Tzar en faveur de la paix, le Kaiser a

---

[1] D'où, autrement, en aurait-il eu connaissance, l'ambassadeur d'Allemagne, qui en a averti son collègue italien Garroni dès le 15 juillet, plus d'une semaine avant sa présentation à Belgrade?

répondu par une charge contre la Serbie, et tous les efforts de Sir E. Grey, de M. Viviani, de M. Sasonoff et du marquis di San Giuliano se sont brisés contre la résolution de M. de Bethmann-Hollweg et de M. von Jagow, qui se sont arrogé, dans le conflit, le principal rôle, dès le 28 juillet [1], et qui ont fait souvent l'impression d'oublier que c'était le gouvernement de Vienne qui y était le premier intéressé. Malgré le fait capital de la mobilisation générale autrichienne avant la russe et malgré l'assurance de Nicolas II à Guillaume II « que ces mesures ne signifient pas la guerre et que nous poursuivrons nos négociations pour le bien de nos deux pays et la paix générale si chère à nos cœurs », celui-ci a envoyé un *ultimatum* à la Russie dans le style et dans les termes dont, jusqu'à ce jour, l'on ne s'était servi qu'envers les petits princes asiatiques ou africains. C'est que l'Allemagne voulait la guerre « pour son propre compte », comme l'avait très bien vu Sir E. Goschen. Elle l'a voulue à un tel degré, que l'on avait craint, à Berlin, « que la Serbie n'acceptât en bloc la note autrichienne »! Tous les diplomates accrédités à Vienne savent que l'ambassadeur de Guillaume II à la cour des Habsbourg a été le principal collaborateur du comte Tisza et de Forgach dans la composition de l'*ultimatum* à la Serbie; plusieurs parmi eux ont su que M. de Tchirsky avait fait circuler dans les cercles politiques et militaires de Vienne et de Budapest un « document confidentiel » qui aurait dû convaincre ceux parmi

---

(1) La *Chemnitzer Volkstimme*, ou plutôt son directeur, M. Hellmann, a reçu le message téléphonique de Munich, de son ami politique, le député socialiste M. Kurt Eisner, *le 28 juillet, dans l'après-midi*, lui annonçant que la mobilisation allemande aurait lieu au cours des jours suivants, certainement avant la fin de la semaine. Et M. Eisner ajoute lui-même : « Le 28 juillet, donc, *longtemps avant la mobilisation russe et deux jours avant l'édition spéciale* (du *Lokal Anzeiger*), *la mobilisation allemande était déjà décidée.* » Mais M. Eisner ne s'est point arrêté là : il a communiqué la même nouvelle au Comité directeur du Parti socialiste, *par l'intermédiaire du Bureau de la presse!*

ces derniers qui hésiteraient encore, que la Russie n'était pas du tout prête pour la guerre, qu'elle « canerait », par conséquent, au dernier moment, comme en 1909. Les correspondances diplomatiques publiées jusqu'aujourd'hui montrent, à l'évidence, que le comte Berchtold a été surpris et sérieusement impressionné par la mobilisation russe. Aucun homme sérieux ne doute plus que l'*ultimatum* autrichien à la Serbie a été soumis préalablement à Berlin ; il est certain, en outre, que, vers le 14 juillet, l'empereur d'Allemagne est intervenu à Vienne en faveur de la guerre et que la Ballplatz s'y est jetée tête baissée, malgré le manifeste de François-Joseph, le lendemain des funérailles archiducales. La conflagration européenne a été déchaînée par la déclaration de la guerre autrichienne à la Serbie, par celle de l'Allemagne et de l'Autriche à la Russie et par celle de l'Allemagne à la France, ainsi que par la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne. Le reste est survenu automatiquement [1]. Et quand, de nos jours, Guillaume II se fait photographier au milieu des horreurs de la guerre, avec l'expression d'un pénitent et avec la légende : « Je jure devant Dieu que je n'ai pas voulu cela ! » les honnêtes gens sont pris d'un sentiment que je me défends de préciser. Ce chef de l'Église protestante en Allemagne, qui porte le turban turc à la Mecque et qui s'agenouille dans la cathédrale de Cologne, ne vous rappelle-t-il pas ces lignes magistrales qu'écrivait H. Heine en 1832 : « Je ne pouvais me fier à cette Prusse, disait-il, à ce bigot et long héros en guêtres, glouton, vantard, avec son bâton de caporal qu'il trempe dans l'eau bénite avant de frapper... Elle me déplaisait, cette Prusse hypocrite, avec ses semblants de sainteté, ce tartufe entre les

---

[1] L'organe du parti socialiste allemand, *le Vorwaertz*, a publié, dans son numéro du 26 juin 1918, la déclaration du député Haase au Reichstag, lors de la discussion du budget : « Par son *ultimatum*, l'Autriche-Hongrie a rendu la guerre inévitable, *et l'Allemagne avait d'avance pris l'engagement d'approuver cet acte.* »

États... C'est chose infâme et révoltante que cette profanation de philosophes et de théologiens, par l'influence desquels on veut agir sur le peuple et qu'on force à se déshonorer publiquement, à trahir la Raison et Dieu... » Ce sont peut-être ces lignes qui ont exilé Heine non seulement de la Prusse, de l'Allemagne et de l'Autriche, mais même de Corfou ! Comme l'a bien déclaré un auteur américain :

« L'Allemagne est, dès à présent, traduite devant le grand jury des nations civilisées, et son acte d'accusation est écrit au frontispice de l'Histoire. Elle est accusée d'avoir délibérément précipité l'Europe dans une guerre terrible pour augmenter sa puissance, assurer son expansion territoriale et celle de son commerce... » Quand l'Empereur d'Allemagne persiste à prouver, malgré toute évidence, que ce n'est pas lui qui a déchaîné cette guerre, il le fait probablement pour des raisons juridiques, n'ayant pas le droit, d'après la constitution de l'Empire, de déclarer une guerre offensive.

Plus encore que tous les faits se rattachant directement aux origines des événements que nous vivons, l'esprit général de l'Allemagne entière a préparé cette guerre, la voulant résolument. Ai-je besoin de rappeler, à l'appui de cette vérité, les écrits de *Fichte,* de *F. List*, de *W. Roscher* et de tant d'autres ! D'après M. *W. Heffter,* l'Allemagne doit toute sa grandeur aux incessantes luttes contre les peuples voisins. La Prusse, État de première importance, grande puissance mondiale (en 1837 !), s'est développée sur le terrain slave ; l'Allemagne, par conséquent, doit élargir la base de ses actions et de ses convoitises.

Luther lui-même n'avait-il pas proclamé la guerre « d'essence divine et comme une chose aussi utile, aussi nécessaire pour le monde que le boire et le manger ». Sans elle, la « société sombrerait en pourriture », d'après Moltke.

« Depuis cent ans, a écrit dernièrement M. Camille Julian, l'Allemagne s'appelle la race élue, le peuple par excellence, le sel de la terre, le saint de Dieu, le destin du monde... » Guillaume II a proclamé au commencement de la guerre : « Rappelez-vous que les Allemands sont les élus de Dieu. Moi-même, comme empereur d'Allemagne, j'ai reçu l'esprit de Dieu. Je suis son bouclier, son casque et son épée. Malheur aux désobéissants! Mort aux lâches et aux incrédules! » L'Allemagne de nos jours n'est autre chose que la Prusse d'hier. Mot par mot, nous pourrions confirmer aujourd'hui ces lignes magistrales de *Fustel de Coulanges :* « Au moment où l'esprit de travail prévalait dans toute l'Europe, l'esprit de conquête régnait encore à Berlin. C'est par la Prusse que la vieille politique d'envahissement a reparu dans le monde. » Feuilletez les *Documents sur le Pangermanisme* de M. *Andler,* et lisez *Le Plan Pangermanique démasqué,* de M. *A. Chéradame,* pour ne parler que des ouvrages les plus récents, et vous serez atterrés par l'appât et par l'immensité de convoitises allemandes, dans toutes les directions et sur tous les continents. Récemment encore, cette Allemagne prussifiée a été personnifiée dans le Kronprinz actuel par un auteur allemand bien connu (P. Liman), qui dépasse Nietzsche. Conservateur, il veut la guerre pour assurer l'ordre intérieur de l'Allemagne à la prussienne. « Les droits futurs seront délimités, d'après lui, par les qualités qui nous assureront la victoire par le glaive... Jusqu'à la fin du monde, l'épée sera et restera le facteur décisif et sans appel. » Du « surhomme » de Nietzsche, les Allemands ont vite fait les « surétats », les « surnations ». L'Allemagne, naturellement, est à la tête du monde. M. von Jagow n'a pas été le seul pour proclamer que les petites nations n'ont plus de raison d'être. Un socialiste *(Hœnich)* l'a dit aussi bien qu'un professeur d'Université. *Bornhak* a proclamé, il n'y a que quelques mois, que « la paix allemande ne se fera pas sur le principe des nationalités, car elle ne doit pas

se faire sur des chimères et des idées fallacieuses ». La Belgique, pour lui, est un « avorton politique » qui n'a aucun droit de vivre et la nationalité belge n'est qu'un objet de « douce hilarité » !

Pour le député *Bassermann,* chef des nationaux-libéraux dans le Reichstag allemand : « Les annexions seront décidées par l'issue de la guerre. *La restitution de la Serbie serait une idiotie.* »

L'exclusivisme allemand se dresse contre tout ce qui n'est pas germanique. Ne sait-on pas que l'antisémitisme moderne est un produit essentiellement allemand? Fichte n'avait-il pas écrit, en 1793, que l'on ne pourrait accorder de droits civiques aux juifs qu'à une seule condition : « leur couper la tête à tous la même nuit et leur en donner une nouvelle qui ne contienne plus une seule idée juive » ! Ses apôtres les plus connus étaient, jusqu'à hier, le professeur Dühring, de l'Université de Berlin ; le pasteur Stockel, aumônier de la cour royale de Prusse, et Lueger, maire de Vienne et *persona gratissima* à la cour des Habsbourg. Depuis longtemps pourtant, la principale attention des dirigeants allemands est tournée vers l'Orient ; elle est universellement connue, comme le « Drang nach Osten ». Si les Allemands veulent avoir la Bourgogne et la Champagne avec la Hollande et la Belgique, ce n'est que pour le complément de leur unité nationale, économique et commerciale. Les principales visées suivent le Danube, la Morava et le Vardar ; elles relient la Méditerranée orientale et le golfe Persique. Quand, en 1897, Guillaume II a parcouru la Palestine sous le casque de l'ordre teutonique (comme Moltke vers le milieu du XIXe siècle), ce n'est pas en touriste curieux des antiquités, ni comme voyageur aimant les nouveaux paysages qu'il s'y est rendu, mais plutôt comme homme d'affaires, comme l'éclaireur des visées germaniques. Et quand il a proclamé que l'avenir de l'Allemagne était sur mer, c'est surtout les Indes qu'il voyait par-dessus les mers. Le Maroc, le Congo, etc., ne

sont venus qu'après. Dominateur dans sa province, le hobereau prussien est parvenu à dominer l'Allemagne et, par elle et à travers elle, il veut s'imposer au monde comme le maître absolu et incontesté. Le *Deutschland über Alles* est un danger menaçant le monde entier, si les Alliés ne réussissent à le dompter et à le ramener dans ses limites.

Les Allemands autrichiens sont animés du même esprit. Ils voudraient même quelquefois rivaliser dans cette voie avec les Prussiens. « Bénie soit cette guerre qui nous a délivrés de toutes nos tares héréditaires ! » s'écrie *Hermann Bahr,* l'un des porte-paroles de l'opinion publique dans la monarchie des Habsbourg. « Et quand la paix reviendra, montrons-nous dignes d'avoir vécu cette sainte guerre allemande. » Ce qui est encore plus significatif (et ironique en même temps), c'est que les sujets de François-Joseph se font les avocats du roi de Prusse dans cette grave question des responsabilités. « La Prusse fera l'Europe nouvelle, dit encore M. Bahr, et si l'Europe devient prussienne, la Prusse, en revanche, s'européanisera peu à peu. » Cet aveu n'est pas sans importance.

Après les succès de 1870, les Allemands ne se sont pas arrêtés un seul moment dans cette « course ». Puissance centrale et prépondérante de l'Europe, ils se sont mis fiévreusement à l'œuvre du perfectionnement de leur armée et de leurs armements. Les budgets militaires de tous les États européens ont été augmentés depuis 1871, à la suite des augmentations allemandes. L'industriel, l'agriculteur et l'ouvrier de tous les pays européens ont été obligés de saigner chaque jour davantage, puisque l'Allemagne prussienne a forcé chaque jour davantage ses sujets à travailler pour son armée, pour ses canons, pour ses fusils et pour ses munitions. Et quand à Berlin on s'est aperçu que les autres nations voyaient clair dans les intentions prussiennes et que toutes allaient prendre plus ou moins de mesures de précaution et de défense, alors on est arrivé à la conclusion que, pour vaincre, il fallait préci-

piter les événements. Et alors, une campagne méthodique a été organisée dans tous les pays germaniques, dont une action plus intense s'est fait sentir, surtout depuis l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine et depuis l'opposition serbe à cet acte, quoique le voyage de Tanger en fût déjà un très significatif symptôme. Ce chauvinisme de race a été encouragé surtout par le succès de l'action allemande à Petrograd, en mars 1909. Depuis, il n'a point connu de bornes. Et remarquez que l'action de la presse n'a fait que se prononcer dans cette voie parallèlement à celle du gouvernement. Inutile d'ailleurs d'observer qu'en Prusse (et par conséquent en Allemagne) aucune propagande de large envergure ne peut se faire si elle n'est pas favorisée ou au moins tolérée par les autorités. Ainsi le coup d'Agadir a été suivi des affaires de Saverne et des fréquents atterrissages des aéroplanes allemands sur le territoire français. Ainsi, il est arrivé que, télégraphiant au lieutenant Forstner et au colonel von Reuter l'expression de sa sympathie, le Kronprinz a eu toute l'Allemagne avec lui, et Guillaume II, lui-même, qui, à Strasbourg, vers cette époque, se déclarait prêt à « réduire en miettes la constitution de l'Alsace-Lorraine ». Ainsi tous les moyens ont été mis en action pour créer, aussi bien en Allemagne qu'en Autriche, un mouvement belliqueux d'un élan irrésistible. Le gouvernement de Vienne a marché dans cette voie, depuis l'inféodation de sa politique à celle de Berlin, tout particulièrement depuis les deux guerres balkaniques et depuis l'échec bulgare, depuis surtout que François-Ferdinand fut fasciné par le Kaiser et que les forces de résistance de François-Joseph eurent sensiblement baissé.

Il ne faut pas oublier que si déjà, au cours de la crise bosniaque, nous n'avons pas eu la guerre européenne, c'est que François-Joseph n'en a pas voulu et qu'il a pu, en ces moments encore, opposer son autorité aussi bien à son héritier présomptif qu'à son chef d'état-major général Conrad Hoetzen-

dorff qui, peu de temps après, était revenu à la charge, avec son projet d'une attaque préventive contre l'Italie. Tous donc, en Allemagne et en Autriche-Hongrie : les gouvernements, l'armée, le monde universitaire, la presse, ont voulu cette guerre, puisqu'ils voulaient arriver, le plus tôt possible, à la domination du monde, et tous l'ont précipitée avec la plus forte résolution, pour ne pas permettre aux autres nations d'organiser leur défense. Le député hongrois Szewrezani n'a-t-il pas déclaré, dans la séance publique du Parlement de Budapest, le 5 septembre 1916, que lui et ses collègues savaient, quatre semaines à l'avance, « qu'on ferait la guerre à la Serbie », et Maximilien Harden n'a-t-il pas écrit (en novembre 1914), dans sa revue la *Zukunft,* sous sa propre signature, que l'Allemagne a voulu la grande guerre. « Cette guerre ne nous a pas été imposée par surprise. Nous l'avons voulue ; nous devions la vouloir. » Là-dessus donc, aucun doute n'est admissible, et nous ne permettrons ni à M. de Bethmann-Hollweg ni à ses collaborateurs de falsifier l'Histoire.

Celle-ci est une dame trop respectable pour qu'il puisse la traiter de « chiffon de papier », — elle est le commun patrimoine et le commun refuge de toutes les nations civilisées, et le suprême arbitre de la conscience humaine, — pour que le premier ministre prussien puisse la mettre à son service exclusif, voulût-il même en profiter en vue de la paix, qui, dans ce cas, ne serait qu'une paix teutonne, équivalant à l'esclavage de l'Europe d'abord et du monde entier ensuite.

LE DEVOIR DES NEUTRES ET LE DROIT INTERNATIONAL MODERNE

[Introduction à l'*Almanach de La Paix par le Droit* pour 1917.]

Jules Simon écrivait dans l'*Almanach de la Paix de 1892 :* « La guerre la plus criminelle est celle qui n'a d'autre cause que l'ambition d'un peuple ou l'ambition encore plus méprisable d'une dynastie ou d'un homme. » Et il ajoutait, dans l'Almanach de 1893 : « Avant de combattre pour la France, nous lutterons par tous les moyens de la persuasion pour empêcher la guerre par l'arbitrage. Nous levons le drapeau de la morale au moment où la morale éternelle semble oubliée et condamnée. »

En première page des mêmes almanachs, je trouve deux citations que je reproduis ici. Celle de M. Paul Leroy-Beaulieu : « Il faut une propagande incessante contre la guerre », et surtout celle de Gambetta lui-même : « Les grandes réparations peuvent sortir du Droit. » — « Ce qu'il faut, disait encore, en 1900, mon éminent ami M. Léon Bourgeois, c'est lier toujours étroitement en nous ces deux idées inséparables en elles-mêmes : la Paix, but de la Société humaine, *le Droit, unique moyen d'établir cette paix.* »

Je pourrais continuer les citations à l'infini, en y ajoutant d'autres noms aussi illustres. Celles-ci suffisent pour affirmer la pensée de la Nation Française sur les méthodes à suivre dans les conflits internationaux. Plutôt que des paroles, voici

un fait : l'article 92 de l'*acte final* du Congrès de Vienne avait déclaré que les provinces du Chablais et du Faucigny et tout le territoire de la Savoie, au nord d'Ugine, seraient neutralisés. Cette neutralité était établie en faveur de la Sardaigne, sur la demande formelle de son roi, mais la Suisse en a profité aussi. En 1860 (par l'art. 2 du traité du 24 mars), l'empereur des Français était substitué au roi de Sardaigne, bénéficiant d'une neutralité locale pour cette fraction de son territoire. Les personnes qui, pendant la guerre actuelle, se sont rendues à Evian, l'ont constaté d'après les formalités qu'on leur a fait subir à Bellegarde et à Annemasse. Ces formalités témoignent que tous les gouvernements qui se sont succédé en France, depuis 1815, ont respecté la signature de la France neutralisant cette partie de la Savoie, malgré toutes les entraves que cette neutralité locale apporte à la circulation et au commerce et malgré tout l'ombrage qu'on en peut éprouver.

Rapprochez ce fait, à la fois si simple et si beau, de la violation de la neutralité belge par l'Allemagne au début de la guerre actuelle, et vous vous apercevrez facilement de l'abîme qui sépare les deux camps, d'un bout à l'autre des fronts sur toute l'étendue desquels le Droit, dans son idéale beauté, se défend contre la brutalité de la Force qu'anime un désir de domination et d'oppression.

Dans cet Almanach, dédié à *La Paix par le Droit* et destiné aux hommes de bonne foi de tous les pays, on ne pourra jamais flétrir assez énergiquement la violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne, ni le cynisme de la justification de celle-ci, ni les sophismes de sa défense. On pourrait en dire presque autant de la violation du Luxembourg. Il n'est pas sans intérêt de rappeler, à ce propos, la protestation de la chancellerie austro-hongroise du 24 décembre 1870 contre la menace allemande de ne plus respecter le Grand-Duché, sous prétexte que son gouvernement favorisait la France. Le chancelier de François-Joseph

opposait alors à Bismarck *la garantie européenne de la neutralité luxembourgeoise* et l'impossibilité, pour une seule des Puissances signataires, d'apprécier séparément les motifs ou les faits interprétés comme une violation de cette neutralité. Ce que le comte Beust ne pouvait pas accepter pour le Luxembourg en 1870, le comte Berchtold l'a accepté, en 1914, pour le Luxembourg aussi bien que pour la Belgique.

Le point de vue de la France n'a jamais varié à cet égard.

Que le lecteur me permette, ici, un souvenir personnel qui a quelque intérêt dans le débat en cours. Lorsqu'il était ministre de la Guerre, j'ai eu souvent l'occasion de m'entretenir avec le général Picquart, qui m'a charmé dès la première rencontre, par son solide savoir aussi bien que par son beau patriotisme. Le 7 mars 1908, il causait avec moi de l'éventualité d'une nouvelle guerre franco-allemande. Il la considérait comme certaine et il était sûr, en même temps, que l'attaque viendrait de l'Allemagne et qu'elle se produirait en premier lieu par la Belgique. « Et pourquoi, me permis-je de lui demander, ne prenez-vous pas des mesures de nature à prévenir, pour la France, le danger qui résulterait d'une attaque par la Belgique? » J'ai retenu sa réponse textuelle, et je l'ai même consignée dans un rapport à mon Gouvernement. Posément et avec une certaine résignation, il me répondit: « Que voulez-vous? Le peuple français est un peuple loyal et imbu du sentiment du droit. La neutralité de la Belgique est pour lui un axiome. Elle a été respectée en 1870. Notre opinion publique n'admettra pas les sacrifices que cette protection exigerait, même si le gouvernement les demandait. D'une part les citoyens français les considéreraient comme inutiles ou plutôt superflus, et, d'autre part, ils n'admettraient pas les inquiétudes que ces mesures provoqueraient inévitablement en Belgique. »

Comparez cette déclaration, si noble dans sa simplicité et dans sa loyauté, au fameux adage de Bismarck: « Là où la

puissance de la Prusse est en question, je ne connais pas de loi. » Opposez-la à la surprise et au scandale du général Bernhardi entendant dire « qu'une nation faible a le droit de vivre tout comme une nation puissante et vigoureuse ». Opposez-la à Treitschke contestant aux petits États le droit d'être admis à prendre part aux discussions sur le droit international et regrettant que la Belgique et la Hollande aient été si longtemps les patries du droit des gens. N'est-ce pas la preuve de toute la distance qui sépare les conceptions juridiques et morales des Alliés de celles des puissances inspirées et dirigées par l'Allemagne ?

Ce qui rend honteux le déchaînement de la guerre actuelle et la manière teutonne de la conduire, c'est que cette guerre a éclaté depuis les Conférences de La Haye, où les États qui constituent la communauté internationale ont adhéré aux principes qui forment « la base solide du droit des gens théorique et pratique », suivant l'expression de Louis Renault, qui a été la cheville ouvrière de ces conférences, « pour le plus grand bien de l'humanité ».

Or, l'Allemagne et ses alliés ont participé à l'une et l'autre de ces conférences. Elle a signé toutes les conventions et en a ratifié la grande majorité, aussi bien que l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie. Tous les hommes de bonne foi avaient salué l'Aréopage de La Haye avec un grand enthousiasme, et, en 1914, on était sur le point de préparer la troisième Conférence de La Haye, quand l'Allemagne prit le parti d'imposer à l'Europe l'horrible carnage auquel nous assistons aujourd'hui, en proclamant cyniquement, par la bouche de son représentant le plus autorisé, que les traités internationaux ne sont que des « chiffons de papier ». Ajoutons aussi que les gouvernements des puissances

centrales se sont moqués des obligations résultant pour eux des conventions de La Haye comme de toutes les autres susceptibles d'entraver le moins du monde leur action militaire. En voici les exemples les plus frappants :

1° Dans sa réponse des 12-25 juillet 1914 à l'ultimatum autrichien, le Gouvernement serbe a cherché à subordonner les points litigieux, qui avaient surgi entre lui et le Gouvernement de Vienne, aux principes du Droit international et « considérant qu'il est de l'intérêt commun de ne pas précipiter la solution de cette question », le Gouvernement serbe était « prêt comme toujours à accepter une entente pacifique en remettant cette question soit à la décision du Tribunal international de La Haye, soit aux grandes puissances ».

2° Il est de notoriété universelle que le tzar a insisté jusqu'au dernier moment auprès de Guillaume II afin d'empêcher la guerre et que lui-même a proposé que la solution du conflit austro-serbe soit confiée à la Cour permanente de La Haye. Personne ne saurait suspecter la sincérité, en cette occasion, de celui qui a été le promoteur des conférences de La Haye, continuant d'ailleurs, à cet égard, les traditions de ses glorieux prédécesseurs. L'Allemagne a refusé sous prétexte qu'il était impossible de soumettre l'Autriche à un arbitrage des puissances.

3° Quoique le territoire des puissances neutres soit inviolable, les troupes austro-allemandes ont violé, dès les premiers jours de la guerre, aussi bien la neutralité du Luxembourg que celle de la Belgique, sous des prétextes qui n'ont aucune valeur juridique. Le chancelier allemand l'a avoué, d'ailleurs, publiquement dans son discours au Reischtag du 4 août 1914 : « Nous avons été obligés de passer outre aux protestations justifiées des gouvernements luxembourgeois et belge », en avouant « l'injustice » commise par cet acte.

4° Dans un ordre du commandant du 12e corps d'armée austro-hongrois devant opérer sur le territoire serbe, au com-

mencement d'août 1914 — ordre que les autorités de la monarchie dualiste n'ont jamais contesté — nous lisons : « J'ordonne... que, pendant toute la durée de l'action militaire, on observe envers tout le monde la plus grande sévérité, la plus grande dureté et la plus grande méfiance. D'abord, je ne tolère pas que des gens du pays ennemi, sans uniforme mais armés, rencontrés isolément ou en groupe, soient faits prisonniers. *Ils doivent être exécutés sans condition!...* On ne permettra le service divin qu'à la demande des habitants de la localité et seulement en plein air, devant l'église. Cependant on ne permettra aucun sermon sous aucune condition. Un peloton, *prêt à tirer*, se tiendra près de l'église pendant le service divin. On considérera chaque habitant qui sera rencontré en dehors des localités, tout spécialement dans les bois, comme un membre d'une bande qui a caché quelque part ses armes (!). *Nous n'avons pas* le temps de les chercher : on exécutera ces gens s'ils paraissent tant soit peu suspects. » Cet ordre est corroboré par celui du même commandant (R. N. 32) du 14 août 1914, prescrivant l'exécution des otages et l'incendie des villages ennemis. En outre... « le commandant du corps d'armée se réserve le droit d'incendier les villages sur notre propre territoire ». Je ne parle point des mutilations et des atrocités commises en Serbie par les troupes de François-Joseph, qui ont été rendues publiques par deux Suisses : M. R. A. Reiss, professeur à l'Université de Lausanne, et Mlle Sturzenegger, infirmière de la Croix-Rouge de Zurich.

5° Il est avéré que les cartouches à balles explosives ont été en usage dans les régiments austro-hongrois portant les n°s 16, 26, 27, 28, 78, 96 et 100. Les gaz asphyxiants et les liquides enflammés ont été introduits par les Allemands dans cette guerre, contrairement à tous les principes du Droit international et à toutes les conventions. Dans l'Afrique du Sud, à Swakopmium, ils ont empoisonné les puits au moyen d'une

« solution arsenicale », procédé condamné depuis longtemps par les nations civilisées.

A quoi de mieux pouvait-on d'ailleurs s'attendre de l'armée à laquelle, déjà le 27 juin 1900, le lendemain de la première conférence de La Haye, son chef suprême donnait cet ordre, en l'envoyant en Chine, ouvrir dans ce pays, une fois pour toutes, le chemin de la *Kultur*. « Marchez, disait-il à ses soldats, marchez, et que votre devise soit : *Pas de pardon, pas de prisonniers !* »

6° En Belgique et en Serbie, comme en France, les villes non fortifiées ont été bombardées et incendiées, les églises ont été profanées et démolies, les bibliothèques brûlées et pillées. Ai-je besoin de rappeler Louvain et Reims et d'y ajouter Belgrade ? La domination turque, cinq fois séculaire, a respecté les églises chrétiennes de la Serbie. Au scandale du monde civilisé, et à la honte du XXe siècle, les Autrichiens, les Hongrois et les Bulgares se disputent publiquement les trésors du couvent historique de Detchani.

7° Le traitement des populations civiles du nord de la France, de la Belgique et de la Serbie par les autorités militaires austro-germano-bulgares; l'emploi des prisonniers de guerre aux ouvrages militaires destinés à servir contre la Patrie de ces derniers sont aussi de notoriété publique. L'enrôlement des sujets serbes dans l'armée bulgare est un fait dont les gouvernants de Sofia se vantent. Au moment où j'écris ces lignes, la proclamation du gouverneur militaire de Varsovie défraie toutes les conversations ; or, elle constitue la violation la plus flagrante de tout le droit international et surtout du droit de la guerre. En réalité, ce n'est que par le traité de paix que peut être réglé, de nos jours, le statut juridique d'une province appartenant à un des belligérants et faisant l'objet d'une contestation. Seul ce traité peut fixer le statut personnel des habitants de cette province. Or, les Austro-Allemands violent ces règles fondamentales avec le même

cynisme que les Bulgares. Ils savent très bien que leurs actes provisoires étant illégaux sont sans valeur juridique, mais ils passent outre dans l'espoir d'augmenter leurs effectifs par l'incorporation des Polonais.

8° L'exécution de Miss Cavell, dont le seul crime n'aurait été, dans les termes articulés par les Allemands, qu'un acte d'humanité, et les torpillages du *Lusitania* et d'autres paquebots inoffensifs constituent des crimes que personne ne pardonnerait s'ils avaient pour auteurs les sauvages les plus arriérés de l'Afrique.

9° Les Allemands ont torpillé des bateaux hospitaliers.

Je m'arrête. Si j'ai évoqué tous ces faits bien connus, ce n'est ni pour apitoyer le lecteur sur le sort de tant d'innocentes victimes, ni pour démontrer, une fois de plus, la déloyauté austro-allemande. Je n'ai énuméré ces crimes dont la liste pourrait être indéfiniment allongée, que pour la placer devant les yeux et devant la conscience des gouvernements signataires des Conventions de La Haye et de Genève.

La seconde Conférence de La Haye, en 1907, avait groupé, pour son œuvre de justice, tous les États, toutes les nations que comprend la communauté internationale. D'un commun accord et suivant un programme tracé d'avance, elle est parvenue à fixer une législation internationale obligatoire pour tous les signataires et particulièrement pour ceux qui ont ratifié ses résolutions. Il est à peine nécessaire de constater que, nationale ou internationale, une législation n'a de valeur que si elle est garantie par des sanctions, et que les sanctions du Droit international diffèrent de celles du droit interne. Sincèrement connue et loyalement appliquée, la législation de La Haye implique de très sérieuses obligations, à la fois d'ordre juridique et d'ordre moral, pour ceux qui y ont souscrit. Ses dispositions n'ont pas seulement été admises dans

l'intérêt des puissances qui pourraient se trouver en conflit, mais dans l'intérêt de toutes. A l'heure du conflit, les belligérants ne sont pas capables, à eux seuls, de les faire respecter par l'adversaire, même en s'y conformant eux-mêmes jusqu'au bout. Leur sanction dépend de la surveillance des neutres, puisque le bienfait des dispositions adoptées dépend de leur observation au moment voulu. Ajoutons que ces dispositions sont d'ordre public et que les gouvernements signataires ont à la fois le devoir et le droit de veiller à leur exécution, surtout quand leur intérêt national est directement engagé. Or les violations des conventions de La Haye et de Genève ont été si nombreuses au cours de cette guerre et, néanmoins, le silence — pour ne pas dire l'indifférence — des puissances neutres a été, à notre grand regret, si général qu'il implique presque la faillite de tant de généreuses ambitions.

Après les deux conférences de La Haye, il ne peut pas y avoir, lors d'une grande guerre, de neutres, dans le vieux sens du mot, tous les États étant intéressés solidairement à l'observation des engagements pris.

Je n'ai parlé encore que des violations imputables à nos adversaires. Je n'ignore pas que nos ennemis nous accusent de faits pareils, si j'en crois l'ouvrage d'E. Muller, *Der Weltkrieg und das Vœlkerrecht*, paru à Berlin en 1915. Raison de plus pour que les puissances neutres se considèrent comme tenues — pour l'honneur de leurs signatures autant que pour l'honneur des motifs qui les avaient conduites à La Haye et à Genève — de montrer, si discrètement que ce soit, qu'elles s'intéressent à l'observation de règles qui ont été acceptées d'un commun accord et solennellement proclamées dans l'intérêt de tous.

J'espère qu'on ne m'en voudra pas de dire ici toute ma pensée, en exprimant le regret que l'initiative voulue à cet égard n'ait pas été prise par le gouvernement de Washington, le plus important, le plus qualifié et le plus intéressé à l'obser-

vation du droit, surtout après le rôle joué par les États-Unis à la deuxième Conférence de La Haye. La négligence du Gouvernement de Washington n'absout d'ailleurs pas les autres États neutres.

Il ne faut pas perdre de vue que nous traversons des heures décisives pour l'avenir des rapports internationaux. Les quarante-quatre gouvernements réunis à La Haye déclaraient, le 18 octobre 1907, qu'ils étaient « animés de la ferme volonté de *concourir au maintien de la paix générale*; *résolus à favoriser de tous leurs efforts* les réglements amiables des conflits internationaux »; ils reconnaissaient *la solidarité qui unit les membres de la Société des nations civilisées ;* ils voulaient étendre l'empire du Droit et fortifier le sentiment de la justice internationale. Incontestablement, ces quarante-quatre gouvernements représentaient la Société des nations. Sans aucun doute aussi, leurs mandataires étaient sincères, à cette date historique, en émettant ces beaux principes. Ont-ils bien pesé l'importance de leurs expressions ? Ce serait leur faire injure que de supposer le contraire. J'ai pourtant le regret de constater qu'ils ont, dès la première occasion, manqué à leur devoir d'agir là où il fallait agir. Ai-je besoin de preuves pour un fait si tristement évident ? Les adversaires du Droit international — en tant que science — et de la Paix par le Droit — en tant que formule d'action — (les Lasson de demain), auront l'occasion facile de triompher grâce à cette indifférence des neutres.

Nous ne devons pourtant pas nous décourager ; les démocraties des deux Amériques sont, par excellence, les pays où règne l'opinion publique. Or déjà, le 28 septembre 1914, M. Ch.-W. Eliot, ancien président de Harvard-University, avait publié une profession de foi qui représente un des plus beaux documents de la conscience humaine et dans laquelle il déclarait que... « l'opinion américaine protestait avec la dernière énergie contre la violation des traités internationaux,

sous prétexte des nécessités militaires ou pour toute autre raison, quelle qu'elle soit ». « Qu'aux yeux du peuple américain, rien ne peut justifier, ni le fait de lancer des bombes, sans but spécial, sur des villes peuplées de non-combattants, ni le fait de brûler ou de faire sauter des quartiers de villes non fortifiées, ni la destruction des monuments précieux et des trésors de l'art, ni la dispersion des mines flottantes dans la mer du Nord, ni l'exaction des rançons extorquées aux cités menacées de destruction, ni l'arrestation des citoyens qui ne portent pas les armes. »

Or, au mois de septembre 1914, M. Eliot n'avait pas encore assisté à toute la série des cruautés allemandes, austro-bulgares et turques. Tout dernièrement encore, un certain nombre de concitoyens de M. Eliot ont fait entendre la même opinion dans un message, adressé à leur patrie. Je cite, avec la même admiration, un magistral article de Norman Angel, *American neutrality after the war*, dans *Yale review* (octobre 1916), et je rends un sincère hommage de reconnaissance au bel apostolat du sénateur brésilien, M. Ruy Barbosa, dans les pays de l'Amérique du Sud.

Il est nécessaire, il est indispensable de ne pas permettre aux hommes de bonne foi, de désespérer du droit et de la justice. Les orages et le tonnerre qui les accompagne seraient beaucoup plus affreux, s'il n'était possible, grâce à l'arc-en-ciel qui les suit et parfois même, grâce aux éclairs qui les coupent, de conserver toute sa foi dans les radieux effets de la lumière. Il faut que le monde sache qu'en arrière des tranchées, tous, nous défendrons nos libertés et nos intérêts vitaux avec toute notre énergie, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, mais que, parvenus au bout de cette guerre, qu'aucun pays allié n'a désirée, nous rétablirons le droit sur le piédestal d'honneur d'où nos ennemis l'avaient précipité. Puissent-ils, eux aussi, ouvrir les yeux et se convaincre, une fois pour toutes, que la force est éphémère et fragile, si elle

n'est pas mise en œuvre par la Justice et pour le seul triomphe du Droit. Puissent les neutres, tous les neutres, sortir de l'indifférence où leurs gouvernements les ont maintenus jusqu'à ce jour et qui est aussi contraire à leurs intérêts qu'à leur devoir, à leur droit et à leur honneur. Tous nous devons démontrer aux Allemands et à leurs honteux comparses, que le droit international n'est pas un *droit anarchique*, comme le prétendent certains de leurs auteurs, tels que Jellinek, mais que c'est un droit réel au service duquel les nations qui l'ont proclamé mettront toutes leurs forces. C'est alors qu'on pourra entrevoir la paix internationale pour le plus grand bien de l'Humanité.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE IX
Le sang n'est pas de l'eau 1
Les Tchécoslovaques et les Yougoslaves dans la Grande Guerre 9
Le Patriotisme serbe et la Poésie populaire 13
L'âme serbe 21
La Serbie et la Guerre européenne. 29
Manifestation des Alliés en faveur de la Serbie. 43
La Vraie Cause de la guerre européenne. — L'unique sécurité de la Paix. 53
Noël en Serbie 65
L'Effort serbe. 71
Origines ethniques et morales de la guerre mondiale. . . . 81
Les Aspirations nationales de la Serbie 99
Le Soldat serbe. 115
Les Responsabilités de la guerre actuelle. 129
Le Devoir des neutres et le Droit international moderne. . . 149

P. MERSCH, L. SEITZ & Cie, imp., 17, villa d'Alésia, PARIS-14e. — 26.698.

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Europe au Jour le Jour.** — Recueil d'histoire contemporaine, grand in-octavo. Avec tables analytiques. Ouvrage (Tomes I à VI) couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques (Prix Drouyn de Lhuys).

Tome I. — LA CRISE BOSNIAQUE (1908-1909). Prix. . . . . **15 »**
Tome II. — DE LA CONTRE-RÉVOLUTION TURQUE AU COUP D'AGADIR (1909-1911). Prix. . . . . **15 »**
Tome III. — LE COUP D'AGADIR (1911). Prix. . . . . **15 »**
Tome IV. — LA PREMIÈRE GUERRE BALKANIQUE (1912). Prix. . . . . **15 »**
Tome V. — LA DEUXIÈME GUERRE BALKANIQUE (1913). Prix. . . . . **15 »**
Tome VI. — LES PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE EUROPÉENNE (1913-1914). **15 »**
Tome VII. — LA GUERRE EUROPÉENNE (juin 1914-février 1915). Prix. . . . . **15 »**
Tome VIII. — LA GUERRE EUROPÉENNE (février 1915-novembre 1915). Prix. . . . . **15 »**
Tome IX. — LA GUERRE EUROPÉENNE (novembre 1915-septembre 1916). Prix . . . . . **18 »**
Le Tome X (septembre 1916-mars 1917) est paru le 15 décembre 1920. Prix . . . . . **18 »**

AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Encerclement de l'Allemagne.** — Un vol. in-16 Bossard (1). Prix **4 50**

FERNAND ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre.** — *Causes lointaines. Cause immédiate.* Préface de M. A. DE LAPRADELLE, professeur de Droit des Gens à la Faculté de Droit de Paris. Avec un tableau synoptique en deux encres et un index des noms propres. Prix. . . **9 »**

A. LUGAN. — **Les Problèmes internationaux et le Congrès de la Paix** (*Vue d'ensemble*). Un vol. in-8. Avec table analytique. Prix. **3 90**

BERTRAND BAREILLES. — **Le Rapport secret sur le Congrès de Berlin, adressé à la S. Porte, par Carathéodory Pacha, premier plénipotentiaire ottoman.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . **6 »**

ÉMILE LALOY. — **Les Documents secrets des Archives du Ministère des Affaires Étrangères de Russie publiés par les Bolchéviks.** Un vol. in-16 Bossard. Prix . . . . . **6 »**

ERNEST LÉMONON. — **L'Allemagne vaincue.** — Un vol. in-8. Prix. **9 »**

(*Officiel.*) — **Le Complot Germano-Bolchéviste.** *Soixante-dix documents sur les relations des chefs bolchévistes avec l'armée, la grosse industrie et la finance allemandes.* Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . **5 40**

Président W. WILSON. — **Messages, Discours, Documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale.** — Traduction conforme aux textes officiels, publiée avec des notes historiques et un index par DÉSIRÉ ROUSTAN, professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand. **Volume I :** *18 août 1914-8 janvier 1918;* **Volume II :** *11 février 1918-4 mars 1919.* — Appendice et Index, 2 vol. in-8 (*se vendant séparément*). Prix de chacun. **7.50**

JACQUES ANGEL. — **Les Travaux et les Jours de l'Armée d'Orient.** — Un vol. in-16 Bossard, avec une carte de la *Macédoine* en déplié et 16 photographies hors texte et un index. Prix. **7 50**

JULES CHOPIN (*alias* Jules PICHON). — **L'Unité de la Politique Italienne.** — Une carte hors texte en déplié. Un vol. in-16 Bossard. Prix. **4 50**

1. Le format in-16 Bossard mesure 13 cm × 16.5 cm.

Louis Hautecœur. — **L'Italie sous le Ministère Orlando, 1917-1919.** — Un vol. in-8. Prix . . . . . 9 »

Marc Slonime. — **Le Bolchévisme vu par un Russe.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix 7 50

Auguste Boppe. — **A la Suite du Gouvernement Serbe.** — De Nich a Corfou, *20 octobre 1915-19 janvier 1916.* — Une carte hors texte. Un vol. in-16 Bossard 4 50

Eugène Gascoin. — **Les Victoires Serbes de 1916.** — 20 photographies; une carte hors texte en déplié. Un vol. in-8. Prix. 4 80

A. Chaboseau. — **Les Serbes, Croates et Slovènes.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 1 80

A. Chaboseau. — **Les Serbes et leur Épopée nationale.** — Préface de M. Milenko R. Vesnitch, Ministre plénipotentiaire du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, Membre corr. de l'Institut de France. Prix 3 »

Auguste Gauvain. — **La Question Yougoslave.** — Une carte hors texte en déplié. Un vol. in-16 Bossard. Prix. 4 80

Frano Cvitiša. — **Les Yougoslaves.** — Deux cartes hors texte en déplié et un index de noms propres. Un vol. in-16 Bossard. Prix . . 4 80

Comte Begouen. — **Chez les Yougoslaves, il y a Trente-deux ans.** — Lettres écrites au *Journal des Débats* en 1887-1888. — Préface de M. Louis Leger, Membre de l'Institut. Avec un portrait. Un vol. in-16. Prix. 4 50

René Pommier. — **Sur le Danube et l'Adriatique.** — Journalistes et voyageurs a travers la Yougoslavie. — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 3 »

C. Jirecek. — **La Civilisation Serbe au Moyen-Age.** — Traduit de l'allemand sous la direction de M. Louis Eisenmann, chargé de cours à la Sorbonne. — Préface de M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne. Un vol. in-8, de la « Collection Historique de l'Institut d'Études Slaves ». Prix. 7 50

Milenko R. Vesnitch. — **La Serbie à travers la Guerre.** — Un vol. in-8. Avec une Préface de M. Auguste Gauvain 8 40

V. Dédécek. — **La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques.** — Préface de M. Jules Chopin. Une carte hors texte en déplié. Un vol. in-16 Bossard avec un index des noms propres. Prix. 5 40

Jacques Ancel. — **L'Unité de la Politique Bulgare.** — Une carte en déplié. Un vol. in-16. Prix. 4 50

Jules Chopin (*alias* Jules Pichon). — **L'Autriche-Hongrie « brillant second ».** — Préface de M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne. Un vol. in-8. Prix. 7 50

Jules Chopin. — **Le Complot de Sarajévo.** — Une carte. Un vol. in-16. Prix. . . . . 3 »

P. Bertrand. — **L'Autriche a voulu la Grande Guerre.** — Un vol. in-8, Prix. 7 50

Gaetano Salvemini. — **Delenda Austria.** — Un vol. in-16 Bossard. Prix. 1 80

Stephen Osusky et Jules Chopin. — **Magyars et Pangermanistes.** — Deux cartes hors texte en déplié. Un vol. in-16 Bossard. Prix. . . . 6 »

Alfredo Niceforo. — **Les Germains.** — *Histoire d'une idée et d'une « race ».* Traduction de *I Germani*, par Georges Hervo. — Édition revue et remaniée par l'auteur. Prix. 4 80

Envoi de tout ouvrage contre chèque ou mandat postal.

LIBRARY
OCT
25
'89
UNIVERSITY OF TORONTO

D
513
V47
1921
c.1
ROBA

Extrait du Catalogue

A. LUGAN. — **Les Problèmes internationaux et le Congrès de la Paix** (*Vue d'ensemble*). Un vol. in-8. Avec table analytique. Prix..... 3.90

Fernand ROCHES. — **Manuel des Origines de la Guerre.** — *Causes lointaines. Cause immédiate.* Préface de M. A. DE LAPRADELLE, professeur de Droit des Gens à la Faculté de Droit de Paris. Avec un tableau synoptique en deux encres et un index des noms propres. Prix..... 9 »

« Jean MAXE ». — **De Zimmerwald au Bolchévisme ou le Triomphe du Marxisme Pangermaniste.** *Essai sur les menées internationales pendant la Guerre* (1914-1920). Un vol. in-8. Avec une table analytique et un index des noms propres. Prix 7.50

Le Complot Germano-Bolchéviste. *Soixante-dix documents sur les relations des chefs bolchévistes avec l'armée, la grosse industrie et la finance allemandes.* Un vol. in-16. Prix..... 5.40

Président W. WILSON. — **Messages, Discours, Documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale.** — Traduction conforme aux textes officiels, publiée avec des notes historiques et un index par Désiré ROUSTAN, professeur de philosophie au Lycée Louis-le Grand. **Volume I** : *18 Août 1914-8 Janvier 1918* : **Volume II** : *11 Février 1918-4 mars 1919.* — Appendice et index. 2 vol. in-8 (*se vendant séparément*). Prix de chacun..... 7.50

A. Albert-PETIT. — **La France de la Guerre.** — Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques (Prix Audiffred-Pasquier). Recueil grand in-octavo :

Tome I (Août 1914-Mars 1916). Prix..... 12 »
Tome II (Mars 1916-Septembre 1917). Prix..... 12 »
Tome III (Septembre 1917-Juillet 1919). Prix..... 15 »

Fernand ENGERAND. — **Le Fer sur une Frontière.** — **La Politique Métallurgique de l'Etat Allemand.** Un portrait et 3 cartes hors texte en déplié. Prix..... 9 »

Dr George-SAMMÉ. — **La Syrie.** — Préface de CHEKRI-GANEM Un vol. in-8 (750 pages), avec 30 photographies et 6 cartes hors texte, dont 2 en déplié et 1 en huit couleurs. Prix..... 48 »

Auguste GAUVAIN. — **L'Affaire Grecque.** Un vol. in-16 Bossard. Prix. 4.50

Jules CHOPIN (*alias* Jules PICHON). — **L'Unité de la Politique Italienne.** — Une carte hors texte en déplié. Un vol. in-16 Bossard. Prix..... 4.50

Marc SLONIM. — **Le Bolchévisme vu par un Russe.** Un vol. in-16 Bossard. Prix..... 7 50

V. DÉDÉCEK. — **La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques.** — Préface de M. Jules CHOPIN. Une carte hors texte en déplié. Un vol. in-16 Bossard avec un index des noms propres. Prix..... 5.40

P.-G. LA CHESNAIS. — **Les Peuples de la Transcaucasie.** — *Pendant la guerre et devant la paix.* Avec trois cartes hors texte. Prix..... 9 »

Bertrand BAREILLES. — **Le Rapport Secret sur le Congrès de Berlin, adressé à la S. Porte, par Karathéodory Pacha, premier plénipotentiaire ottoman.** Un vol. in-16 Bossard. Prix..... 6 »

Charles ANDLER. — **La Décomposition Politique du Socialisme allemand 1914-1919.** Un vol. grand in-8. Prix..... 6 »

Louis ENGERAND. — **L'Opinion Publique dans les Provinces Rhénanes et en Belgique — 1789-1815.** — Préface de M. LOUIS MARIN, député de Nancy. Un vol. in-8. Prix..... 6 »

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.